

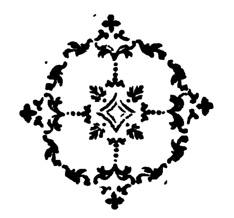


L'HYPOCRITE DÉMASQUÉ,

OU

FÉLIX ÈT COLOMBE.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES;

Et à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, près de la place Cambrai.

1786.


INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD



L'HYPOCRITE DÉMASQUÉ, OU FÉLIX ET COLOMBE.

LETTRE XXII.

Le Baron de MÉVANE *au Comte de* THERNÈSE.

MALGRÉ mes douleurs qui ne me laissent aucun repos, je dois vous écrire quelques lignes. Lira qui pourra. Où aviez-vous donc la tête, Monsieur mon Beau-Frère? Quoi! vous envoyez de gaieté de cœur la mort à notre en-

ſant ? En vérité, vous mériteriez que, pour vous punir, je vous fiſſe la peinture de l'état où vous l'avez réduit. Mais vous l'aviez bien prévu : or, le prévoir & aller ſon train, je me donne à tous les diables ſi j'y entends rien, & en vous moins qu'en tout autre.

Je ne vous ſommerai point de me détailler plus au long les merveilleuſes & ſi ſecrètes raiſons que vous avez de tuer votre fils; vous croyez peut-être que la paternité donne droit de vie & de mort : il eſt tant de droits qui ſe paſſent de raiſons, que j'admire la condeſcendance que vous daignez témoigner, en laiſſant entrevoir celles que vous vous réſervez *in petto*. Je me bornerai à vous aſſurer que ſans moi, ſans les ſoins de l'homme du monde à qui des ſoins coûtent le plus, vous auriez parfaitement réuſſi.

Le feu eſt aux poudres cette fois-ci. Le phyſique ſouffre trop du plus douloureux déſordre du moral, pour

que le voyage que vous desirez puisse avoir lieu. Priez, ordonnez ; il ne partira pas. Quand sa santé le lui permettroit, je ne le lui permettrois pas, moi, qui me pique aussi de mériter d'avoir voix délibérative & qui ferai afficher mes raisons patentes, s'il le faut, pour que vous, ni les vôtres n'en prétendiez cause d'ignorance. Mes maux redoublent, grande raison, que je publierai bientôt au son des cloches ; ma vue s'affoiblit, je péris en détail ; il me faut des pièces neuves, les yeux, la main, les bras, la langue de notre fils ; ne m'en privez pas.

Non que je veuille lui dicter les lettres que je vous destinerai. Dussai-je avoir un Sécretaire juré pour ces lettres seules, elles ne seront jamais écrites par *Félix*. La belle idée ! Elle ne pouvoit tomber, naître & prendre que dans la tête d'un Philosophe. N'avez-vous pas songé à la gêne de compter ses mots, ses syllabes ; de peser

ses phrases, de tailler, de rogner ses idées, de les étrangler toutes vives pour les faire passer avec sécurité sous les yeux & dans la plume d'un petit blanc bec qui croira valoir plus que vous, pour peu que vous vous oubliiez? Non, serviteur; point de dictée. Mais, malgré cela, je le garde.

Que cela ne vous allarme point quant à sa *Colombe*. M. *de R**** est sur son départ pour *Paris*; il ne m'a pas dit précisément qu'il vouloit y mener sa nièce; mais je le suppose, &, en ce cas, vous avouerez que votre sagesse seroit en défaut ou que l'amoureux ne seroit qu'un sot.

Pour ce qui regarde vos Journaux Anglois & la décision de la dispute dont vous nous parlez fort à votre aise, je n'aurois pas un mot à vous répondre, si, par je ne sais quel pressentiment, je n'avois différé quelque tems à rendre à mon neveu la lettre qui étoit pour lui. J'avois compagnie chez

moi; compagnie d'Invalides, n'importe, quand votre paquet arriva. J'ouvris votre *instruction* pour moi, & je proposai la question, pour être amusant aussi à mon tour, avant de remettre à l'enfant l'incluse qui devoit l'assommer. J'étudai de mon mieux sa *sure-tante* impatience; le pauvre diable ne savoit pas ce qu'il demandoit avec tant de zèle. Enfin, pour achever l'article inutile ou du moins très-déplacé de vos Journaux, je vous dirai en deux mots, que notre bavard combattit de la manière la plus victorieuse les argumens qu'on lui porta de tout côté, & qu'il prouva avec une évidence, une force qui m'étonnèrent, que le mépris des gens absurdes n'est pas un mal, qu'il ne faut pas un effort d'amour, qu'il suffit de la justice & du sens-commun pour n'y voir aucun motif d'en aimer moins tendrement une femme digne d'estime & d'amour par ses qualités personnelles.

J'aurois donné bonne chose, mon cher Beau-Frère, que le Tuteur se fût trouvé-là, pour savoir quel auroit été son avis, & s'il auroit attaqué ou soutenu celui de mon éloquent neveu; car ce Tuteur est une excellente tête, malgré vos grands cris de préjugés. Il peut bien ne pas suivre, ne pas soupçonner même le meilleur plan d'éducation féminine, le plus convenable à une fille destinée au monde; plus fin que lui s'y casseroit le nez. Ce n'est pas une plante si facile à cultiver qu'une femme. Son plan chrétien choque toutes nos notions, contrarie ce que nous appellons modestement les vrais principes. Mais cet homme n'en a pas moins, selon moi, une excellente tête, & j'aurois bien voulu qu'il fût entré chez nous tandis que notre écolier faisoit le Démosthènes. Il auroit, je crois, répandu un grand jour sur la question. Son esprit doit être plus exercé dans ces matières de morale,

A la première visite qu'il me fera, je veux que notre fils recommence de plus belle.

Mais nous avons maintenant toute autre occupation, que celle de proposer & de résoudre d'oiseuses difficultés de philosophie. Je vous le répete, vous avez presque tué notre enfant. Il est absorbé dans la plus profonde douleur dont jamais je crus l'homme susceptible, moi qui ai vu tant de gens souffrir. Cela est effrayant. J'en pleure, & vous savez que je suis un peu dur. Il ne pense guères plus. Il me prie de mettre ici une lettre de lui. Il en a commencé & déchiré plus de dix depuis deux jours. Ses pleurs, ses sanglots continuels ne lui ont pas permis d'en finir aucune. Il ne vous entretiendra sûrement pas de Journaux.

Mon inquiétude me cloue nuit & jour au chevet de son lit, quoique je serois beaucoup mieux dans le mien. Au nom de Dieu, écrivez-moi, écri-

vez lui. Il ne s'agit plus de nouvelles, de disputes, de questions, de morale, ressuscitez notre enfant. Aimez votre ami & Frère. Le Baron *de Mévane.*

LETTRE XXIII.

Félix *à son Père.*

JE ne sais ce que je vais vous écrire, mon père. Maudits soient les secours qui m'ont rendu l'usage de mes sens que votre lettre m'avoit ôté, m'avoit si bien ôté ! Me voilà donc le plus malheureux des hommes ! Et vous le voulez ! & c'est vous, vous mon père, qui le souhaitez, qui l'ordonnez ! Mon cœur a long-tems démenti mes yeux ; mais vous exprimer l'état où m'a réduit votre lettre, ce seroit vous renvoyer impitoyablement les coups que vous me portez : je n'aurai jamais de raisons d'être barbare, d'être dénaturé. .e ne le dois pas, je ne le

pourrois pas ; j'aime plus que vous.

Qui m'a ravi votre amitié ? je hais la vie, je n'y tiens plus que par le sentiment de la douleur. Quelles sont donc ces allarmes qui ont pu étouffer dans votre sein les justes pressentimens de celles que vous alliez me causer ? Me détacher de *Colombe !* m'y condamner ! & me dire que ce que vous redoutez pour moi est déjà un mal réel pour vous ! s'il en est ainsi, que de tourmens vous vous prépariez en écrivant ces terribles lignes ! Quelle est cette confiance que vous me recommandez ? On en exige une aveugle quand on veut exercer une tyrannie arbitraire. Tant que vous avez été mon ami, tant que vous avez justifié le titre sacré de père, vous m'avez toujours produit vos raisons. C'est au méchant à recommander la soumission aveugle.... Mais non, non ; mon ame troublée se méconnoît-elle ? Pardonnez tout à un infortuné qui perd tout.

Non, je baise, je baigne de larmes de sang la main qui certainement, ne me déchire qu'en tremblant. Je sens ce qu'a dû vous coûter un pareil effort, & j'en conclus ainsi que de tout ce que j'endure & que vous avez prévu, que vous y avez été contraint par l'irréſiſtible empire qu'a sur tout votre être l'appréhenſion de mon malheur. Il eſt à son comble. Vous l'avez craint ; vous l'avez conſommé. Je mourrai en vous aimant ; j'emporterai la certitude d'être aimé de vous. Le déſeſpoir attaque ma vie dans sa ſource. Oui, je vous obéirai plutôt & mieux que vous n'avez pu l'attendre. Quand je ceſſerai d'aimer ma *Colombe*, je ceſſerai auſſi de vous aimer, car je ne ſerai plus.

Je ne ſouhaite que pour vous d'être encore au monde quand votre réponſe arrivera ici. La mienne n'aura pas détruit vos raiſons ſi elles ſont bonnes & juſtes, & elles le ſont puiſqu'elles

vous ont déterminé à m'impoſer le devoir de périr de chagrin. Mon cœur me dit, ô mon père ! qu'un inſtant me rétabliroit, ſi je pouvois vous embraſſer.

LETTRE XXIV.

*Le Marquis d'*Orchêne *à Mademoiſelle* Danzel.

J'AI beaucoup ri & preſque pleuré de ta dernière, chère *Danzel.* Ton quaſi-Préſident, la raiſon, les mœurs, les principes, ta rage & ton amour, m'ont amuſé, intéreſſé à un point que je ne ſaurois dire. En vérité, je raffole de toi mille fois plus que jamais. Mais il ſera peu queſtion de cela dans la préſente qui eſt deſtinée à traiter d'affaire. Il s'agit d'un coup de maître que j'ai projetté. J'ai juré ſur.... ſur quoi?

Sur ton grand cheval de bataille, que j'en viendrai à bout. Au fait, car je brûle d'impatience de te communiquer cet effort d'imagination. Tu vas trouver cela très beau. Je dois d'abord te prévenir que tu feras chargée du rôle principal dans cette pièce, dont je veux absolument faire une farce, quoi qu'on fasse ici pour qu'elle soit une tragédie. Or, tu es née tout exprès pour me seconder, toi qui frissonnes au seul mot de tragique. Au fait encore, un babillard est un être bien ennuyeux.

Affuble-toi, chère *Victorine*, de ta robe noire, si tu en as une; achètes-en une si tu n'en as pas; joins-y la lugubre séquelle, crêpes, énormes fichus bien épais, &c; enfin fais de toi la plus charmante veuve. J'entends ici par *veuve*, ne nous y méprenons pas, une tendre épouse qui a perdu son tendre époux; il est essentiel de s'expliquer, & tu ne m'aurois pas entendu

sans ce commentaire. En ce funèbre équipage, mets-toi dans la diligence, & pour cause; & viens ici. Maintenant je vais te raconter tout ce qu'il t'importe de savoir, de ce qui t'est arrivé avant & depuis le décès de feu Monsieur ton mari. Je t'apprendrai jusqu'à son nom; il seroit trop cruel de te laisser ignorer des particularités aussi intéressantes pour quelqu'un qui prise autant que toi les manières conjugales. Tu n'oublieras pas de réciter, sans qu'on t'en prie, ta pathétique histoire aux ennuyés de la voiture; tes malheurs ne manqueront pas de les attendrir jusqu'aux larmes ou de les endormir, ce qui reviendra précisément au même; tu arriveras par ce moyen aussi connue que si l'on ne t'avoit jamais quittée, & peut-être saura-t-on ton histoire mieux que toi. Lis & retiens.

Fille d'un honnête-homme de Province, tu as été bien élevée; la mort prématurée de tes parens t'a laissée

dans un Couvent, l'amour t'en a tirée pour t'unir, en tout honneur, à M. *de P***. Ce M. *de P*** étoit l'un de ces braves gens que la ſageſſe de nos loix prive très-humainement de tout parce qu'ils ſont nés après un autre que ces mêmes loix, toujours fort ſages, comblent de biens parce qu'il eſt l'aîné. Ton mari n'ayant donc pour héritage que la cape & l'épée, viſa noblement à la gloire de mourir de faim après s'être fait caſſer les bras & jambes au ſervice d'un Prince qu'il n'a jamais vu. La faim a eu ſon effet, ou le canon l'a prévenue; ces menus détails dépendent abſolument de toi; reſte que tu es veuve depuis quelques mois, & que ne te trouvant pas digne de la même gloire que ton époux, tu t'es donné beaucoup de mouvemens pour te procurer du pain. Des Grands remplis de cette généroſité délicate qu'ils témoignent tous, comme on fait, aux infortunés qu'ils ont ſous les yeux,

t'ont enfin placée auprès d'une sotte à qui on vouloit empêcher que quelqu'un ne donnât de l'esprit. Ton excessive rigidité, ta vigilance infatigable t'ont fait de cruels ennemis ; on t'a calomniée, remerciée ; & tu viens ici sur une lettre que je t'ai écrite. Je suis un parent de la sotte ; je t'ai vue souvent dans sa maison ; je connoissois ton mérite avant que tu y entrasses, & avois autrefois quelque liaison avec ton digne époux. Ces accessoires étant exposés, tu viens, dis-je & diras-tu, remplir ici une meilleure place du même genre que je t'assure être plus conforme à ton caractère & à tes principes. Voilà ce que tu dois savoir & raconter ; écoute à présent ce que tu dois savoir & taire.

Je suis ici depuis quelques jours. Une connoissance que j'y ai trouvée, m'a bientôt introduit par-tout. Cette connoissance n'est point *Félix* ; je t'aurois dit un ami. Le pauvre *Félix* est actuellement

bien malade ; son père le désole. Je ne le vois qu'en cachette ; cela tient à une foule d'idées qu'il seroit trop long de détailler dans une lettre. Tu sauras tout puisque tu viens. Revenons à mon plan. J'ai eu occasion de voir ici une autre sotte, aux parens de laquelle j'ai promis une femme unique pour diriger la conduite, pour répondre des actions & des sentimens d'une Demoiselle bien élevée. Tu vas imaginer d'abord que c'est-là ta place. Point du tout.

Je roule dans ma tête un plus noble projet.

Cette contre-marche étoit indispensable pour assurer davantage mon succès ailleurs.

Il est, oui, pénétrante *Danzel*, il est une *Agnès malgré elle*, une *Colombe*, la Pupile d'un Tuteur qui figure auprès d'elle comme l'Ours qu'on peint d'ordinaire à côté de la sainte dont elle porte le nom. Tu devines. Au nom du *palefroi*, ne vas pas faire

confidence de ceci à la moderne *Arthémise*. Laiſſons-la achever en paix le tombeau de ſon *Mauſole*. Lui apprendre qu'il n'eſt pas tout-à-fait mort, ce ſeroit priver la poſtérité d'un monument qu'on admirera d'autant plus qu'une belle inſcription annoncera aux générations ſtupéfaites dans quel ſiècle il aura été conſtruit. Tais-toi donc, ou payes-la d'un conte de ta façon, & retiens exactement le mien pour la voiture & pour ici où je l'ai rendu néceſſaire par les réponſes ſoudaines que j'ai dû faire à toutes les demandes dont on m'a accablé dès que je t'ai propoſée ; car un ſeul mot qui n'eſt pas vrai & qu'on veut ſoutenir, oblige à entaſſer fables ſur fables. Malgré la ſtupide reſſource des cartes ou d'autres jeux, les converſations ſont encore trop longues pour qu'on ne ſoit pas forcé de recourir à quelques fauſſetés qui en rempliſſent le vuide, à quelque tracaſſerie qui réveille, tienne

en haleine, occupe du moins quelque tems. Au ſurplus le rôle dont tu vas te charger, joindra à ces avantages que j'appellerai ſuperficiels, celui de tendre à un but exceſſivement moral, dont je te ferai part dans notre première entrevue.

Fais de l'argent du mandat ci-inclus; viens, & ſois perſuadée que tout ce que les Poëtes ont dit du plaiſir, rendroit fort mal celui que je me fais d'avance de t'embraſſer quoique veuve & dévote, oui dévote; j'avois oublié ce trait & c'eſt le plus important. Apprens & retiens que tu es la dévotion en perſonne, & aies ſoin de faire tes petites proviſions en conſéquence. A l'adreſſe ci-jointe, ſe trouvera, à ton arrivée, tout le ménage de Madame *de P*** convenablement arrangé.

Mais je ne puis me réſoudre à te faire attendre ſi long-tems pour ſavoir pourquoi tu te mets en route. Je crois bien que la joie de me revoir ſuſpen-

dra doucement ta curiosité à l'égard du reste ; néanmoins celle-ci auroit ses retours qui t'impatienteroient, car je te connois. D'ailleurs il sera bon de profiter des réflexions que tu feras durant le voyage, & on ne réfléchit point sur ce qu'on ignore. Voici donc le fond de mon sublime projet. L'oncle & Tuteur de *Colombe* est un Tartufe, ou je me trompe grossièrement. Son allure, ses propos, certains regards, ce que j'ai entrevu de son régime, quelques éveils de *Govin* me rendent fort suspecte la piété d'affiche de ce saint à face rubiconde. Mon plan est que tu sois placée chez lui, attirée par lui, que tu lui donnes dans l'œil ; que tu travailles cette tête à ta manière, & que lorsqu'elle sera bien conditionnée, tu joues la jalousie, tu exiges que la nièce soit mariée. Arrive seulement & tu me suggéreras mille idées dont la moindre vaudra toutes les miennes. Adieu. Je vais dîner avec le Tuteur.

Il a un tendre pour moi. Aussi faut il voir comme je le cajole. Je suis toujours, belle *Victorine*, le très-fou, très-passionné, &, sous peu de jours, je compte être le très-heureux serviteur de la plus charmante des pédagogues.

LETTRE XXV.

Benoît Chomet *à sa Mère.*

MA très-chère & très-honorée Mère.

Je me hâte de vous informer des changemens survenus depuis ma dernière. Je ne vous dirai point que je suis très-joyeux, que j'admire; je vous raconterai bonnement & simplement ce que j'ai vu, ce que je fais, & je vous laisserai juger de l'état actuel de mon cœur, de mes sentimens à l'égard du

plus respectable des hommes, & de son digne fils.

Vous aurez lû dans ma précédente que M. le Comte m'avoit chargé de faire insérer deux pages de sa composition dans un des Journaux anglois, à la place d'autres pages qu'il vouloit qu'on en ôtât. Cela fut fait le soir même, & avec tant de soin, les caractères, le format, les lignes, les numéros étoient si bien adaptés au reste, que les deux autres pages qui tenoient à celles qu'on supprima ayant été copiées avec exactitude, il eût été impossible de deviner que ce cahier avoit souffert quelque changement. Je le joignis aux autres, & les apportai tous à mon maître qui étoit alors dans la salle avec Madame la Comtesse, le Prêtre qui m'a placé dans la maison, & une compagnie peu nombreuse.

« Monsieur, voici les Journaux, » dis-je en entrant. —— Donnez, dit- » il, Monsieur. Voudriez-vous bien

» avoir la bonté d'en ouvrir les feuil-
» les, nous les parcourrons. Mes amis
» seront peut-être bien aises que je leur
» en traduise verbalement quelques
» traits piquans, si la table en annonce.
» Il y a une lame d'ivoire dans le
» premier tiroir de la commode d'é-
» beine ici à côté; pardonnez ». Je
vous rapporte chaque mot, ma chère
mère, pour que vous croyiez entendre
le Comte lui-même, & que vous jugiez
de la manière dont votre fils en est
traité. Soit en public, soit en parti-
culier, c'est toujours la même politesse
à mon égard. Je ne vous en exprime-
rai pas la moitié, pas le quart, mes
lettres seroient trop volumineuses. Je
me mis donc à ouvrir les feuilles, &
ces Messieurs parlèrent nouvelles.

Le premier cahier que j'ouvris, fut
celui qui avoit subi la petite opéra-
tion. Il me fut facile de le remarquer.
Je le remis à mon maître, qui, en le
parcourant rapidement, en traduisit
quelques

quelques endroits qui plurent beaucoup à la compagnie, tant par la nature des faits qu'ils contenoient, que par la jûstesse des réflexions dont il assaisonnoit cette courte lecture : j'écoutois en coupant plus lentement les autres cahiers. Il en vint à un fait étrange qui fixa toute mon attention. « Un
» jeune homme, dit-il en lisant, né
» de parens honnêtes, s'éprit des char-
» mes d'une Demoiselle qui réunissoit
» tous les mérites qu'on souhaite en une
» femme & qu'on croit toujours voir
» en celle qu'on aime passionnément.
» Les parens du jeune homme don-
» nèrent leur aveu à son union avec
» elle. Après quelque tems de bon-
» heur pour eux, le bruit se répan-
» dit que cette personne étoit le fruit
» d'un scandaleux inceste. On refusa
» dès-lors aux deux époux jusqu'à cette
» estime personnelle qu'ils avoient tou-
» jours méritée; on alla même à leur
» égard jusqu'à un mépris marqué dont

» l'effet, d'abord imperceptible, parvint
» au point d'isoler ce couple trop sen-
» sible pour ne pas succomber à une
» humiliation continuelle.. L'époux
» n'eut plus le même amour pour une
» femme qui lui attiroit ce malheur ;
» celle-ci est morte de chagrin d'être
» moins aimée & le mari s'est cassé la
» tête de désespoir d'avoir perdu sa
» femme. » Je vous préviens que j'estropie un peu la traduction que fit M. le Comte ; mais c'est en substance ce qu'il lut à sa société attentive.

Cet événement donna lieu à des discussions de principes de morale civile, à des raisonnemens très-instructifs pour moi sur les motifs de l'estime. Je ne conçus pas tout aussi clairement que je l'aurois souhaité ; mais ce qui en étoit à ma portée me fit le plus grand plaisir. « Quoi, Messieurs ! dit alors
» Madame la Comtesse ; vous ne nous
» avertissiez pas que vous alliez faire
» de la philosophie ! il y a de la mau-

» vaiſe-foi dans votre procédé. Vous
» ne deviez pas uſer de ſurpriſe avec
» nous. —— Vous ne nous perſuade-
» rez pas, Madame, dit un des Meſ-
» ſieurs, que la philoſophie vous faſſe
» peur. —— Du moins eſt-il vrai que
» je pourrois la gêner, reprit-elle ; &
» je n'en ai aucune envie. *Roſalie* eſt
» à ſon claveſſin ; allons, Meſdames,
» lui faire exécuter une nouvelle ſo-
» nate dont je ſuis enchantée ; vous en
» jugerez. —— Ah ! *ſonate que me*
» *veux-tu*, s'écria M. le Comte ? Non,
» ma chère amie, non ; c'eſt auſſi la
» cauſe des Dames, la cauſe de la
» beauté qu'il vous faut ſoutenir ici.
» —— Quoi donc, répondit Madame !
» prouver que l'amour doit rendre
» extravagant, ce ſeroit plaider pour les
» femmes ? Si j'avois à donner mon
» opinion ſur le ſujet de vos débats,
» je dirois, que le plus violent amour
» poſſible ne ſauroit faire braver un
» tel mépris quelqu'injuſte que le dé-

» clare la philoſophie, à moins de dé-
» ranger le cerveau de celui qui aime-
» roit ainſi. » M. l'Abbé ſoutint avec une ſingulière chaleur le ſentiment oppoſé. Enfin, après bien des raiſons de part & d'autre. —— « Mais, obſerva
» M. l'Abbé, je m'aviſe fort gauche-
» ment de prononcer ſur ce que je fais
» profeſſion d'ignorer. —— Et moi,
» dit Madame, ſur ce que je ſuis ſen-
» ſée avoir oublié. » Ils convinrent enſemble que mon maître feroit part à ſon fils du ſujet de leur diſpute, & qu'ils s'en remettroient à la déciſion de M. *Félix*.

M. le Comte applaudit au choix de l'arbitre, promit d'écrire; & d'autres Dames étant ſurvenues, on parla muſique, habits, équipages, promenades, ſermons, rubans, juſqu'à l'heure où l'on devoit ſe quitter. Lorſque nous fumes ſeuls, mon maître & moi : » avez-
» vous écouté cette converſation, me
» dit-il, M. *Chomet*? —— Je n'ai pas

» perdu un ſeul mot, Monſieur, lui
» répondis-je. —— Eh bien, reprit-il,
» que penſez-vous de ce trait, de cette
» anecdote? —— Peut-être, lui dis-je,
» eſt-ce l'addition que vous avez faite?
» —— Préciſément. —— Oh! Monſieur
» le Comte, daignez me faire la grâce
» de m'apprendre le réſultat qu'aura la
» lettre que vous allez écrire. —— Je
» vous le dois; comptez-y. » J'ai attendu avec la plus vive impatience le jour où pouvoit arriver la réponſe.

Ce jour venu, je reçus des mains d'un valet, & me hâtai d'apporter à mon maître, une lettre avec le cachet de M. le Baron *de Mévane*. « Vous
» tremblez, me dit le Comte! » En effet j'étois fort troublé. Il ouvre & lit, puis en m'embraſſant: —— « Mon
» fils, s'écria-t-il, eſt de l'opinion de
» l'Abbé. —— Dieu ſoit béni, répon-
» dis-je! & permettez que je vous en
» félicite. M. le Comte *Félix* pourra
» faire ſon bonheur en ſauvant la pau-

» vie *Colombe.* » Mademoiselle *Rosalie* entra alors pour demander des nouvelles de son frère. —— « Votre grand-» père m'écrit que *Félix* ne se porte » pas bien; mais que cette indisposition, » ne vous allarme pas, ma chère fille. » Le mal de votre frère est au cœur, » & vous savez que je suis son méde-» cin. Mais, parlez-moi franchement. » Ne veniez-vous que pour apprendre » des nouvelles de *Félix* ? Pourroit-il » avec justice s'attribuer toute la tris-» tesse que vous témoignez ? Ce que » je vous dis du dérangement de sa » santé vous attriste sans doute; mais » le silence de quelqu'autre vous affli-» ge bien autant, n'est-ce pas ? Quel » perfide que ce d'*Orchêne* ! Pas une » lettre ! Pas un signe de vie ! » La belle *Rosalie* rougit, baissa les yeux, baisa, en soupirant, la main de son père, & sortit.

Le Marquis d'*Orchêne* est l'intime ami de *Félix*, & doit être actuellement

auprès de lui. Ce jeune - homme est singulier. La Comtesse le nomme un *logogryphe*. Il aime *Rosalie* quand il la voit, quand il en entend parler ; pour *Rosalie* elle l'aime sans discontinuer. Je crois cependant avec mon maître, qui me fait l'honneur de m'en entretenir quelquefois, que si le Marquis se désabusoit de certaines cotteries qui le gâtent, s'il pouvoit triompher d'habitudes qui l'entraînent, il seroit très-susceptible d'un amour durable & fondé sur le mérite. Mais il flotte sans cesse du vice à l'amour, & je doute fort qu'il sache lui-même ce qu'il est, ce qu'il veut. Libertin presqu'autant que celui qui n'est que libertin ; vertueux & raisonnable comme celui qui le fut tous les momens de sa vie ; de deux heures, il commence d'abord par donner la première au libertinage, à la démence ; il leur destine aussi l'autre très - volontiers, mais il ne sera pas fâché non plus, il sera même assez content,

il aura des accès de joie si quelques circonstances disposent de cette heure en faveur de l'honnêteté & de la sagesse. Il idolâtre une femme perdue, & adorera *Rosalie.* Il dira à la seconde qu'il méprise la première, qu'il va l'abandonner, & en cela il dira réellement sa pensée; mais il ne pourra l'exécuter. Il dira confidemment à la première qu'il aime l'autre, la consolera si elle s'en attriste, l'appaisera de son mieux si elle s'en fâche, lui jurera de ne plus se livrer à cette passion, & ne pourra s'en empêcher. Telle est la peinture que m'en a fait mon maître; &, malgré tout, il en conçoit de flatteuses espérances, & il soutient que l'amour a opéré & opère tous les jours de plus grands miracles.

Je voudrois pouvoir vous entretenir un peu plus au long de l'heureux artifice que le Comte a mis en usage pour sonder l'âme de son fils avant de lui révéler des horreurs qui pouvoient

porter un coup mortel à ce jeune-homme. Mais mon devoir me rappellera bientôt à mes occupations. Je vais mettre au net un manuſcrit que le Prêtre qui me protège vient d'achever, & dont mon maître a la plus haute idée. Tout ce que ce digne miniſtre de Dieu dit ou écrit, éclaire & nourrit l'eſprit & le cœur.

Votre lettre, ma chère mère, m'a excité à deſcendre de nouveau en moi-même pour m'examiner avec la plus minutieuſe attention. Ma conſcience eſt bien calme ici. Raſſurez-vous. Je déteſterai toujours le mal & n'aimerai que ceux qui feront le bien, de cet attachement de confiance qui fait qu'on prend les principes de ceux qu'on chérit. N'en déplaiſe à la calomnie, la bonté, la droiture, la tendre & compatiſſante humanité ne ſont pas des piéges tendus à la ſimplicité crédule, &, comme me le diſoit encore tout-à-l'heure M. le Comte, ce qui nous

rend meilleurs n'eſt point le menſonge, ce qui nous prouve notre bonheur dans celui des autres, n'eſt point une ſpécieuſe impoſture. Je croyois aux vertus avant d'entrer dans cette maiſon, & depuis que j'y habite j'y crois chaque jour davantage. Je n'ai bien vu qu'ici ce qui remplit parfaitement le titre d'homme en ce monde, & certainement, ma mère, ce n'eſt point-là ce qui peut nous perdre dans l'autre. Je vous en écrirai plus dès que j'aurai un inſtant à donner au plaiſir toujours nouveau pour moi d'épancher mes idées & mes ſentiments dans le ſein d'une mère dont je ſerai toute ma vie le reſpectueux fils & très-humble ſerviteur. *Benoît Chomet.*

P. S. Le papier m'a manqué, ne m'a pas permis, faute de place, de terminer la préſente comme je ſais qu'il eſt de mon devoir de les finir toutes. Vous pardonnerez cette omiſſion for-

cée d'une formule qui n'ajouteroit rien à ma profonde vénération pour vous, & qui m'auroit privé ici de quelques lignes. J'ajoute encore celles-ci sur les marges. Je ne vous quitte jamais, ma chère mère, que le plus tard qu'il m'est possible. Sautez, je vous prie, d'une marge à l'autre. Je crois que je les couvrirai toutes.

L'inconnu a été fidèle au rendez-vous. Ma réponse a été négative; j'ai refusé sans détailler aucun motif de refus, de façon qu'on ne m'a nommé personne. J'avois communiqué cette offre à M. l'Abbé qui m'avoit protesté n'y avoir point de part. Je l'avois aussi confiée à M. le Comte en lui assurant que mon intention étoit de ne point accepter. Il m'a su le gré le plus flatteur de cette ouverture, & m'a promis que je ne perdrois rien à ce refus volontaire. « Il est possible, a-t-il » ajouté, que vous vous épargniez » par-là des chagrins. » Vous n'aurez

pas besoin que je vous en dise davantage ; ce peu de mots vous donneront assez à penser. J'embrasse *Charlotte*.

LETTRE XXVI.

Le Comte de Thernèse *à son fils.*

J'AI reçu la lettre où vous racontez ce qui s'est passé dans le confessionnal, & celle où vous vous désespérez : vous êtes fou à lier. D'abord comment avez vous pu ne pas voir, vous qui réfléchissez à tant de choses, vous qui paroissez vouloir étendre si loin votre vue, que vous exposiez votre *Colombe* à tous les traits de la malignité ? Comment, ensuite, n'avez vous pas vu que je ne vous demandois que de sincères efforts, & pourquoi ? pour prévenir votre malheur ? Vous vous êtes étrangement oublié

vous-même dans le premier cas ; vous m'avez étrangement méconnu dans l'autre.

Pour commencer par celle de vos fautes qui importe aujourd'hui le plus par les suites allarmantes qu'elle annonce, votre insigne injustice à mon égard ; calmez-vous, rétablissez-vous. Votre cœur avoit tort de démentir vos yeux ; c'étoit moi qui vous écrivois : mais il auroit dû vous éclairer & vous auriez mieux lu ma lettre. Vous y auriez trouvé des conseils dictés par la tendresse paternelle, des vœux ardens pour votre félicité, de justes craintes, la plus affectueuse sollicitude sur tout ce qui peut la troubler. Ce sont les *raisons* que je vous devois & que je vous ai produites. Vous deviez les entendre & je méritois de vous que vous les tinssiez pour de *bonnes raisons*. Une réponse à faire à ce chiffon dans lequel vous n'avez pas hésité de calomnier un père qui fut & sera toujours

le meilleur ami de ſon fils, eſt contenue en ces trois mots : reliſez ma lettre. Je pourrois vous remettre la vôtre ſous les yeux lorſque votre âme touchera enfin à ſon point de repos; je ſuis aſſuré d'avance que vous l'effaceriez alors par vos larmes : car, mon cher enfant, elle m'en a fait verſer beaucoup. Mais la ſeule idée de vous voir revenir avec douleur ſur ce qui m'en a tant cauſé, m'ôteroit ce deſſein ſi j'avois pu le concevoir. Non; qu'il ne ſoit plus question d'une lettre où vous m'affligez. Le feu l'a conſumée, je l'ai oubliée ſans retour; que la raiſon & l'amitié faſſent évanouir auſſi promptement vos peines; & ſi le cœur vous parle pour *Colombe*, qu'il vous parle auſſi pour votre ami.

Quant au ſujet & au ſtyle de la harangue de M. *de R****, je me dois de ne rien en dire qui ait aucun rapport direct ou indirect à lui; je hais les préventions, ſur-tout celles qui

ſont défavorables, & j'aime à avoir à adminiſtrer les preuves de ce que je crois; je n'y inſiſterai donc que relativement à vous. Penſez-vous qu'il ſoit d'un homme honnête de mettre beaucoup de gens en cas de douter de ſon honnêteté? Je tiens pour la négative. Quelque pures que fuſſent, ſelon vous, vos intentions, votre conduite vertueuſe peut-être en toute ſorte de lieux, eût été indécente même dans ceux où ſe tiennent les aſſemblées les moins pieuſes, les plus profanes. Vous ſerez ſurpris de me voir avancer qu'il eſt poſſible que la vertu ſoit indécente. A votre âge cette ſurpriſe feroit votre éloge. Mais, mon fils, la vertu l'eſt quand les circonſtances lui donnent quelque reſſemblance avec ce qui lui eſt contraire. Ce maſque hideux ne l'embellit que lorſque l'envieux s'efforce de le lui faire porter. Elle encourt un juſte blâme quand elle le prend elle-même.

Le lâche & rusé séducteur, que se fut-il permis plus que vous contre la réputation de *Colombe* ? La réputation d'une jeune fille pauvre n'est-elle pas sa dot, son unique bien ? Son état, son bonheur, sa vie n'en dépendent-ils pas ? L'épousera-t-on si elle la perd ? la lui ravir n'est-ce pas un vol, ou même un meurtre ? Vous qui vous complaisez à suivre la filiation des causes morales & de leurs effets, méditez un peu cette dernière pensée, & examinez tout d'un trait quelle génération naît de la femme qui devint épouse & mère sans être estimée. C'est au hasard, c'est aveuglément à plusieurs égards & en beaucoup de choses que les conventions humaines ont appliqué les qualifications trop souvent arbitraires de *vertu* & de *crime* ; dans cette occasion-ci ne sont elles pas justes en nommant *crime* ce qui nuit & pour le présent & pour un long avenir ? S'y seroit-il pris autrement que vous, ce-

lui qui n'auroit eu en vue que de le commettre ? Un des malheurs inséparables de notre nature est de ne mesurer guère que des surfaces, de nous déterminer, de juger, même malgré nous, sur la superficie des choses. Ce qui est pour le bon un malheur dont il gémit & dont il se préserve ou du moins qu'il diminue le plus qu'il peut, est une espèce d'aliment que recherche, de besoin voluptueux que satisfait la rage du calomniateur. Si l'on peut s'exprimer ainsi, la moitié, & plus de la moitié de notre être moral & civil, est dans l'opinion d'autrui. Sa manière fautive de juger n'a son correctif pour notre intérêt que dans certains devoirs de nous à l'égard de nous-mêmes, qui contiennent aussi la plupart de nos obligations envers le public.

Respecter un lieu, *Félix*, c'est s'y respecter, y être plus circonspect, plus décent qu'ailleurs où l'on est plus libre. L'amour-propre nous le dit seul

pour les aſſemblées qui n'offrent dans leur but aucun motif de révérence religieuſe, & ce cas particulier eſt du très-petit nombre de ceux où l'amour-propre ne déraiſonne pas. Ainſi une égliſe, ne fût-elle conſidérée par abſtraction que comme un lieu dans lequel l'œil du public exige beaucoup de nous, eſt celui dans lequel nous devons nous obſerver avec le plus de ſoin. Je ne vous combats ici, mon fils, je n'attaque votre inexcuſable étourderie que par des argumens tirés des plus ſimples devoirs de pure décence humaine. Si je vous prouve par là que vous avez eu des torts graves, vos propres réflexions dont je connois la portée vous rameneront à en inférer que vous avez eu des torts bien plus graves encore. Si vous enviſagez ces démarches mal ſéantes du côté de la religion que nous profeſſons tous & que vous n'apprîtes pas de moi à traiter légèrement...... mes propos,

mes exemples ne vous induisirent jamais à supposer que j'approuverois, que même je ne blâmerois pas le ton inconsidéré & peu respectueux que vous prenez à l'égard de ce qu'il y a au monde de plus auguste.

Je vous l'ai enseigné dès que vous avez pu m'entendre, mon cher enfant. La religion n'est dignement louée que par notre conduite ; c'est ce que le mortel peut jamais connoître de plus redoutable & de plus consolant, c'est l'ensemble des relations visibles de l'humanité avec son auteur & son juge suprême & invisible. Je me tiens pour trop indigne d'être l'apologiste des vérités d'un certain ordre pour en parler beaucoup ; mais je souffre intérieurement de tout ce qui en blesse la sainteté je gémis de voir que vos discours, vos manières, les lettres mêmes que vous m'écrivez, ont une teinte de ce faux bel-esprit qui tourne en dérision ce qu'il y a de plus sacré. Mes droits

ſur vous ainſi que mes devoirs m'autoriſent & m'obligent à vous recommander auſſi fortement que poſſible de ne vous écarter en rien de ce que votre mère & moi nous vous avons inſpiré de ſoumiſſion aux maximes chrétiennes. Je rougis de mon fils quand je lis une lettre de lui dans laquelle il effleure leſtement des matières ſur leſquelles toute l'éducation que je m'efforçai de lui donner, eut pour principal terme de ne lui faire porter que l'humble & timide regard de la foi.

Vos jeunes amis, peu dignes en cela de ce nom, vous ont donné, je ne ſais quel goût, pour les préventions dominantes de ce ſiècle trop raiſonneur, & trop peu raiſonnable. Gardez que le ſuccès éphémère de quelques ſaillies n'intéreſſe votre vanité à la perte inſenſible de vos principes ſolides. Songez qu'on ne philoſophe plus dès qu'on philoſophe mal. La manie d'analyſer tout d'un côté,

tandis qu'on généralise tout de l'autre, & celle de railler de ce qui par soi-même n'est que sérieux en transportant le sérieux dans ce qu'il y a de plus frivole, ont multiplié les erreurs, affoibli les lumières & ont plus ajouté aux vices qu'aux plaisirs dont on s'efforce en vain de les couvrir.

Un champ de bataille ne devient pas valeureux, courageux, glorieux. Les piliers des salles du Palais n'apprennent ni l'éloquence, ni la chicane. L'on ne doit rien, ni égards, ni mépris, à des briques, à du bois, à de la pierre. Ces propositions sont aussi incontestables que celles-ci : un sophisme n'est pas une raison. Ce qui ne peut être contenu dans les bornes étroites de notre entendement, n'est pas moins vrai pour cela, &c. Ecoutez-moi, *Félix*. Si vous voyiez égorger votre famille & vos amis au milieu d'un champ ; si vous les voyiez tous con-

damnés, dans l'une des salles du Palais, à être roués vifs; dix ans, vingt, trente, cinquante ans après cet épouvantable moment, ce champ & cette salle vous causeroient-ils les mêmes impressions qu'une plaine où vous auriez vu à la même époque un brillant carrousel donné pour célébrer quelqu'événement heureux pour la Patrie, ou un champ qui, autrefois cultivé par votre père, arrosé de ses sueurs, auroit préservé lui & les siens de la plus profonde misère, ou de la nécessité plus affreuse de supporter quelqu'humiliation; une salle où vous vous seriez réjoui de retrouver votre mère, votre sœur que vous auriez crues perdues sans retour, ou écrasées sous la chûte d'un bâtiment, ou dévorées par les flammes d'un incendie? Mais vous appercevez déjà l'absurdité du systême factice & contre nature de ceux qui trouvent absurde un résultat tout sim-

pſe du rappel, des ſentimens par la préſence des objets dont l'idée s'y eſt incorporée.

Vous êtes de trop bonne-foi avec moi, comme avec vous, pour que je pouſſe plus loin un argument qui n'eſt pas le plus fort, qui n'eſt que le premier qui s'offre à mon eſprit occupé d'affaires. Vous voyez où j'irois, les applications que je ferois, les avantages que me donneroit encore de plus contre un ſophiſme, l'extrême importance des rapports que vous avez trop méconnus, ſi je pouvois me réſoudre à avoir raiſon avec vous auſſi obſtinément, auſſi impitoyablement que vous avez tort. Reſſouvenez-vous, mon fils, des préceptes dont vous futes imbu dès le berceau. Que la conviction d'un père aide à la vôtre. Que la crainte de m'affliger influe ſur vos actions & ſur votre ſtyle. Jugez de ſens raſſis, de l'excès de votre faute dans l'ordre de la religion, puiſque dans l'ordre

civil, le vrai culte mis un inſtant à part, vous mériteriez encore de juſtes reproches. S'il étoit, chez quelque nation ſauvage, barbare, ou autrement corrompue que celles que nous connoiſſons, s'il étoit un lieu d'aſſemblée où il fallût braire ou courir le riſque de paſſer pour n'avoir aucune eſpèce de vertu, ſi j'avois à vivre parmi cette nation, je n'en rirois qu'avec mon intime ami, & je ne me préſenterois dans ce cercle qu'après avoir duement appris à braire.

Mais je ſuis preſque auſſi fou que vous, mon enfant. Ceſſez de l'être, ou du moins que votre folie ſoit moins triſte. Sur-tout ne mourez pas de chagrin exprès pour oublier *Colombe*; je vous déclare que ce ſeroit me déſobéir de la façon la plus indigne. Si au lieu de vous prier, comme je l'ai fait, je vous avois ordonné, comme je l'aurois pu, de l'oublier, de partir; ce n'auroit été, dans mon idée, qu'uſer

du

du droit que j'ai, que vous ne me contesterez pas, de vous défendre d'être malheureux tout le reste de votre vie. Il n'y avoit pas là de quoi vous faire méconnoître que je vous aime autant qu'on peut aimer. Nous attendons de meilleures nouvelles de votre santé. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXVII.

Le Comte de Thernèse *au Baron de* Mévane.

NON, mon respectable ami, non, je n'ai point envoyé la mort à notre enfant; je n'ai point de bonnes raisons pour tuer mon fils; je n'ai point voulu mettre le feu aux poudres. Par quelle fatalité m'avez-vous aussi mal lu que lui? La manière dont vous prenez la chose n'est pas concevable,

& ce que j'ai écrit, ce que j'ai voulu, est tout simple. J'ai porté *Félix*, en ma qualité de son meilleur ami, à faire tous ses efforts pour se détacher d'une personne que je crois, à la vérité, très-honnête; mais qui m'a néanmoins paru peu faite pour rendre heureux un jeune-homme élevé dans de tout autres principes qu'elle. Or, vous conviendrez que ceux que j'ai tâché de donner à mon fils, sont différens de ceux dont l'excellente tête du Tuteur a jugé à propos de remplir celle de sa Pupille. Il est des plis qui ne s'effacent plus. Si vous me permettiez de répéter encore le mot *préjugés*, je me hasarderois d'avancer qu'ils sortent difficilement d'une âme qui a, pour ainsi dire, grandi avec eux; & que si l'on parvient à les en arracher, le vide qu'ils laissent dans cette âme épuisée de l'effort que lui a coûté leur extirpation, me semble plus nuisible qu'eux-mêmes. Une affection réciproque &

heureuse suppose ou une sagesse, ou une folie analogue dans les deux époux; ce qui ne se rencontre point dans *Félix* & *Colombe*.

Mais peut-être m'objecterez-vous, mon respectable ami, vos terribles argumens, l'asthme & la goutte. Je vous préviens que je n'ai pas de réponse à y faire, je me porte bien. Si j'étois aussi malade que vous, je n'en aurois pas moins les opinions que je vous montre, & ce seroit vous réfuter victorieusement. Pour convertir celui que j'aime tant à vous entendre appeller notre enfant, vous vouliez dernièrement lui prêter pour un instant vos années & vos infirmités; & moi je ne croirois point du tout vous pervertir en vous faisant part, si je le pouvois, & pour toujours, de la bonne santé dont je jouis. Ma façon de raisonner ne vous semble-t-elle pas plus obligeante que la vôtre?

« Allons voir représenter *Alzire*, &

» là nous aurons raison tous les deux ».
Il n'avoit, selon moi, rien à répliquer. Comment imposer silence à ces étourdis? Il a voulu se donner le tort d'avoir trop raison; c'est un défaut que l'esprit donne à son âge. Je me suis un peu étendu sur le sujet de votre discussion, dans la lettre que je viens d'écrire à *Félix*, & toujours d'après ce qu'il m'a communiqué lui-même. Je le blâme & lui explique pourquoi je le blâme, autant que mes occupations me permettent de me livrer à l'examen des questions que mon cœur résout beaucoup mieux que ma tête. Soyons ferme avec douceur, soutenons-nous l'un l'autre, vous & moi, pour nous oppofer à ce qu'il cède trop à une pente dont il ne se méfie pas assez.

Je suis bien attristé des motifs que vous avez de vouloir que mon fils demeure auprès de vous. Ne doutez point du desir que j'ai qu'il vous soit

utile puiſqu'il a le malheur de vous être ſi néceſſaire. Je ne le rappellerai point. Mais je ne ſaurois m'en abſtenir ſans de cruelles iniquiétudes, ſi je ne comptois, d'après vous, que cette *Colombe* ſuivra ſon Tuteur à Paris. Il ſera fort aiſe de ſe débarraſſer ainſi des pourſuites, d'un jeune fou, qui doivent troubler ſingulièrement ſon repos, à en juger par le ſtyle des réprimandes. Je ne vous prierai pas de continuer à donner vos ſoins à *Félix*; ce ſeroit être auſſi injuſte à votre égard que vous l'avez été tous les deux au mien; ce ſeroit vous dire de nous aimer.

Dès que l'enfant ſera reſſuſcité, pour uſer de vos expreſſions, ayez la bonté de me l'apprendre. La Comteſſe & l'Abbé vous remercient de celle que vous avez eue de leur faire ſavoir ce que penſe *Félix* ſur le ſujet de leur diſpute, & ils ſe ſoumettent à la déciſion d'un juge dont ils ne peuvent nier

la compétençe en matière de ce genre, en fait de ſentimens, dit toujours l'un, en fait d'extravagances, dit encore l'autre.

Ma femme à qui je n'ai pu taire l'indiſpoſition de ſon fils, & par conſéquent ce qui l'a cauſée, les triſtes ſuites que je redoutois de ſon amour effréné pour *Colombe*; croit toutes mes craintes bien fondées; —— « car, obſerve-t-» elle, cette petite fille n'a pas le ſol ». Elle trouve la philoſophie une très-belle choſe puiſqu'elle parvient à accorder la volonté d'un mari avec celle de ſa femme. Pour vous, mon ami, qui n'avez pas ce motif d'y applaudir, vous lui pardonnez difficilement de chagriner un enfant qui vous eſt cher. Vous ne déſaprouvez pas l'amour de *Félix* & ne voudriez que le tenir en bride de peur des folies; c'eſt-là tout ce que vous aimez au fond dans les procédés du Tuteur, quelque cas que vous faſſiez de ſon *excellente tête*. Ne

veuillez, je vous en prie, aucun mal à ce que vous appellez ma philosophie ; mon attachement pour mon fils & pour vous en est la principale partie. Peut-être faudroit-t-il qu'il oubliât *Colombe*, pour éviter de longs malheurs. Mais certainement il faut qu'il vive pour nous aimer. Embrassez pour moi le ressuscité, & soyez dorénavant son médecin & toujours notre ami. Vous savez que je suis cordialement, Monsieur & cher frère, &c. *Le Comte de* Thernèse.

LETTRE XXVIII.

La veuve de P** *au Marquis d'*Orchêne.

Monsieur le Marquis.

Je suis aussi surprise que reconnoissante de l'honneur de votre bon sou-

venir. J'ignore comment j'ai pu le mériter, & je n'en vois la cauſe que dans cette bienfaiſance qui fit toujours le fond de votre caractère & de celui de feu Madame votre reſpectable mère qui me combla ſi long-tems de ſes bontés & daigna même m'accorder une place particulière dans ſon eſtime.

Tout le bien que vous me dites des perſonnes auprès deſquelles vous avez intention de me placer, fait diſparoître de devant mes yeux les épines dont cet état me ſemblera toujours hériſſé. C'eſt en effet une entrepriſe vraiment épineuſe que celle de diriger une jeune perſonne, de la former, de lui donner des lumières en la prévenant de leurs dangers, au milieu d'un monde dont l'exemple eſt ſéducteur, dont les travers ſont charmans; au ſein d'une famille où trop ſouvent l'oppoſition des idées ébranle ſans ceſſe le frêle édifice qu'une inſtitutrice élève avec tant de peines.

Son travail eſt pourtant la baſe du bonheur temporel & éternel de ſa Pupille qui, malheureuſement, s'entend preſque toujours avec d'aimables ennemis contre elle-même.

Vous m'aſſurez, Monſieur le Marquis, que les parens de la Demoiſelle qu'on ſe propoſe de confier à mes ſoins, ne ſont pas gens à vouloir la gâter; qu'au lieu de s'oppoſer, ils applaudiront à cette douce & amicale, mais inflexible fermeté qui, vous le ſavez, a fait tous mes torts dans la maiſon d'où il m'a fallu ſortir. Dans cette confiance, je pars enchantée de l'eſpérance de devoir une paiſible retraite à quelques années de peines que je prendrai avec tout le zèle qui peut ſeul en aſſurer le ſuccès. Je ſuis on ne peut plus ſenſible à l'attention que vous avez eue de me répondre qu'on voudra bien avoir pour moi ces égards qu'une orgueilleuſe ingratitude refuſe communément à ceux qui rendent à

une famille le ſervice le plus important, celui d'inſpirer des vertus à ſes enfans. J'aurai, s'il plaît à Dieu, ſous peu de jours, l'honneur de vous témoigner de vive voix la reconnoiſſance que je vous dois.

Je ſuis très-parfaitement,

Monſieur le Marquis,

Votre très-humble, &c,
Victorine D., veuve de *P***.

LETTRE XXIX.

Mademoiſelle Danzel *au Marquis d'*Orchêne.

OUF! j'étouffe, mon cher Marquis; j'étouffe. Eh bien! que dis-tu de ta Madame *Victorine D. de P***? Cette magnifique tirade m'a coûté deux mortelles heures & ne vaut peut-être

rien : ce *peut-être* eſt modeſte ! acquiert-on du mérite en faiſant le ſinge de ceux qui en ont ? Suis-je comme ces enfans qui en imitant long-tems des eſtropiés, des boſſus, des boiteux, le deviennent ? Que penſes-tu de ces proteſtations de reconnoiſſance ? & l'eſtime dont m'honoroit feu Madame votre mère ! & ce *s'il plaît à Dieu* ! & ce bonheur temporel & éternel ! oh, mon cher ! que tu aurois ri, ſi tu avois pu me voir au moment où j'ai achevé cette pièce oratoire ! j'étois d'un ſérieux auſſi beau, auſſi majeſtueux, auſſi digne d'être mis en médaille que celui d'*Arthémiſe* méditant ſur l'inconſtance du cœur humain, ou que celui de ſa ſœur *Médée* tramant quelque vengeance. Mais cette dernière image n'eſt pas juſte, elle m'eſt trop défavorable. Je ne me flatte point ; il ne faut pas non plus ſe calomnier ; le charitable prochain s'acquitte aſſez bien de cette fonction pour

que nous-mêmes nous dispensions de nous en mêler. La sœur *Médée* ne savoit projetter que des noirceurs & des violences, & moi je me borne à courre le plaisir & à travestir une plaisanterie en affaire grave, pour tâcher de la rendre plus piquante, comme j'aimois autrefois à me déguiser en hermite. Enfin, le hasard ou l'habitude ayant porté mes regards sur une glace, il m'a pris une telle envie de rire que mes éclats ont rempli la maison. Les voisins m'auront cru folle. Quel affront pour une institutrice ! La *veuve* est accourue, s'est mise à rire aussi haut que moi, & un gros quart-d'heure après, elle m'a demandé de quoi nous rions. Je lui ai lu la lettre de Madame *de P***; nous n'en pouvions venir à bout, c'étoient des foux rires qui ne laissoient pas le loisir de placer deux mots.

Cette lecture m'a épargné la peine de lui forger une histoire. En ne lui

disant point que ce n'est qu'une contre-marche comme tu la nommes, il m'a été facile de lui faire prendre le change. « Que tu es heureuse, chère *Danzel*, m'a-t-elle dit ! tu vas te sauver » du trotoir, te dépayser, changer de » situation & d'état ; tu t'achemines » vers une bonne fin, & tu rejoindras » celui que tu aimes ! hâtes autant que » tu pourras le terme de mes mal» heurs, ou mets-y le comble en m'é» crivant que ce volage *Félix* n'est » pas perdu sans retour, ou qu'il n'y » a plus rien à en espérer ». Alors, cher Marquis, tu vas me reconnoître à ce trait ; j'ai senti des pleurs rouler dans mes yeux, & nous nous sommes mises à pleurer toutes deux ensemble. Je voudrois bien savoir quelle idée se seroit formée de nous un sourd qui nous auroit observées. Il auroit deviné juste, en nous prenant pour deux archi-folles.

La douleur que j'ai de quitter notre

amie, ne m'aidera pas mal à jouer mon rôle d'*Andromaque* dans la diligence, & jettera de la vérité dans mes doléances : c'eſt ce qui s'appelle profiter de tout. Que je n'oublie pas de faire remarquer ma politique. Je n'ai rien dit dans ma lettre de tes anciennes liaiſons avec feu mon mari, de peur de donner un air d'ami de la maiſon qui auroit pu tirer à conſéquence.

Ton Banquier eſt un homme d'un vrai mérite ; il m'a fait auſſitôt la remiſe. Je préſume que les billets doux que tu lui écris ſont tout au moins auſſi pleins de bonnes raiſons que ceux dont tu m'honores. Je pars demain avant le jour. L'aimable *Olinde* prétend ne pas ſe coucher ; elle veut, dit-elle, m'aider à faire mon ſac de nuit & m'accompagner enſuite juſqu'à la voiture. Quant à ce dernier article, il eſt abſolument néceſſaire qu'il n'en ſoit rien. Ma viduité & ſon lugubre aſſortiment déſorienteroient les plus

hardis ſoupçons ; mais notre amie n'a qu'à montrer ſon nez pour bouleverſer tout notre plan ; il eſt vrai que cela dépendra des gens qui ſe rencontreront au départ de la voiture : mais huit voyageurs , ſans compter ceux du panier, qui ont chacun une ou deux connoiſſances qui leur diſent adieu ; le moyen que cette foule ne contienne pas quelqu'un qui ſoit au fait & qui faſſe aux autres des confidences dangereuſes pour moi ! je ſais mon rôle ſur le bout du doigt ; mais il eſt eſſentiel qu'on ne ſoit pas en cas de me démentir. Tout s'eſt arrangé & chevillé dans ma tête en ſi bon ordre & ſi ſolidement, qu'on jureroit que je me ſuis connue toute ma vie.

Je vais donc le retrouver, d'*Orchêne* ! quelle joie ce ſera ! dis-moi, oſeras-tu embraſſer la reſpectable Madame *de P*** ? J'ai encore un tas de choſes à emballer. J'ai réfléchi à tout ; il faut que l'intérieur de mon coffre

parle de ma dévotion aux Commis qui pourront y porter leurs profanes mains. Nous verrons quel ſera le ſuccès de cette caravane. Tous mes effets reſteront ici ; car on ignore ſi cela prendra une certaine conſiſtence. Quand j'aurai toiſé ton homme, je ſaurai, à peu-près, ſur quoi compter, & nous acheverons ce travail dans un conſeil où tu préſideras. Sera-ce un lit de juſtice? Cette mauvaiſe plaiſanterie ne me déplait point du tout. Tu la critiqueras; jeu de mots, miſérable rebus, fauſſe pointe. Tout ce que vous voudrez, Monſieur le Cenſeur ; mais la Pie ne peut pas chanter comme le Roſſignol & cependant elle s'écoute chanter, & celui qui l'entend dit : c'eſt la Pie. Adieu. La tête me tourne. Toute à toi *Victorine Danzel.*



LETTRE XXX.

Félix *à son Père.*

Mon très-cher Père,

Ma ſanté eſt dans un état affreux, & il n'y a que le Médecin qui puiſſe, comme il le fait, s'obſtiner à trouver que je n'aie aucune maladie. Je ne ſerois certainement pas plus mal quand même je les aurois toutes-à-la-fois. Ces habiles gens n'entendent rièn au cœur & fort peu au reſte.

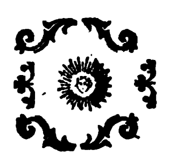
Je n'avois que faire de vous écrire que vous me tuiez, vous n'aviez que faire de tous ces efforts que demandoient de vous la défenſe que vous m'avez faite de voir *Colombe*, l'ordre ou le conſeil, comme vous l'entendrez, de partir pour venir l'oublier auprès

de vous. Le déteſtable Tuteur ſuffit ſeul à tout le mal qui peut ſe faire. La plus aimée des femmes eſt la plus malheureuſe. *Colombe* eſt renfermée avec tant de ſoin, les précautions ſont ſi bien priſes...... Ah! mon déſeſpoir, ma rage ne peuvent plus croître. Oui, vous le voulez tous, mon ſort le veut; je me porterai à quelque extrémité. Je me crains moi-même.

A peine ai-je pu me traîner, que j'ai appris d'horribles nouvelles de domeſtiques ſubornés, car tout me devient inſtrument. Autrefois dans leur choix j'évitois la baſſeſſe, j'aurois rougi de ſéduire; aujourd'hui je trompe, j'achete, je mens, je payerois le crime, je le commettrois même. Pourquoi votre fils ne meurt-il pas de l'excès de la plus funeſte paſſion dont on ait jamais eu d'idée? Mon oncle m'enlève ſoigneuſement les ſeuls moyens que j'aie pour n'être pas un ſcélérat; car il me faut abſolument ou n'être plus,

ou vous faire honte, ou m'unir à *Colombe.* Je reviens à ce que j'ai découvert.

J'ai su que celle pour qui je donnerois mille vies, se désole dans sa prison, qu'elle y gémit continuellement. Oh, mon cœur! que ne cesse-t-il de battre & de sentir! —— On m'annonce d'*Orchêne.* Je vole à lui; je l'embrasserai, je lui dirai tout, tout. Nous pleurerons, il m'entretiendra de vous, de ma chère mère, de ma sœur. Ah, *Rosalie!* que son destin est différent de celui de *Colombe!* soyez toujours le tendre ami du plus malheureux des fils.



LETTRE XXXI.

Félix *à son Père.*

MON très-cher Père,

Je suis un sot d'être malade, d'être défait, mourant, enragé. Voilà les belles & utiles conclusions qu'il faut tirer de ma première conversation avec d'*Orchêne*. L'homme indéchiffrable ! il aime pourtant ! je n'y conçois rien. Il fait sur ce qu'il nomme mes *tragiques amours*, les rêves les plus gais, les plus agréables ; il compte si fermement sur tous les succès imaginables ! il est ravi que la chose ait pris cette tournure, qu'elle en soit venue à ce point-là. Il a couru la ville tout ce matin, tout hier ; il a parlé, sondé, fureté, sans compromettre âme qui

vive. Nous devons avoir déſormais l'air de ne nous être jamais connus & tout ira à merveille. Tels ſont les diſcours qu'il me tient en m'embraſſant, en ne ſe ſentant pas d'aiſe, en bégayant de joie ; & il prétend que c'eſt moi qui vais perdre la tête ; il prétend qu'il eſt fort heureux pour une auſſi chétive cervelle que la mienne, que mon étoile propice ait amené ici un homme ſenſé, raiſonnable, prudent ; & cet homme c'eſt lui, c'eſt M. le Marquis d'*Orchêne*. L'en auriez-vous ſoupçonné ?

Il m'embraſſe pour vous, pour ma mère, pour *Roſalie* ; il eſt tranſporté de plaiſir, & ſoupire de douleur en proférant le nom de ma ſœur : « je » l'aime, elle m'aime, quelle volupté ! » je ſuis loin d'elle » ! & il fond en larmes. « Je ſuis dans les bras de mon » cher *Félix* » ! & ce ſont des larmes de joie. Puis tout à coup certaine fille lui a écrit une lettre, mais une lettre

charmante, unique.... De tout ce galimathias, M. d'*Orchêne* conclut avec la gravité d'un *Archonte*, que je ſuis un viſionnaire, & qu'il me tirera d'embarras ; ce ſont ſes termes. Mon récit n'a pas le ſens-commun, comme vous voyez ; c'eſt préciſément parce qu'il eſt fidèle.

Cette démence qui ſe gagne, n'avance pas d'un inſtant la fin de mes douleurs ; mais elle les berce, elle m'étourdit. Je ſuis moins mal ; j'aime à vous dire tout, je ſais que je vous ferai plaiſir, c'eſt pourquoi je griffonne la préſente. Mon oncle ſouffre toujours beaucoup & m'aime toujours bien tendrement ; je ſuis pénétré de ſes complaiſances. Il ne peut écrire, il ſouhaiteroit fort le pouvoir ; mais en peſtant de n'en avoir pas la faculté, il perſiſte à me refuſer chaque fois que je lui réitére l'offre d'écrire ſous ſa dictée. « Toi écrire ! » me répond-t-il. Tu ne pourrrois en- » ſuite te lire toi-même. J'aimerois au-

» tant envoyer choiſir un ſecrétaire à
» mon uſage, à l'Hôpital, aux Petites-
» Maiſons. D'ailleurs, tu goberois ce
» que je ne voudrois écrire à ton père
» & ce ne feroit ni ſon compte, ni le
» nôtre. Par exemple, s'il me prenoit
» envie de lui laver bravement la tête,
» croyez-vous, mon beau monſieur l'a-
» goniſant que je fiſſe bien de me ſervir
» de votre main tremblante » ? O les bonnes figures lorſqu'ils ſont enſemble, mon oncle & le Marquis ! *L'homme raiſonnable à crever de rire*, dit mon oncle en parlant de mon ami !

Il me font prier de deſcendre. Peut-être ont ils découvert, inventé une vouvelle phraſe, une autre manière de me dire que je ſuis un imbécile. Vos lettres, mon très-cher père, trouveront probablement, ou opéreront, ſans doute, quelque changement ici. Je vous embraſſe avec moins de triſteſſe qu'avant-hier, & je vous jure que je ne ſais pas pourquoi. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

*Le Marquis d'*Orchêne *au Comte* de Thernèſe.

MONSIEUR le Comte

Je vous dois des détails ſur l'état où j'ai trouvé la ſanté & les *affaires* de mon ami *Félix*; je dis *affaires* dans ſon ſtyle. Rien n'égale la peine que m'a cauſée ſa première vue. Il étoit d'un abattement qu'on a peine d'imaginer poſſible. Il eſt encore très-défait & la douleur a laiſſé en lui de terribles marques de ſes ravages. Je n'ai pu me déterminer à vous écrire à ce ſujet avant d'avoir de moins triſtes nouvelles à vous en donner. Il eſt moins mal depuis quelques jours; je me hâte de vous en informer.

Après avoir pris, à ſon inſu, tous les



les renseignemens nécessaires sur le Tuteur & sa *Colombe*, je ne désespère point d'être à même d'étudier le caractère de cette belle personne dont tout m'atteste la vertu. Je me suis déjà présenté chez M. *de R****; & quelques connoissances que j'ai trouvées ici, & une conduite dirigée par l'extrême desir que j'ai de servir mon ami, d'entrer en tout dans vos intentions pour son bonheur, m'ont déjà insinué plus avant que je n'aurois dû m'en flatter, dans la confiance de ce saint personnage, chez qui j'ai deux fois entretenu sa nièce. Il me faut les plus puissans motifs pour que je me pardonne à moi-même la sorte d'hypocrisie, la feinte soutenue qui peuvent seules me faire goûter, m'ancrer dans cette maison.

Colombe parle fort peu, mais bien, & uniquement des dangers de la vie du monde, & de la difficulté qu'il y a d'y servir, d'y aimer Dieu. Sa phy-

-sionomie vivifie tellement ses propos, qu'elle feroit presque croire encore à la présence corporelle des anges parmi nous.

Il est question ici du départ du Tuteur pour Paris ; le tems n'en est pas fixé. Quoiqu'une pareille chatemite soit toute mystère de la tête aux pieds, je n'en crois pas moins avoir apperçu que ce Tuteur est inquiet, qu'il est en proie à une crainte cachée, qu'il déguise de son mieux : je ne sais quel souci qui le ronge & qui ne me paroît point étranger au motif ignoré de son voyage. Il n'est point décidé s'il laissera *Colombe* ici ; & je vous réponds qu'à moins de malheur, les mesures que je prendrai, les démarches auxquelles nous engagerons M. *de R****, qui n'est pas si renard qu'il le pense, nous seront d'une utilité réelle ; certaines gens que j'emploierai étant très-capables de mener tout à bien, pour nous, s'entend.

Ce que le peu que je sais m'a mis

en cas de donner de consolation à *Félix*, a opéré sur lui des effets dont je me loue infiniment. Je compte que vous m'accorderez avec plaisir la permission de vous instruire de tout ce qui se passera. Que si vous ne devez pas une confiance entière à la justesse de mes observations, croyez cependant que vous rendrez justice en vous reposant sur les sentimens qui me les feront faire.

M. le Baron *de Mévane* me comble de bontés qui me feroient presque oublier que je suis un franc étourdi. Pour mieux servir mon ami, je ne le vois, je n'ai l'honneur de saluer Monsieur son oncle qu'en secret ; j'apprends d'eux ce que le Tuteur leur dit de moi, de son estime particulière pour ma solidité ; pardonnez-moi ce mot, ne me le reprochez pas ; j'en ris trop moi-même pour qu'on ait le cœur de m'en railler.

M. *de R**** n'a pas les yeux fort perçans, de bien s'en faut. Il n'est pas

néceſſaire auſſi d'être un lynx pour le pénétrer d'outre en outre. S'il en impóſe, c'eſt à ceux qu'une vénération ſur parole détourne d'avance de toute eſpèce d'examen. Plus je le ſonde, & plus je me confirme dans le deſſein de ſuivre le plan que je me ſuis formé ; plan un peu bizarre peut-être, mais qui n'en convient que mieux au ſujet. Cet homme n'eſt rien moins que ce qu'il paroît. Je l'apperçois au travers ſon maſque de verre que j'ai la plus grande envie de briſer. Comme je l'ai dit plus haut, quelque ſouci lui ronge l'âme. On diroit qu'il lui tarde de partir pour aller détourner quelque malheur dont il ſe croit menacé. Dans certains momens je lui trouve l'air d'un frippon qui ſe meurt de peur qu'on ne le décèle par correſpondance. Hier il ouvrit une lettre devant moi, il ne me ſit ni ne me devoit aucune confidence de ce qu'on lui mandoit ; mais ſa façon de la parcourir, ſa mine, ſon geſte après

l'avoir lue, je crois que tout cela auroit eu quelque importance dans un procès au criminel. Je ne peux exprimer l'opinion que j'en conçus, malgré moi, de son caractère. Lorsqu'il dit vaguement qu'il a une affaire pressante à Paris, c'est qu'il n'a pas encore arrangé ses prétextes de départ, car toute la ville sait qu'il n'eut jamais d'affaire de ce côté-là ni ailleurs.

Je vous prie, Monsieur, d'offrir mes humbles hommages à Madame la Comtesse, & de m'accorder une permission que je n'ai pas osé demander de bouche; on est plus hardi la plume à la main : celle d'écrire à Mademoiselle *Rosalie*. Je me suis acquitté de sa commission. Que ne suis-je toujours au moment d'en recevoir de pareilles !

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c.



LETTRE XXXIII.

La Comtesse Rosalie de Thernèse *à son Frère.*

Mon cher Frère,

Nous avons été & nous sommes encore tous très-affligés de ce que mon papa nous a appris de vôtre santé. Maman ne peut plus parler de vous que les larmes ne lui viennent aux yeux. Elle dit vingt fois le jour que vous n'avez pas l'ombre du bon sens d'être malade. Papa compte qu'actuellement vous devez être rétabli, & que sa dernière lettre aura hâté votre guérison. M. l'abbé dit en riant : « qu'il » creve, qu'il creve ; il m'avoit pro- » mis de m'écrire & il ne tient pas » parole, autant vaut pour moi qu'il » soit mort. » On lui soutient qu'il vous

aime, qu'il badine; & il continue à ſe fâcher pour rire, & n'y réuſſit pas plus que nous.

On croit ici que vous auriez grand beſoin de raiſon; pour nous, nous aurions grand beſoin d'un peu de folie pour nous égayer. Nous ſommes ſi triſtes! rétabliſſez-vous, mon cher *Félix*: Donnez-nous bien vîte de bonnes nouvelles. Ces jours de poſte mettent toute la famille dans une agitation ſingulière! Je crois toujours que le facteur arrive.

J'ai fait l'impoſſible, pendant la ſoirée d'hier, pour que papa me dît de lui-même de vous écrire quelque mots ſur l'étrange ſilence de ce Marquis d'*Orchêne*, qui ne lui a pas encore écrit. J'ai reçu pour unique réponſe que rien n'étoit plus ſimple. Ne dites donc pas un ſeul mot à cet impoli. Puiſqu'il eſt ſi ſimple, qu'il le ſoit; il l'eſt pour le moins autant que je n'en faſſe aucune mention.

Aimez tendrement une sœur qui ne demanderoit pas mieux que de partager vos peines si vous vouliez les lui confier. Je suis trop jeune pour vous donner des conseils; mais je vous plaindrai, & cela vous consolera; car les gens sensibles qui ont du chagrin & dont personne n'a aucune pitié, en sont beaucoup plus malheureux. Je suis sans réserve, mon cher frère, votre fidèle amie & sœur *Rosalie*.

LETTRE XXXIV.

Mademoiselle Danzel *à Mademoiselle* Olinde.

J'arrive, enfin, aimable *Olinde*, je mange & bois fort vîte, je me dépêche de m'étouffer pour me livrer plutôt au plaisir de jaser avec toi comme une pie borgne. Que je te conte tout. Mais je ne sais plus par où commen-

cer. Toutes réflexions faites, il me semble que ce pourroit fort bien être par le commencement. Tu auras les menus détails autant que ma mémoire sera exacte à me les rendre. Je gâterai autant de papier que je pourrai, & le tems ne sera point épargné. Ma lettre partira lorsqu'elle sera finie; si ce n'est pas aujourd'hui ce sera un autre jour. Voici que je monte dans la diligence.

Un abbé, un officier, un moine, un homme sec en habit noir pelé jusqu'à la corde, une fille passable mais un peu usée, telle étoit la compagnie que le sort m'y destinoit. J'avois la première place, je m'y instale, nous roulons, tous dorment ou s'y disposent, je soupire foiblement de tems à autre, & pas le plus petit mot. Tu croiras peut-être que ce fut moi qui préludai; point du tout. L'officier avoit déjà dit trois ou quatre fois entre ses dents que je méritois bien qu'on me consolât, si j'avois des peines. Le moine

avoit un regard assez fixe qui paroissoit dire que ce soin ne lui conviendroit pas mal. Il est possible que ce soit en moi une prévention gratuite en faveur de son état que je ne connois que sur des oui-dire. L'homme à l'habit noir me demanda si j'avois un procès. L'abbé, jeune étudiant, qui n'avoit d'ecclésiastique que des cheveux frisés en rond & un habit *puce*, cherchoit à s'entendre avec la fille, se plaignoit de devoir voyager à reculons, & feignant des langueurs d'estomac, entamoit un petit traité avec l'habit noir pour changer de tems en tems de place avec lui ; la fille me trouvoit de ces figures qui ne disent rien, & c'étoit la sienne qui lui dictoit ce jugement équitable que l'abbé approuvoit des yeux & démentoit du bout de son pied qui touchoit l'un des miens.

Je répondis à l'habit rapé : « Non, » Monsieur, je n'ai point de procès, » Dieu merci ! il ne manqueroit que

» cela pour être la plus malheureuse » des veuves. —— Ah ! c'est donc son » mari que Madame a perdu, dit-il ? » —— On me pardonnera, je pense, » de ne pouvoir sans attendrissement (& » je portai un mouchoir blanc sur mes » yeux) me rappeller ainsi la perte » que j'ai faite. —— Par ma foi ! dit » l'officier, voilà la première veuve » que j'ai vue aussi désolée. —— Ma- » dame imagine, sans doute, qu'on est » plus belle quand on pleure, dit la » fille. » Elles ont un tact qui ne les trompe guère. Je crus être reconnue. Il me fallut redoubler d'effronterie. —— « Mon plus cuisant chagrin, lui » dis-je, n'est point d'être exposée pour » la première fois à des réflexions » comme les vôtres, Mademoiselle ; » cependant si M. *de P*** vivoit en- » core, il est à présumer ou que nous » ne nous verrions pas de si près vous » & moi, ou que vous tairiez les ré- » flexions que vous pourriez faire.

» M. *de P*** Madame ? reprend » l'homme noir. —— Oui, Monſieur, » feu mon mari. —— Je ſuis sûr qu'il » étoit dans la robe ? pourſuivit-il, » en manière d'interrogation. —— Je » ſuis un peu plus sûre que non, répar- » tis-je, avec un ſoupir. Ces Meſſieurs » ne laiſſent que rarement leurs veuves » dans la peine. —— Ils en ruinent » trop d'autres pour cela, dit l'officier. » Quant à moi, continua-t-il, je ne me » dis sûr de rien, mais je ſerois porté » à croire que Monſieur votre mari » étoit un militaire; nous ſommes de » grands faiſeurs de pauvres veuves. » Il faut dire auſſi à notre honneur que » nous en conſolons quelquefois; mais » nous n'en nourriſſons guère. —— Pour » moi, dit malignement la fille qui me re- » gardoit à m'embarraſſer, à l'air dévot » de Madame, je ſerois tentée de croire » que le défunt étoit un abbé. Cela » paye pendant que cela est en vie. » Meurent-ils ? Point d'héritage. ——

» J'en ai connu, dit l'étudiant, qui » donnoient assez pour qu'on pût éco- » nomiser, & laissoient de bons con- » trats. —— Possible, répondit la fille; » mais ceux dont vous parlez avoient » préalablement une chaise de poste, » bien suspendue ». L'apprentif abbé se tut, & fit des mines.

« En laissant Madame à sa juste dou- » leur, qu'on accroît, sans doute, en » lui parlant, & pour ne me mêler qu'au » propos général, j'observerai, dit le » moine, que j'ai connu des ecclésiasti- » ques qui ne donnoient ni contrat ni » pensions.... —— Oh! oui, reprit » gaiment l'officier, je le crois bien; » vous voulez parler de bons moines » & de fines connoisseuses. —— Par- » donnez-moi, Monsieur, répondit » l'homme au capuchon; ceux dont je » parlois ne pouvant pas être maris, je » ne les considérois que comme étant » ou freres, ou fils, ou parens, & » n'envisageois que les regrets & le vui-

» de que laiſſe leur mort. Mais je n'ap-
» perçois que trop tard que ce n'eſt
» pas de leur bienfaiſance & de leur
» charité qu'il s'agit ici, & je prie la
» compagnie d'excuſer la liberté que
» j'ai priſe de me joindre à une conver-
» ſation que je croyois entendre & que
» je n'entends pas. —— Meſſieurs les
» militaires ſont forts pour ces commen-
» taires, dit l'homme noir. —— Les
» moines ſont meilleurs pour le texte,
» répliqua l'officier ; mais il n'y a point
» de règle ſans exception, & en voici
» une que je n'oublierai de ma vie. La
» cacophonie n'eſt pas mauvaiſe ».

» Madame revient-elle chez ſes pa-
» rens? A-t-elle de la famille? Va-t-elle
» faire un partage avec ſes frères ou
» ſœurs, ſi elle en a? Va-t-elle répéter
» une dot, un douaire »? A cette affluen-
ce d'interrogations & à leur genre, tu
devineras, ma chère *Olinde*, que c'é-
toit l'habit noir qui me les adreſſoit.
—— « Non, Monſieur, dis-je en ſou-

» pirant toujours. Je vais à *****, ſans
» y avoir ni parens à viſiter, ni droits
» à faire valoir. Je perdis mes parens
» fort jeune, & ils ne me donnèrent que
» le peu qu'il me fallut pour être éle-
» vée dans un couvent. Feu mon mari,
» officier d'infanterie au ſervice d'un
» Prince étranger, étant venu voir ſa
» famille, & une couſine qu'il avoit au
» couvent où j'étois, nous fîmes con-
» noiſſance, nous nous aimâmes, il
» m'épouſa, & ce mariage le brouilla
» avec ſon pere, qui vouloit qu'il prît
» une femme riche. Mon mari ayant
» été tué à la guerre où il avoit dépen-
» ſé ſa modique légitime, la néceſſité
» m'a fait accepter, à Paris, une place,
» pour laquelle quelques grands s'é-
» toient intéreſſés à moi, celle de gou-
» vernante d'une Demoiſelle de la pre-
» mière qualité. Mes principes ont dé-
» plu à des gens qui s'attendoient à me
» voir donner à leur enfant une éduca-
» tion auſſi futile, auſſi mauvaiſe que

» celle qu'ils ont reçue. Mon zèle pour
» les pratiques de la religion a paru
» ridicule aux yeux de perſonnes de
» haut parage qui traitent tout ce qui
» eſt piété, d'inutilité, de minutie, de
» niaiſerie puérile, de travers, de fa-
» natiſme. Enfin, après mille déſagré-
» mens que j'avois ſupportés dans le
» ſilence, avec réſignation, en les of-
» frant chaque jour à Dieu pour le
» pardon de mes péchés, j'ai été con-
» trainte d'abandonner cette place. Tout
» m'y ſcandaliſoit, tous mes efforts y
» étoient non-ſeulement inutiles, mais
» même nuiſibles. Ils fourniſſoient à
» chaque inſtant du jour matière nou-
» velle aux ſarcaſmes les plus indécens,
» aux propos de parens les plus pro-
» pres à gâter l'eſprit, à corrompre le
» cœur de leur enfant. Après avoir
» été quelque tems ſans place, malgré
» les belles promeſſes de grands Sei-
» gneurs dont la bienfaiſance eſt ſur le
» bout de la langue, j'ai reçu une let-

» tre qui me fait espérer que je serai
» mieux où je vais. La Providence
» terminera peut-être ainsi mes peines.
» Un homme de condition, dont la
» respectable mère a daigné m'honorer
» long-tems de son amitié, a conçu le
» dessein de me placer, en Province,
» auprès d'une jeune personne que de
» sage parens veulent maintenir dans
» des sentimens dignes d'une éducation
» chrétienne. ——

» M. l'abbé, mon révérend père, s'é-
» cria l'officier, je pense qu'aucun de
» vous ne se flatte de prêcher jamais
» mieux que Madame. Il est fâcheux
» qu'en tout cela il n'y ait pas une
» dot, une hypothèque, point d'héré-
» dité révendiquée, point de réclama-
» tion de douaire; je crois que cela n'y
» gâteroit rien. Et vous, Mademoiselle,
» en s'adressant à la fille; pourroit-on
» savoir, en vous promettant d'être dis-
» cret, si vous allez ébaucher ou finir
» quelque éducation? —— Ni l'un ni

» l'autre, Monsieur ; je ne m'en charge
» point qu'elles ne soient toutes faites.
» —— Si c'est moi qu'on veut railler,
» dis-je avec la plus affadissante dou-
» ceur, on peut s'épargner la fatigue
» d'esprit que supposent des plaisante-
» ries indiscretes & détournées. Je ne
» prend jamais mal celles qui ne portent
» que sur moi. Chacun a sa manière de
» juger & d'agir. On ne répond pas
» pour un autre. Ma conduite n'est la
» satyre de celle de personne. Je rem-
» plis mon devoir selon mes foibles
» lumières, & ne censure jamais qui que
» ce soit, à moins qu'il ne soit au nom-
» bre de mes obligations de le faire.
» J'endure patiemment mes peines &
» les défauts d'autrui, & ne trouve pas
» mauvais que mes imperfections ou
» mes malheurs fassent rire ».

Les ricanemens ne tinrent pas contre cette bordée. A la dînée, le propos fut gai ; mais il s'y mêla une teinte très-visible de respect pour la veuve, qui

rélégua la fille dans l'un des coins de l'Auberge, où l'étudiant la traita peut-être mieux qu'un chanoine qui auroit bien payé. Le moine mangea, répondit laconiquement à tout ce qu'on lui dit, & alla dire son bréviaire.

Quand nous fûmes encaqués de nouveau dans la lourde & bruyante machine, le roulis, le cahotage, une grosse pluie qui survint & la digestion endormirent le moine, la fille & l'abbé. L'officier & l'homme noir m'excédèrent de babil. Ils eurent assez d'égard pour ne pas m'adresser la parole, ayant la bonté de me croire en méditation pieuse. Deux heures se passèrent ainsi. Les digestions étant achevées, le propos redevint général, & je vis avec un vrai plaisir que le respect pour Madame *de P*** alloit toujours croissant. Il falloit le justifier aussi peu que moi pour ne pas en périr d'ennui. J'étois peut-être la première personne respectable qui n'eût aucune envie d'en bâiller. J'avois, au contraire,

toutes les peines du monde à m'empê-cher d'éclater de rire au nez des dupes qui ne rioient pas de moi.

Nous arrivons au souper ; je prends un bon potage entre deux grands signes de croix, & je me retire dans une chambre à un lit, sur laquelle j'ai soin de faire mille informations, de l'air d'une none qui craint d'être violée & qui sait qu'elle en mourroit. Le lendemain on nous réveilla de très-bonne heure, & on nous annonça deux compagnons de voyage de plus, un homme & une femme. Le vent, la pluie & l'obscurité nous forcèrent à nous placer à tâtons, ce qui me fâcha, attendu que je perdis ainsi l'étalage de mon chapelet. Nous sommes assis, le cocher monte, fouette, jure, & nous roulons. Les dormeurs de la veille n'ayant plus de sommeil, tous se mirent à parler à la fois.

Cette rage qu'on a de faire bavarder de nouveaux venus s'accordant parfaitement avec celle que nos nouveaux

venus avoient de jaſer d'eux-mêmes, il fut bientôt notoire qu'ils alloient auſſi loin que moi. Quoiqu'ils ne le diſſent pas, leurs caquets les trahiſſant plus qu'ils ne croyoient, ils ſe trouvèrent au déjeûner avoir confié à toute la compagnie qu'ils étoient obligés de s'abſenter pour quelque tems de chez eux, par les agaceries de toute ſorte, les pourſuite galantes dont étoit l'objet l'invincible moitié du Monſieur qui diſſertoit longuement ſur les mœurs générales de ſa petite ville. J'étois ſenſée prier; on ne me diſoit pas le mot. L'officier attiſoit le propos. La dame ſe plaignoit, d'un ton de voix manièré, de ce que c'étoit comme un tribut qu'il falloit payer aux voitures publiques que d'eſſuyer cette volée de cajoleries un peu gaillardes dont l'accabloit notre ſémillant militaire. — C'eſt à quoi, diſoit-elle, eſt toujours expoſée une femme qui a le malheur d'être paſſable. Je la crus modeſte. La fille, qui

de tems en tems plaçoit auſſi ſon mot, diſoit à l'étudiant : —— Voulez-vous parier que j'ai deviné? Le Monſieur aux mœurs parloit trop & trop haut pour qu'on eût entendu quel étoit le ſujet de la gageure. Il s'étendoit en de belles phraſes ſur le bonheur de poſſéder une épouſe dont on eſt sûr, qui révêle à point nommé tous les projets formés contre l'honneur d'un mari de bonne-foi, & lui découvre les ſourdes menées des ſéducteurs. Enfin arrive le jour & le beau tems avec lui.

La vertueuſe moitié du plus bavard des maris étoit ſi bien enveloppée dans ſes coëffes & ſon mantelet, qu'on ne lui voyoit pas même le bout du nez. Déjà les rayons du ſoleil commençoient à dorer les nuages. L'homme noir, en interrompant l'éloquent époux au milieu d'une ſublime réflexion ſur l'importance extrême de ſon honneur dans le monde, ſe récria ſur le plaiſir de voir l'aurore. Notre *Lucrèce* ſe découvrit pour

contempler ce que d'un air pincé & en balançant sa tête, elle appelloit, en soubriant, sans doute, *le plus beau spectacle de la nature.* Tout-à-coup, la fille part d'un grand éclat de rire, & dit à l'abbé : — Eh bien ! n'avois-je pas deviné ? Cette impitoyable vertu étoit une laide en cramoisi, mais la figure la plus bizarrement laide qu'on puisse imaginer. Un front incroyable s'il étoit peint, une peau de chien de mer, une bouche de dromadaire en petit, des yeux de hibou. Tous les spectateurs oublièrent l'aurore. Ils eurent la plus grande peine à s'abstenir de célébrer en termes énergiques la beauté qui la leur faisoit ainsi oublier ; & charitablement elle parut croire que c'étoit de moi qu'on se moquoit.

« Vous auriez pu, ce me semble, » madame, lui dis-je, vous dispenser » du voyage que vous entreprenez. » Les hommes sont par-tout les mêmes » & vous courrez sûrement les mêmes

» risques où vous allez ». Le très-unique propriétaire de tant de charmes dit alors : « on est bien à plaindre de » voir son honneur, mille fois plus que » sa vie à la merci du premier libertin » qui convoite une femme. —— J'espère, Monsieur, que vous n'avez rien à reprocher aux moines, dit le religieux ; ce sont eux que les incrédules accusent toujours. —— « Non, non, » dit l'officier ; je prends en cette oc- » casion-ci le parti des moines. Ils ne » sont point capables d'un pareil scan- » dale. —— Vous leur rendez donc » justice ? reprit le bon père. —— Je » rends aussi justice à Madame, répon- » dit sérieusement l'officier. Mais n'ad- » mirez-vous pas avec moi à quel point » Monsieur son mari porte l'heureux » don de la foi conjugale ? Le Gouver- » nement ignore, sans doute, Monsieur, » les noms de ceux qui ont eu l'au- » dace de menacer de front ou de vou- » loir saper l'honneur d'un homme

» comme

» comme vous, l'audace d'oser en con-
» ter à Madame ? —— Hélas, Mon-
» sieur, reprend le mari, c'étoit en ap-
» parence mes meilleurs amis, ils ne
» cessoient de me protester la plus ten-
» dre affection. Il est vrai que depuis
» que j'ai découvert leurs desseins abo-
» minables, moi qui suis honnête, je
» les ai démasqués dans toutes nos so-
» ciétés. J'en ai débité hardiment tout
» le mal que j'en savois, tandis qu'ils
» n'y étoient pas, pour les faire con-
» noître, pour éviter qu'ils tentent de
» corrompre quelque femme moins fer-
» me dans ses principes; car c'est ren-
» dre un service essentiel aux familles
» vertueuses que de marquer, pour ain-
» si dire, d'un fer chaud ces infâmes
» scélérats domestiques dont la fréquen-
» tation seule est un opprobre pour
» deux époux. —— Vous n'avez pas
» saisi ma pensée, répartit l'Officier.
» J'observois que vous deviez, pour
» le bien de l'Etat, tenir une liste de

» ces gens, en remettre des copies à la
» Police pour qu'on ne fût pas embar-
» rassé lorsqu'il s'agit de trouver des bra-
» ves pour un coup de main; car ces
» Messieurs me paroissent doués d'un
» rare courage ». Il achevoit ces mots que nous arrivions à la dînée.

L'Officier s'empressa d'offrir la main à cette femme si ferme dans ses principes. Elle fit mille innocentes contorsions & jusqu'à de manifestes extravagances pour être à côté de lui à table. Quand malgré d'aussi indécentes avances, elle fut enfin persuadée qu'il la croyoit hideuse, elle se leva & dit à son mari qui étoit tout près de moi :
« —— Et celui-ci encore; mon cher,
» que veux tu ? ce n'est pas ma faute; &
» puisque je t'avertis, tu dois bien être
» tranquille sur mon compte. Mais n'est-
» ce pas une fatalité » ? —— L'étudiant l'entendit & le répéta tout haut, ce qui fit perdre patience au militaire qui se leva, & abordant cette Dame de l'air

le plus respectueux, lui parla en ces termes : —— « Madame, quoique vous » n'ayez l'honneur d'appartenir au beau» sexe qu'à raison de titres que je ne se» rai jamais tenté, ni flatté de vérifier, » je sais trop ce que lui doit un ga» lant homme pour ne jamais y man» quer. Je vous déclarerai donc avec » toute la politesse possible que, mal» gré mon zèle à vous présenter la main » pour descendre de la voiture, & le » vôtre à chercher que vos pieds fussent » sur les miens, à me pousser du ge» nou & me serrer les doigts, j'ai le » malheur de ne point grossir la foule » de vos adorateurs, de n'avoir ni » amour pour vous, ni le moindre de» sir de vous en inspirer ».

En profond philosophe, le mari réfléchissoit sur les mœurs pendant cette harangue de grenadier. Puis, prenant tout-à-coup la parole. —— « Ecoutez, » mon cœur, dit-il à sa femme, qui » marmotoit en minaudant : *Oh ! pour*

cela, vous ne me soutiendrez pas....

» Ecoutez, mon cœur; je ne sais, mais » je reviens un peu de bien des choses. » Ce n'est pas d'aujourd'hui que je com» mence à douter que vous soyez aussi » belle que vous le croyez. Je vous » ai épousée, aimée, chacun a son goût. » Comme il me vient dans l'esprit, un » peu tard, il est vrai, n'importe, que » vous pourriez bien être visionnaire » par-tout, jalouse, intrigante, tracas» sière par-tout, & que, de mon côté, » je pourrois m'en impatienter ou l'en» durer également par-tout; autant » vaut ne pas se déplacer. Attendons » ici la Diligence qui arrive ce soir; » elle nous ramenera chez nous. Nous » dirons que nous avons fait une absen» ce pour affaires. Vous reviendrez dans » les mêmes sociétés, si l'on vous y souf» fre si l'on m'y invite, je vous y sui» vrai. On est plus accoutumé là qu'ail» leurs à votre genre de beauté. Je » vous préviens que je n'aurai plus la

» bonhomie de me déſeſpérer quand
» vous me direz qu'on vous convoite
» Si vos cailletages vous donnent du
» ridicule, je tâcherai de ne pas en
» prendre ma part, je ne ferai plus de
» ſcènes en votre honneur, je ne dé-
» nigrerai plus perſonne; on m'eſtimera,
» vous ravauderez mon linge & nous
» vivrons en paix.

» Mais, Monſieur, reprit la *Pénélope*,
» n'eſt-il pas bien douloureux pour
» une femme qui ſe reſpecte, d'être
» éternellement talonnée par des im-
» pudens, qui ne vous nient enſuite le
» fait que pour vous endormir, pour
» vous jetter de la poudre aux yeux,
» & qui ne ceſſeroient pas d'aller leur
» train pour cela, ſi ma vertu n'y met-
» toit bon ordre? Que voulez-vous
» que je faſſe dans ces ſociétés, où vous
» prétendez que je rentre? Si toutes
» les femmes m'y trouvent moins bien
» qu'elles, on devine pourquoi. Tous
» les hommes m'y pourchaſſent de la

» manière la plus outrée. L'un me re-
» met des vers, des couplets ; pour
» mieux cacher son jeu, il laisse croire
» qu'ils sont destinés à telle Dame qui
» les prend bonnement pour elle ; mais
» moi qui, malheureusement, suis
» dans la confidence, je ne sais que
» trop à quoi m'en tenir, & qu'ils ont
» été dictés par une passion criminelle,
» dont tout mon mépris ne peut me
» préserver d'être l'objet. L'autre, me
» jure tout bas qu'il ne dort plus de-
» puis qu'il m'a vue. Un troisième,
» cet avocat, vous savez, a refusé les
» plus brillans partis, dans l'espoir chi-
» mérique qu'un jour je serai veuve.
» Enfin, Monsieur, je suis une femme ;
» & quels que soient mes principes, si
» l'on me poussoit à bout....

» Taisez-vous, répondit le mari,
» en l'interrompant brusquement ; tai-
» sez-vous, si vous le pouvez en
» votre qualité de femme. Je ferai bon
» ménage avec vous, sans être la dupe

» de votre délire. Si vous me cocufiez, » je ferois bien refait de l'ébruiter ! si » cela n'eft pas poffible, pourquoi me » tourmenterois-je ? De manière ou » d'autre, foyons tranquilles & retour- » nons chez nous. Heureufement per- » fonne ne nous connoît ici, nous ne » nous fommes pas encore nommés. Il » ne tiendra qu'à vous qu'on ignore » entièrement notre ingénieufe équi- » pée ».

Nous prîmes congé, non fans rire, de cet aimable couple, & nous partîmes. Je me fuis trop étendu fur ces détails, ma chère *Olinde*; mais j'ai cru qu'ils étoient propres à t'amufer un inftant. En écrivant, je penfe à ta folitude. J'ai du tems de refte aujourd'hui, & tu fais que j'aime à caufer à coups de plume. J'irai plus leftement dans la fuite. Nous roulons. Commentaires de l'officier, du moine, de l'homme noir, de l'abbé, de la fille ; réflexions fur les commentaires, plaifan-

teries sur les réflexions ; beaucoup de gaieté, bons chevaux, bon chemin, beau tems, bonne Auberge, chambre à part, respects pour Madame *de P*** qui ne parle que par monosyllabes, mauvais lit pour une dévote ; & le lendemain déjeûner, quelques heures encore & nous sommes aux portes.

Des commis dont la mine affamée dit que pour vingt-quatre sols ils laisseroient passer dix mille écus de contrebande, ouvrent ma modeste malle, & voyent avec chagrin qu'il n'y a rien là pour eux. L'un d'eux s'écorche un peu la main contre la ferrure, & lâche un jurement dont *tous mes sens frémissent.* Mes effets sont traités en vraies reliques. On referme les cadenats & je demande à être conduite à la maison dont le Marquis m'a envoyé l'adresse. Un grand garçon, bien bâti, se présente, chapeau bas, pour y porter mon bagage. « Soit, lui dis-je ; mais » ayez l'attention de ne pas jurer. Quelle

» vilaine habitude » ! —— Oh ! vous avez raiſon, Madame, me répond ce drôle ; je ne ſuis pas non plus de ces...... & il fit ronfler de ces mots pour leſquels je ne ſavois plus quelle exclamation je devois à mon coſtume. Après un demi-quart-d'heure de marche, nous arrivons devant une porte d'aſſez honnête apparence. On me fait monter au premier étage par un aſſez bel eſcalier.

Je dis à mon guide : « mon ami, » voyez s'il y a quelqu'un là dedans » à qui je puiſſe parler ; annoncez Ma» dame *de P*** ». Il entre, une fille très-ſimplement, mais très-proprement vêtue, vient me ſaluer avec des tranſports de joie, m'appelle ſa bonne maîtreſſe, me dit que tout eſt prêt de la veille pour me recevoir, me fait parcourir un petit appartement des plus commodes, quoique ſans luxe, me montre *la chambre où couchera Madame*. « Je vais commencer, pourſuit-

» elle, par lui servir son dîner, &, si » elle me le permet, dès que la table » sera couverte, j'irai avertir M. le Mar- » quis d'*Orchêne*». Je fais à tout cela des réponses de caractère.

Auprès d'un lit, à une seule place, est un prie-dieu. Je demande un inftant pour m'y recueillir & je m'y place gravement, tout en rappellant cette servante pour lui donner de quoi payer le crocheteur, & en ordonnant qu'avant d'apporter le dîner on me procure tout ce qu'il faut pour écrire. A une heure on me sert un repas frugal, mais sain & bien préparé. J'ai le front de dire que je ne bois jamais de vin, & je n'oublie pas de contrefaire un *Benedicite* que j'ignore à tel point, qu'on me fouetteroit plutôt que de m'arracher le mot qui suit. Mais sous les yeux de ma servante, je n'ai garde de manquer à ce qu'exige mon rôle. Je dévore en voyageuse. Je demeure seule. On cherche le Marquis. Je t'écris en l'attendant.

Voilà cinq heures. Je ne vois presque plus. Personne ne vient. J'allume moi-même une bougie qui est à l'un des bras de la cheminée. Comme j'ai les levres gercées ! ma peau n'a point souffert. Mes yeux sont plus vifs que jamais. Le désordre de mes cheveux ne me sied pas mal. Cette coëffure lugubre a d'assez bonnes parties. Mon bois est vers sa fin, & ma patience aussi. Me faire attendre si longtems ! ne savoit-il pas que j'arriverois ! la fille devra-t-elle courir toute la ville pour le chercher ? Je n'écrirai plus que je n'aie un chandelier. La lumière vient de trop haut. La poste prochaine t'apprendra si je suis morte de dépit : j'en ai à ne pas me connoître. M'érigeras-tu un mausolée ? je t'embrasse de tour mon cœur ; je te jure que je n'en ferai pas autant à mon étourdi quand il viendra. Je suis d'une humeur de dogue. Si je pouvois lui faire dire que je n'y suis pas ! j'en

prierois volontiers les gens de sa maison, si je ne craignois que cela ne tirât à conséquence. J'entends du bruit, c'est son pas, son talon, le bruit de ses breloques; oui, c'est sa voix. Comme le cœur me bat!

P. S. A midi. —— Ma lettre va partir. Je ne puis écrire que demain. Que tu aies au moins ceci. Adieu, chère *Olinde*. Nous t'embrassons.

LETTRE XXXV.

Le Comte de Thernèse *à son fils.*

JE n'aurois su, mon fils, que répondre à la première de vos deux dernières lettres, si je n'avois reçu la seconde avant le départ de la poste. D'*Omchêne* a raison jusqu'à présent, mon cher *Félix*, puisqu'il vous distrait & adoucit

vos chagrins , & je lui en ai la plus grande obligation. Priez de ma part votre oncle de le voir le plus souvent qu'il pourra. Si la santé de cet excellent oncle alloit mieux, je serois moins inquiet même sur votre compte. Je conviens avec votre ami que vous êtes un fou ; mais je ne suis guère rassuré par la promesse que vous fait sa *solidité* de vous tirer de là. Son silence commençoit à paroître un peu long, quand j'ai reçu une lettre de lui. Si M. de *R**** vient ici, & s'il laisse sa nièce en Province, comme on me l'annonce en voulant me consoler, vous allez devenir mille fois plus fou que jamais, sur-tout si c'est le Marquis, ce *solide* personnage qui se mêle des arrangemens.

Si nous pouvions, à l'aide de votre oncle & de votre ami, que cette *Colombe* suivît ici son Tuteur, je vois bien que vous n'auriez qu'à choisir entre deux partis inadmissibles ; celui de faire mourir de douleur mon beau-

frère en venant ici malgré-nous, ou celui de mourir vous-même de désespoir chez lui. On ne sait que vouloir avec des têtes détraquées comme la vôtre. En attendant que les choses prennent une tournure qui puisse décider de la conduite à tenir, vous avez à remplir un devoir très-essentiel auprès de moi & de votre oncle, celui de vous rétablir. Faites le fou avec d'*Orchêne*, si cela vous y aide. Dites fidèlement tout à votre oncle. Qu'il recouvre un peu de santé, qu'il vous guide, & m'écrive.

Votre mère ne se console point. *Rosalie* vous a écrit. Elle ne pardonne pas au Marquis d'avoir tant tardé à m'écrire; elle est fort jalouse de ce qu'elle croit qu'on doit à son père. Epargnez le plus que vous pourrez de soucis à tous ceux qui vous aiment. Adieu, mon cher fils.

LETTRE XXXVI.

Le Comte de Thernèſe *au Marquis d'*Orchêne.

NE doutez point, Monſieur le Marquis, que vous ne m'obligiez très-ſenſiblement en me donnant des détails ſur l'état de la tête, ſur la ſanté & ſur ce que vous nommez les *affaires* de mon fils. Mais ſi, comme j'aime à le croire, vous vous pénétrez de mes ſentimens, ſi vous entrez dans mes vues pour ſon bonheur, vous ne recourrez plus à cette ſorte de feinte que vous avez raiſon de vous reprocher & pour laquelle j'eus toujours tant de répugnance qu'il n'eſt pas de ſuccès que je vouluſſe lui devoir. Vous étes ſeul en cas de juger ſi quelqu'autre voie tendroit au même but; préférez-la ſans

balancer, & ſongez que tout votre poſſible eſt ce à quoi je vous exhorte.

Les diſcours que vous a tenus *Colombe* ne nous ſervent, ni ne nous nuiſent. Des aſſertions générales détruiſent tout pour créer tout, ne bâtiſſent d'un côté qu'en ruinant de l'autre. Elles ne ſervent ainſi à rien qu'à maſquer des abus, qu'à les faire adopter à de crédules ignorans. Nous ne ſommes ni des chérubins, ni des anges. La ſociété, nos diverſes conditions, les rapports ſubſiſtant entre nous & notre eſpèce, ſont dans le plan de la Providence. Elle ne voulut pas faire de nous autant de cénobites; & le mariage eſt reſpectable & déſirable au vrai chrétien, comme l'unique & ſainte pépinière de chrétiens & d'élus. Qui dit trop, ſe trompe autant que qui ne dit pas aſſez. La vérité eſt également éloignée des deux extrêmes. *Colombe* répète ce qu'on lui a appris.

Notre abbé prétend que ſouvent une

myfticité abufive conduit à un amour, de Dieu mal conçu qui n'eft que l'amour humain mâchant à vuide. Le grand point feroit de découvrir fi réellement cet affamé leurré ne fe nourrit ici de rien. C'eft le Tuteur, c'eft la manière dont il excite & alimente la paffion des objets furnaturels, c'eft ce puits de ténèbres qu'il faut approfondir. Je connois trop votre honnêteté pour craindre de m'ouvrir, & je fuis sûr que je n'écris ceci que pour vous. Ne communiquez jamais mes lettres qu'à mon fils & à fon oncle, & nous ferons, en ajoutant au proverbe, quatre têtes dans un bonnet.

Ne fourez pas dans la vôtre, Monfieur le Marquis, que votre miffion foit de faire aimer *Félix* de *Colombe*. Si l'on ne vous donne pas celle de les dégoûter l'un de l'autre, c'eft qu'on ne veut point exiger de vous des prodiges. Votre devoir, je parle ici le langage de l'amitié, qui fait devoir tout

ce qu'elle demande, votre devoir est d'égayer, le plus possible, notre tragique fou, de connoître de votre mieux notre mystique folle, & de faire lâcher prise à l'oiseau de proie sans tirer un de ces coups mal-adroits qui blesseroient avec lui la colombe qu'il tient dans ses serres, vous m'entendez. Enfin, en voyant tour-à-tour *Félix*, le Tuteur & la Pupille, occupez-vous du soin de nous mettre le plus que vous pourrez à portée de bien juger de ce qu'il resteroit encore à tenter pour le salut du premier, au cas qu'il fallût absolument envoyer paître les deux autres qui ne nous ont déjà que trop inquiétés.

Parlons-nous franchement. Ces mesures, ces démarches, ces certaines gens que vous employerez, ne me sont pas désignés avec assez de précision. *Fiat lux.* Je m'abandonne à votre incontestable *solidité*, à condition que je voie clair. Il y va d'un si grand intérêt

pour moi! Ma femme qui vous défend toujours, comme vous savez, dit qu'heureusement vos soins suffiront pour achever de rendre mon fils digne des petites-maisons. Ne nous y logez pas tous. Voyez le plus souvent qu'il vous sera possible, mon beau-frère. Si *Félix* passe un jour sans rire, je m'en prends à vous. Vous m'en répondez sur votre tête. Nous vous ferions détester ici, ce qui ne seroit pas si difficile que vous l'imaginez peut-être. *Rosalie* ne veut écrire qu'à son frère. Ecrivez si vous l'osez.

Elle trouve que d'ordinaire on ne passe pas un mois sans apprendre aux gens qu'on s'est acquitté de leurs commissions, & que la politesse est une belle qualité qui est plus rare qu'on ne pense. Au reste, de peur que vous n'en doutiez, elle m'a chargé plus de vingt fois de vous assurer très-positivement qu'elle ne parle jamais de vous. Je vous embrasse avec la tendresse

d'un père, & suis de tout mon cœur, Monsieur le Marquis, &c.

LETTRE XXXVII.

La Comtesse Rosalie de Thernèse *à son Frère.*

QUOIQUE vous soyez, mon cher *Félix*, dans l'habitude de ne point répondre à mes lettres, ce qui me persuaderoit presque qu'elles vous ennuyent, je ne puis me refuser à moi-même le plaisir de vous écrire quelques lignes, pour vous souhaiter, de tout mon cœur, une bonne & heureuse année. Monsieur l'abbé prétend que c'est vous souhaiter d'être sage, & il me trouve un faux air de ce philosophe qui complimentoit des statues afin de se familiariser au désagrément de n'être point écouté. J'espère encore que ma statue donnera quelque signe d'approbation.

Depuis que vous vous obstinez à être malade, tout est ici dans une consternation inexprimable, & les jours de courier, nous ressemblons à des gens en délire. Maman, sur-tout, vous veut bien du mal de votre maladie; on diroit, à l'entendre, que vous avez la cruauté de le faire exprès. Elle ne sort jamais du cabinet à papa qu'elle n'ait les yeux enflés & son mouchoir à la main. Pour moi, je ne devine pas un mot de ce qui se passe où vous êtes, mais chaque fois qu'on vous nomme, & c'est à tous les instans du jour, je sens que mon cœur se serre; enfin, je tremble qu'il ne vous arrive quelque malheur.

En vérité, s'il dépendoit de vous de vous bien porter, ce seroit bien mal fait à vous que d'en agir de la sorte. Aussi ces soupçons ne peuvent-ils entrer dans mon esprit. L'abbé ne change pas de refrain. « Qu'il creve, » dit-il. Il m'a oublié, autant & mieux

» vaudroit pour moi qu'il fût en-
» terré. Du moins ses sottises ne nous
» tueroient pas ». Je lui soutiens qu'il
ne dit pas cela sérieusement ; il me
répond que nos pleurs vous gâtent ;
& moi je lui réplique qu'il est bien
dur. Je disois l'autre jour : le cher
Félix ! que lui envérrons-nous pour
ses étrennes ? —— « Des verges,
» Mademoiselle, des verges ; c'est un
» méchant enfant. Si l'on pouvoit en-
» voyer de la raison comme on envoie
» des confitures, je vous dirois de la
» raison ». Je faillis à lui répondre que
vous deviez ne pas manquer de celle-
ci depuis que vous jouissez de la so-
ciété de M. le Marquis d'*Orchêne*. Mais
l'abbé m'auroit sûrement fâchée. C'est
bien le meilleur homme du monde,
mais il ne fait grâce de rien, il n'a pas
la moindre condescendance, & il aime
un peu trop à me chercher querelle.
Ce qui le rend fort, c'est que papa est
toujours de son parti. . . . .

A propos du Marquis, au nom de l'amitié, mon frère, ne lui dites pas que j'aie fait mention de lui dans mes lettres. Je ne sais pourquoi je suis venue à le nommer. Il croiroit follement que je suis piquée, que je veux le gronder de son silence, & vous voyez vous-même qu'il auroit grand tort. Je conviens, entre vous & moi, qu'on ne passe pas tant de tems sans écrire à gens qu'on estime, & qu'après ses belles paroles, un pareil silence est quelque chose d'étrange & même de grossier. Mais je ne suis pas, Dieu-merci, le mentor de M. d'*Orchêne*, & je ne dois pas plus me soucier de son silence qu'il ne se soucie de m'écrire.

Ecoutez, mon frère; s'il est vrai que vous m'aimiez, dites-moi, franchement, en deux mots, ce que vous avez, ce qui vous fait mal, ce qui cause vos peines; car, quoique vous me disiez, il est impossible que ce ne soit moindre que tout ce que j'imagine dans mes

peurs pour vous. Je voudrois tant partager vos douleurs ! je les rêve certainement plus fortes qu'elles ne ſont dans la réalité. Eſt-il donc des chagrins que je ne puiſſe pas comprendre ? Il n'en eſt point que je ne déſire de vous épargner en les éprouvant pour vous. Ayez de la confiance en celle qui ſera toute ſa vie, votre tendre & ſincère amie & ſœur *Roſalie.*

LETTRE XXXVIII.

Mademoiſelle Danzel *à Mademoiſelle* Olinde.

COMMENT le papier portera-t-il tout ce que j'ai à te mander, ma chère *Olinde ?* quelles gorges chaudes nous ferions ſi je te tenois ici ! Je reprends ma gazette. J'écrirai tant que je pourrai, C'eſt recommencer ce qui amuſe

que

que d'en raconter les particularités à ſon amie. Où en étois-je dans ma dernière? J'y ſuis : d'*Orchêne* arrivoit. J'enrageois, je n'enrage plus, le cœur me bat. J'entends ſa voix, il entre, nous ſommes bientôt ſeuls, mille folies; mais ce ſont de celles que tu devines, paſſons à d'autres que tu ne devinerois pas.

Le Marquis ſe leve, s'avance vers mon oratoire, découvre une petite bibliothèque, y prend un volume, me le donne, puis, d'un air pontifical, il me dit : « liſez, méditez; apprenez une » nouvelle langue; faites, à votre uſa» ge, une abondante moiſſon de mots » & phraſes extatiques. Je viendrai » voir demain ſi vous avez quelques » diſpoſitions à profiter de vos lectures, » & après le dîner je vous préſenterai » dans une maiſon où ce que vous au» rez appris ne vous ſera pas inutile. » Recueillez vos penſées, & vous pré» parez aux grandes choſes qu'on at-

» tend de vous ». Je t'avouerai, chère *Olinde*, que quelque envie que j'eusse de rire, je ne pus m'empêcher de rougir, & que je ne sais quoi me reprochoit, au fond du cœur, la fausseté dont on vouloit que j'usasse. D'*Orchêne*, toujours lui-même, justifia très-pathétiquement cette momerie par les motifs, les moyens par leur but, les mauvaises causes par leurs bons effets. Il me dit qu'il n'y avoit que cet expédient pour me faire accueillir du Tuteur, pour m'attirer sa confiance, pour m'impatroniser auprès de *Colombe*, pour pénétrer des mystères horribles qu'il falloit faire cesser, dont il falloit prévenir les suites, afin de sauver l'innocente victime du libertinage d'un infâme scélérat. « Allons, soit, » voyons, étudions, lui dis-je ; mais » je t'avertis que je ne veux être Ma» dame *de P*** que hors de ma cham» bre, & qu'ici je prétends que tu me » traites à la *Danzel*. —— Fort bien,

» répondit-il ; mais excepté les heures
» de lecture ; car tu dois abſolument
» prendre leur ſtyle, leur jargon,
» t'orienter pour ne pas perdre la tête.
» C'eſt une autre eſpèce de gens que
» celles que tu connois. Si tu ne leur
» paroiſſois pas être dès leurs, il ne
» t'admettroient point dans cette inti-
» mité indiſpenſable à nos vues ». Il
s'apperçoit qu'il eſt dix heures. La dé-
cence me condamne à le voir partir.
Adieu le rôle ſi d'*Orchène* n'a pas l'eſ-
prit de ſe faire une clef.

J'ordonne qu'on me réveille de bon-
ne-heure, & je me couche. Avant de
m'endormir j'eus la curioſité de par-
courir les livres qui compoſent ma bi-
bliothèque. C'étoient la vie de Sainte
Thérèſe, les révélations de Sainte *Bri-
gitte*, celles de Sainte *Catherine*, celles
de Sainte *Gertrude*, d'*Angèle de Foli-
gny*, &c. Je lus quelques pages de
chacun de ces livres ; ce qui te paroîtra
ſingulier & qui me le parut à moi-

même, c'eſt que je m'endormis dans des idées aſſez gaies. Il m'en eſt venu depuis une bien folle. Cette dévotion ne pourroit-elle pas être, dans beaucoup de gens, un certains biais qu'ils donnent au plaiſir. Les meilleures liqueurs ſe corrompent dans un vaſe ſale.

Mes études commencèrent avant le jour. A neuf heures je me ſuis encapuchonnée pour aller à l'égliſe. A mon retour, d'*Orchêne* m'attendoit en cauſant de mes vertus avec la maîtreſſe de la maiſon. Dès que nous fûmes ſeuls, je me vengeai de mon mieux de ſes propos. Il voulut à toute force me faire répéter ma leçon. Je parlai ſavamment, car ma ſcience étoit toute fraîche, de l'oraiſon de quiétude, de l'oraiſon d'union, de la vie purgative, illuminative, unitive. Il me trouva, ſur-tout, d'une éloquence étonnante, d'une onction merveilleuſe ſur l'extaſe, les tranſports, les raviſſemens. Après ma ré-

pétition, je fus à peine dix minutes la *Danzel*; puis Madame *de P***, livrée à elle-même, étudia encore, dîna sobrement; & à trois heures, j'entendis un carrosse s'arrêter à ma porte. Un laquais en grande livrée me remet un billet conçu en ces termes:

« Madame la Présidente *de N*** prie » instamment Madame *de P*** de vouloir bien lui faire le plaisir de venir » chez elle. Les gens & le carrosse at» tendront sa commodité ». C'est précisément, chère *Olinde*, l'heureuse moitié de ce robin à l'ambre qui te vouloit prendre pour secretaire. Comme tout s'enfile dans ce monde! Je l'ai fait observer à d'*Orchêne*, qui m'a dit que ce fidèle époux ne reviendroit qu'au printems.

Je donne quelques ordres, je monte dans le carrosse, & me voici chez Madame *de N***. On m'annonce. Le Marquis (ce lutin fait tout ce qui veut de sa figure) vient au-devant de moi hors

de la chambre où étoit la compagnie, nous entrons ensemble, & il me conduit vers la Présidente qui s'étoit levée pour me recevoir. « Madame, dit-il, » j'ai l'honneur de vous présenter Madame *de P***, dont la connoissance » vous prouvera qu'en la louant autant » que j'ai pû je ne lui ai donné que » de foibles éloges. —— Madame, me » dit poliment la Présidente en me saluant, je compte avoir à me féliciter » toute ma vie du choix que me conseille M. le Marquis. Je n'ai l'avantage de le connoître personnellement » que depuis quelques semaines; mais » j'ai été longtems très-liée à Madame » sa mère, & l'estime que son fils m'assure qu'elle vous portoit, est l'éloge » le plus accompli qu'on puisse faire de » votre personne. Qu'on fasse descendre Mademoiselle *Adélaïde*, dit-elle, » à ses gens; le maître de dessein doit » avoir fini son heure. Madame, poursuivit-elle avec une volubilité de lan-

gue qui, ne me laissant pas le moment de placer ma réponse, me donnoit d'autant mieux celui de la préparer, M. » d'*Orchêne* m'a communiqué la lettre » que vous lui avez écrite. J'y ai vu un » tas d'idées qui m'enchantent. Vous » pouvez être certaine que tout chez » moi & chez mes amis vous témoi- » gnera cette considération qui vous » est due, & que les personnes qui rem- » plissent de pareilles places ne per- » dent d'ordinaire que parce qu'elles ont » d'avance le tort de n'en être pas assez » jalousés. Ayez la bonté de vous asseoir.

» Madame, dis je en m'asseyant, je » ne puis répondre que par ma con- » duite, aux louanges flatteuses dont » vous m'honorez, & je crains beau- » coup qu'elle n'y suffise pas. J'oserois » pourtant croire que je n'en serois pas » tout à-fait indigne, si c'étoit assez pour » les mériter que le plus grand zèle, » quelque expérience ».... A ce mot j'ai vu d'*Orchêne* se mordre bravement les

lèvres pour ne pas rire. Je continue :
» & la plus haute idée des devoirs que
» cet état impose. —— » Madame, dit
alors à la Présidente, un personnage
en habit tout uni, aux amples manchet-
tes, aux yeux à coulisse, au teint fleuri,
que je vis, du premier coup-d'œil, être
notre Tuteur, « il me convient moins
» que jamais de vous réitérer la de-
» mande que je vous fais depuis qu'on
» parle ici de Madame *de P***. Ce n'est
» pas, en effet, au moment où sa pré-
» sence atteste tout ce qu'on a dit,
» qu'il me faut espérer que vous vou-
» driez céder, pour quelque tems, un
» trésor si précieux. Cependant plus
» il y a de générosité dans un procédé,
» plus il y a lieu de compter qu'on
» l'obtiendra de vous. Mon entière
» confiance ne vous laisse rien ignorer
» de ce qui m'intéresse. Vous connois-
» sez, comme moi, les circonstances
» où je me trouve, ma jeune nièce,
» son caractère. Vous savez que je suis

» à la veille de m'abſenter pour un
» mois tout au plus. Mademoiſelle
» *Adélaïde* eſt conſtamment ſous vos
» yeux, & peut attendre ſans aucun
» riſque. Par amour du bien, par hu-
» manité, par motif de religion même,
» permettez-moi de prier Madame de
» remettre à deux mois ſeulement l'é-
» poque du commencement de ſes fonc-
» tions auprès de votre chère enfant,
» & de ſe charger pour ce ſeul inter-
» valle de veiller ſur un dépôt qu'en
» vérité je frémis de confier en d'au-
» tres mains.

» Mademoiſelle *Adélaïde*, pourſui-
» vit-il en s'adreſſant à moi, a la plus
» reſpectable, la plus vigilante des
» mères; ma nièce eſt orpheline. Ou
» il faut que je la mène avec moi dans
» le tourbillon de Paris, ce qui ne ſié-
» rois pas; ou il me faut la renfermer
» dans quelque Couvent; ou je n'ai
» qu'un parti à prendre, celui de la
» commettre à vos ſoins. L'éducation

» domestique est la seule qui convienne à
» son caractère, à la trempe de son esprit.
» L'air de Paris seroit mortel pour elle.
» L'instruction uniforme du Couvent
» détruiroit l'ouvrage de dix années.
» Réunissons-nous pour une excellente
» œuvre. Assurons-nous particulière-
» ment de la ressemblance de nos prin-
» cipes. Nous avons encore quinze
» jours pour faire nos réflexions. Si
» nos vues s'accordent, comme tout
» ce que m'a dit Monsieur le Marquis
» me le persuade, auriez-vous la cha-
» rité de vous charger de ma *Colombe*,
» de ma nièce, jusqu'à mon retour? La
» Providence qui vous conduit ici,
» vous y destinoit, ce semble, à cet
» acte de bienfaisance. Comptez que ma
» reconnoissance sera proportionnée au
» service que vous me rendrez. Ac-
» ceptez-vous mes propositions? Ma-
» dame la Présidente y acquiesce-t-elle?

» Je suis prête à faire ce qu'on croira
» être le mieux, répondis-je mielleu-

» sement, & m'en remets au jugement » de Madame. —— Eh bien, soit, mon » cher Monsieur, dit la Présidente. Vous » savez combien volontiers je défère à » vos raisons, & me prête à ce qui vous » oblige. Madame, me dit-elle, je ne » vous avois souhaitée que pour une » bonne action, Faites en deux. *Adé-* » *laïde* gardera sa gouvernante jusqu'au » retour de M. *de R****. Mais pour » lors songez que vous êtes engagée ». Je ratifiois cet accord par une inclination, quand Mademoiselle est entrée.

« Pardonnez, maman, si je ne suis » pas descendue plutôt. J'avois mal » récité mon catéchisme ce matin, & » en punition, j'ai dû ne pas sortir de » ma chambre cette après-midi que je » n'eusse appris une double leçon de » Mythologie & d'Histoire de France. » —— Vous pouviez, ma fille, réser- » ver cette explication pour un autre » moment, répartit la mère. Je vous

» ai fait descendre pour vous présenter à
» Madame. C'est une amie que je vous
» procure. Madame acceptera dans peu
» un appartement chez nous, & je compte
» te que vous vous plairez beaucoup,
» que vous profiterez, que vous vous
» formerez dans une si bonne société.
» —— Je vous remercie, maman. Je
» suis enchantée de vos attentions pour
» moi. Madame m'enseignera-t-elle la
» Géographie? Madame sait-elle plu-
» sieurs histoires? j'aime infiniment la
» Géographie; & pour les histoires, on
» m'en raconteroit jour & nuit que je
» ne m'endormirois pas, pourvu qu'el-
» les ne me soient pas déjà connues;
» car je sais toutes celles de ma Bonne,
» c'est toujours la même chose, elles
» m'ennuyent à présent; mais je les
» écoutois d'abord avec tant de plai-
» sir! sur-tout ses Contes de Fées ».
J'allois faire quelques complimens à
une Demoiselle si bien élevée, quand
M. *de R****, tirant sa montre, se leva

en disant : « Mes devoirs m'appellent, » Madame. A quelle heure nos médi- » tations ? —— Après l'office, Mon- » sieur, dit la Présidente ; mais je m'ou- » bliois ici, & vous prêchez d'exemple. » je vais m'habiller. Au revoir. Un » instant, Marquis ; vous m'attendrez » pour me conduire ». Le Tuteur sort comblé d'amitiés & de politesses.

« Est-ce que ce Monsieur, qui a » l'air si pieux, en qui tout est si édi- » fiant, feroit des méditations avec » vous, Madame? dis-je tout bas à la Présidente. —— « Assurément, s'écria- » t-elle, eh bon Dieu ! que deviendrions- » nous sans cela ? C'est un homme uni- » que ; ce n'est pas un homme. Vous » verrez par vous-même. Dès qu'on » le connoît, il n'y a plus moyen de » se passer de lui. Vous n'imaginez pas » le fruit qu'on retire de ses entretiens » spirituels. Oh ! vous serez des nôtres ; » —— Quand pourrai-je avoir l'hon- » neur de vous offrir mes respects ? ——

» Je ne manquerai pas de vous inviter,
» de vous envoyer mon carrosse comme
» aujourd'hui. Qu'il me tarde que nos
» arrangemens soient terminés ! je pré-
» vois que nous ne nous quitterons
» guère. *Adélaïde*, embrassez Madame.
» On aura, je pense, fait avancer la
» voiture jusqu'au bas de l'escalier ». Je
dis deux fadeurs à la petite imbécile,
je salue respectueusement la mère, &
je pars. La Présidente allant s'habiller,
d'*Orchine* a la liberté de me recon-
duire, ce qu'il fait avec toute la dé-
cence convenable. Au moment de me
quitter, il me montre en cachette une
clef, & me dit tout bas : « N'ayez pas
» peur des esprits cette nuit. Feu M.
» *de P*** pourroit fort bien vous appa-
» roître. Fermez soigneusement votre
» porte à neuf heures ».

Je rentre chez moi. Je te barbouille
la présente, & remets à l'achever après
souper. J'attens le spectre de pied-fer-
me. La servante va se coucher. Ma

chambre eſt bien fermée. Voilà que ma montre marque neuf heures cinq minutes. Mais peut-être avance-t-elle ! non, c'eſt lui qui eſt en retard. Ces hommes ſont inſupportables ! aimez encore ces animaux-là ! Je vais pouſſer les deux verroux. Neuf heures dix minutes ! Comme mon rôle m'ennuye ! quelle ſurpriſe ! oui, oui, je veux te le conter, te l'écrire ſur le champ, ma chère *Olinde*, quoi qu'il faſſe pour m'en empêcher. Qu'il s'impatiente à ſon tour. Dans l'abſence, tandis que nous les attendons, ces Meſſieurs ſont forts, nous ſommes foibles ; il n'en eſt plus ainſi dans le tête-à-tête, & c'eſt alors nous qui donnons la loi. Quelle ſurpriſe ! Je vois mon prie-Dieu qui marche, qui tourne ſur lui-même ; c'eſt une porte maſquée. Feu M. *de P*** me ſaute au col. Le reſte à la prochaine. Il ne manque à mon bonheur que de pouvoir embraſſer la toute chère *Arthémiſe*. Adieu.

P. S. Je reçois en déjeûnant ces quelques lignes que tu appelles une lettre. Tu te maries ! il faut faire une fin ; j'en conviens : mais celle-là est un peu rude, & je n'y aurois jamais pensé, ni pour toi, ni pour moi. On ne sauroit mettre plus d'esprit que tu n'en mets dans cette sottise. Un futur, un promis, un fiancé de soixante-douze ans ; point d'héritiers collatéraux, une bonne terre ; tu es née coëffée. Pour le marié, il n'en avoit que faire, tu y pourvoiras. Quel exemple tu me donnes ! Ton mariage me délivre d'un scrupule ; car je fus toujours fidèle amie, & mes fonctions ici m'affligeoient pour toi. La poste qui va partir emportera ce volume qui s'est grossi insensiblement malgré le soin que j'ai eu de serrer autant que j'ai pû mes lignes l'une contre l'autre. Adieu, chère *Olinde*.

LETTRE XXXIX.

Le Baron de Mévane *au Comte de* Thernèse.

POUR le coup, mon cher beau-frère, le feu est aux poudres. J'aimerois autant avoir à garder, sans portes, sans grilles, sans chaînes, tous les foux du Royaume, que de veiller sur le diable incarné que j'ai chez moi.

On accourt en grande hâte, on fait un bruit de sabat, on m'éveille en sursaut, au risque de me faire périr du saisissement, à mon âge, avec mes infirmités; & cela pour me désoler, pour m'apprendre que *Félix* veut couper la gorge à son ami d'*Orchêne*. —— Comment donc? qui l'a dit? qui l'a vu? où sont-ils? sont-ils aux prises? l'un d'eux est-il mort? sont-ils blessés? —— Heu-

reusement, Monsieur le Baron (& cet heureusement ne vient qu'après que j'ai failli à crever de peur & de douleur), heureusement que le valet-de-chambre de M. le Comte *Félix* a tout entendu, tout prévenu, tout empêché. —— Eh ! que ne vous empêchoit-il aussi de m'assassiner ! mais voyons, parlez, dites tout. —— « A sept heures, » ce matin, ces deux Messieurs se tuoient » sans lui, sans *Govin* & les autres do- » mestiques qu'il avoit avertis. On a » séparé à tems ces deux Seigneurs. » M. *Félix* est comme un furieux dans » sa chambre, où nous l'avons ramené » de force, & M. d'*Orchêne* est dispa- » ru ». Un vieux malade doit vivre longtems avec de pareils gaillards.

Je fais venir ce *Govin* qui a tout entendu, tout prévenu, tout empêché, me promettant bien en moi-même qu'il ne sauroit pas le premier mot, cas ordinaire de ces valets qui n'ignorent rien. Je lui faisois tort dans mes con-

jectures. Il avoit très-distinctement entendu ces propos-ci que je vous rapporte tels qu'il me les a rendus, parce que je suis persuadé que vous en ferez votre profit en père qui aime ses enfans.

« Quoi ! prétendre à *Rosalie* & re- » nouer avec cette créature ! —— *Fé- » lix*, mon ami, vous vous emportez » mal-à-propos. —— Mal-à-propos ! » me croyez-vous assez mauvais frère, » assez malhonnête-homme pour souf- » frir qu'on trompe ma sœur, qu'on » lui manque, & pour sourire au pro- » jet de faire son malheur ? —— Mon » cher ami, quand vous saurez. —— Je » ne suis plus votre ami. Je ne veux » rien savoir. Vous m'en avez trop dit » pour que je ne vous traite pas comme » le dernier des hommes. Vous venez » ici vous vanter de sortir des bras » d'une femme perdue, & vous osez » me parler de votre amour pour *Ro- » salie* ! Je vous défends de m'en par-

» ler de la vie. Je vous défends de lui
» écrire, d'écrire à mon père, de ren-
» trer dans notre maiſon, de nourrir
» aucun eſpoir, enfin de me revoir ja-
» mais.— Tout autre que *Félix*. —
» Morbleu, Monſieur, agiſſez-en avec
» moi comme avec tout autre. Les
» ſentimens que j'ai eu pour vous, ne
» font qu'aggraver vos torts; & me
» nommer votre ami, c'eſt vous décla-
» rer cent fois plus coupable. — Je
» vous jure que tout autre que vous
» payeroit de ſa vie. — Sortons ».
On les a ſuivis, on les a ſéparés à l'inſtant où ils ſe chargeoient en déſeſpérés. Ils ne ſe ſont plus revus depuis.

Ce rapport entendu, j'ai fait préſent de ma bourſe à *Govin*, qui en a diſtribué le contenu à tous les domeſtiques, en récompenſe du zèle avec lequel ils l'ont aidé; & je me ſuis fait porter dans la chambre du ſpadaſſin. Il achevoit une lettre pour ſa ſœur, il en

avoit fait une pour vous. Je les ai parcourues autant que cela m'étoit possible sans mes lunettes que j'avois cassées dans cette allarme, en m'habillant avec une précipitation qui mettoit tout sens dessus dessous. —— « Qu'est ce, mon » neveu ? Des détails, je vous en con» jure ? —— Mon oncle, vous venez » de lire ce que je mande à mon père » & à ma sœur. Je n'ai rien à y ajou» ter. Une vie aussi malheureuse que » la mienne ne vaut pas qu'on craigne, » qu'on hésite de la compromettre, » quand il s'agit de l'honneur, & du » sort d'une sœur qu'on aime. Ce qu'on » m'a empêché de faire, je le ferois » encore. L'homme inconcevable ! & » je le chérissois ! ~~il n'en~~ est que plus » criminel. S'il ne m'avoit pas avant » tout, dès les premiers mots de notre » conversation, s'il ne m'avoit pas lié, » par des paroles exigées, obtenues » par surprise, vous apprendriez une » conduite, vous sauriez des horreurs....

» Vous seriez aussi furieux que moi.
» —— Pas tout à fait mon neveu. ——
» Mon cher oncle, imposez le plus pro-
» fond silence à tous vos gens, je vous
» en supplie. Ils pourroient, ils doivent
» même avoir entendu quelques mots.
» Je suis engagé par des promesses.
» J'ignore quel en est le motif; mais
» je suis lié de bonne foi, & quand il
» manque à tout, je ne suivrai point
» son exemple. Je ne veux lui ressem-
» bler en rien ».

J'appelle tous ceux de la maison qui m'avoient eu l'air d'être au fait; je leur prêche le silence du ton le plus pathétique, & je dis à part à mon valet-de-chambre d'aller chercher le Marquis, de lui recommander de venir sans délai & directement dans mon cabinet. J'ai passé ensuite plus d'une heure à raisonner en pure perte avec notre énergumène. Après y avoir usé toutes mes forces, j'ai fini par lui dire que je prierois le saint du lieu de venir l'exorci-

ser. Il m'a demandé avec les plus vives instances de ne rien dire au Tuteur de *Colombe*, vû que c'étoit sur quoi portoient principalement les paroles qu'on avoit exigées de lui. J'ai promis de me taire, & suis rentré chez moi.

Mon valet-de chambre est venu m'apprendre qu'on ne savoit où étoit le Marquis. Je vais écrire un billet de bonne encre, & j'ordonnerai qu'on le remette à d'*Orchêne* aujourd'hui, à quelque heure qu'il rentre. Cette poste-ci ne vous instruira pas de la fin qu'aura pris cette affaire, car elle partira avant qu'on puisse le joindre. La suite au courier prochain, si quelqu'autre réveille-matin ne me tue pas, ou s'il ne prend pas à *Félix* la fantaisie de me passer son épée au travers du corps. Par bonheur pour moi, il n'est pas somnambule. Quelle fièvre que la jeunesse ! mais point de reproches, je me souviens très-bien d'avoir été passablement tourmenté de cette fièvre-là. Je suis, sur

ce chapitre, d'une franchiſe qui influe ſur tous mes diſcours, & qui m'empêchera toujours de dicter mes lettres à notre fils & même de lui prêcher avec quelque efficace. Si *Félix* pouvoit revoir ſa *Colombe*, je ſoupçonne que d'*Orchêne* ne feroit pas un monſtre ſi noir. L'amour déſeſpéré eſt un rude cenſeur. Liſez les deux lettres de notre enfant que je joins ici pour vous ſeul, mon cher beau-frère, car il n'y a pas le mot pour les Dames. Tranquiliſez-vous de votre mieux, plaignez-moi un peu, aimez-moi bien, & comptez que je ſuis à vous de tout mon cœur, votre ami & frère, le Baron *de Mévane*.



LETTRE

LETTRE XL.

Félix *à son Père.*

MON Père,

Vous me connoissez assez pour me croire sur ma parole. On m'a lié par des promesses qui m'empêchent de vous produire mes raisons; ma conduite vous répondra de leur force. Je n'ai promis que pour un tems. Quelques jours encore, & je serai libre de vous détailler tout. Mais avant ce terme vous pourriez être abusé, je puis & dois vous révéler, ce que je n'ai point donné parole de taire. Le silence seroit une horreur lorsqu'il s'agit de ce qui vous intéresse tant.

M. d'*Orchêne* est un homme indigne de votre estime, de celle de ma sœur, un monstre qui, dès ce moment, doit y renoncer pour jamais. Je chéris trop

Rosalie, je sais trop quelle est votre tendresse pour vos enfans, pour souffrir qu'un incorrigible libertin se dise l'amant de ma sœur, aspire au nom de son époux, fasse l'opprobre de notre famille, le malheur d'une jeune personne élevée dans l'honnêteté, le désespoir de votre vieillesse.

Ce que je vous écris, mon père, je l'ai dit en face au Marquis; je le lui ai prouvé, & dans peu vous n'en douterez pas plus que moi. Je me hâte de vous prévenir. Communiquez-lui la présente, si vous le jugez à propos. Plus je relis vos lettres, plus je me pénetre de vos principes, plus je redeviens moi-même quant à la morale, plus je sens l'inéludable obligation où tout me met de rompre avec d'*Orchêne*. J'avois rêvé que j'avois un ami. La nature & mon cœur m'en ont donné un qui me consolera de toutes mes pertes. Oui, vous serez toujours celui de votre tendre, malheureux & respectueux fils *Félix*.

LETTRE XLI.

Félix *à sa Sœur.*

NON, ma très-chère *Rosalie*, non; vos lettres ne m'ennuyeront jamais. Elles me feront toujours le plus grand plaisir, & si je manquois à y répondre, plaignez-moi, ma sœur, au lieu de me gronder; ce sera moi qui aurai souffert une vraie privation. Mon cher père vous fera part de ce que lui apprend la lettre que je lui écris aujourd'hui. Vous aimeriez, dites-vous, à partager mes douleurs; comme je vous remercie de tant d'amitié! croyez que votre frère ne cessera de partager toutes les vôtres.

Vous qui méritez tant qu'on vous en épargne, me pardonnerez-vous de vous en causer actuellement pour mieux

détourner celles qui empoisonneroient toute votre vie? Ne veuillez plus de mal à d'*Orchêne* de ce qu'il est impoli. Faites-vous & faites-lui justice; souciez-vous fort peu qu'il le soit. Ajoutez foi à ce que vous en atteste ici un frère qui vous chérit de toute son âme, & qui a eu longtems pour lui le plus cordial attachement: cet homme ne vous convient pas. Respectez-vous assez, ma chère *Rosalie*, pour ne point en regretter la perte.

Votre affection ne sauroit exagérer mes peines. Vous demandez quelle en est la cause. Vos instances à cet égard m'ont sensiblement touché. Je vous prouverai ma confiance. J'aime, mais j'aime autant qu'on peut aimer, une jeune personne nommée *Colombe*, aussi digne que vous d'être l'objet de tous les vœux d'un honnête-homme. Elle a votre beauté, votre esprit, vos grâces, votre douceur, votre caractère, quoiqu'elle n'ait pas reçu la même édu-

tation que vous. Je l'idolâtre, & tout me la dispute. Voilà, ma sœur, ce qui me fait tant souffrir ; ce qui m'a conduit à deux doigts du tombeau. Qu'on me prouve que *Colombe* n'est pas estimable, & je réponds que je trouverai jusques dans mon cœur même des armes contre mon amour. Puissé-je ne pas me tromper en présumant autant du vôtre ! soyez toujours la bonne amie de votre très-affectionné frère *Félix*.

LETTRE XLII.

Madame Chomet *à son Fils.*

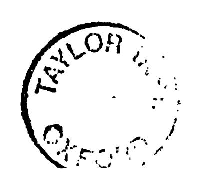
Des embarras de ménage m'ont empêché de t'écrire plutôt, mon cher *Benoît*. D'ailleurs, tu sais, sans que je te le dise, que je n'aime pas beaucoup à écrire, tu connois ma paresse. Quand je réponds à tes lettres, j'en fais malgré moi qui ne finissent pas.

Ton ſtyle, mon fils, & tes réflexions ſur-tout me plaiſent beaucoup. Je ne te dis pas cela pour te donner de la vanité, je ne ſuis pas un aſſez bon juge, & tu n'ignores pas que plus nous avons, plus nous devons, que nous n'avons pas une idée qui nous appartienne, & dont nous puiſſions nous glorifier, que ce qu'il y a de bien en nous eſt un pur don d'en haut, que ſi nous avions des talens nous n'aurions pas plus ſujet d'en être fiers que nous n'en aurions d'avoir de beaux cheveux, ou de la ſanté ou tel autre avantage auſſi indépendant de nous. Je crois t'avoir bien inculqué ces principes, & je ſuis convaincue que tu ſerois ſavant comme *Cicéron*, que tu n'en ſerois que plus humble devant celui de qui vient toute ſcience.

J'ai relu deux ou trois fois le paſſage de ta dernière où il eſt queſtion de M. le Marquis d'*Orchêne*. Quoique je ne doute point de la vérité de ce que tu m'en

dis, je ne vois guère comment marier tout cela avec ce qu'on en rapporte ici chaque jour. Apparemment que c'eſt un effet des ſociétés dans leſquelles il eſt fauſilé, & que tout ce qui l'entoure ici diſpoſe de ſes heures en faveur de l'honnêteté; pour me ſervir de tes expreſſions, & les donne, peut-être malgré lui-même, à la ſageſſe. J'ai penſé qu'il étoit poſſible que l'extrême deſir qu'a Monſieur le Comte de porter ce jeune-homme à ce degré de perfection, qui ſeul le rendra digne de Mademoiſelle *Roſalie*, lui exagère des défauts qui ſont le partage de la plus honnête jeuneſſe dans une certaine condition.

Ce que je ſais du moins, c'eſt que Monſieur le Marquis eſt ici d'une modeſtie, d'un recueillement exemplaires; qu'il montre de la dévotion ſans l'afficher; qu'il ne hante que des perſonnes qui jouiſſent de la réputation la mieux établie de véritable piété, qu'on ne ceſſe de le citer comme le modèle des



jeunes gens; qu'il est assidu aux exercices de religion, & que sa présence y est ce qu'on peut souhaiter de plus édifiant. Il est en liaison particulière avec M. *de R****, qu'il juge, sans doute, sur l'extérieur & d'après la renommée. Le moyen de suspecter d'abord de pareils masques lorsqu'on est soi-même de bonne-foi! espérons pour M. d'*Orchêne* & pour Mademoiselle *Rosalie*, que les habitudes qu'il contracte ici & l'amour dont il brûle pour elle, le détourneront tout à fait de ces dangereuses cotteries qui peut-être lui donnoient seules ses autres penchans.

On ne parle plus ici de M. *Félix*. Il ne quitte pas son oncle. Il n'est plus question de son intrigue. *Colombe* ne sort plus, elle ne voit personne. Je crois, à vue de pays, que tout est dit. Le jugement qu'il a porté sur la fiction du Journal Anglois, est certainement une fort belle chose; mais moi je soutiens que la fuite & l'oubli valent

mieux. Dans ces sortes d'affaires, un quintal d'excellentes raisons ne balance pas un grain d'espoir ; & si l'on supprime celui-ci, on n'a plus besoin d'une aussi forte dose de l'autre. Tu te souviens bien d'avoir entendu dire cette vérité à feu ton père qui étoit vraiment un homme de tête ; Dieu lui fasse paix. Le désespoir des amoureux fait plus de bruit que de mal, & une bagatelle suffit pour les distraire : petite pluie abat grand vent. Je crois que les hommes ne se tuent guère pour des femmes, à moins qu'ils ne soient fols d'ailleurs.

Je me rappellerai toute ma vie que le jour où se signa mon contrat de mariage, un voisin qui m'aimoit jusqu'à l'extravagance, vint me voir, me dit à l'oreille : « Mademoiselle *Fran-
» çoise*, mon malheur est donc infailli-
» ble ? Vous avez signé ma sentence
» de mort. Je vais l'accomplir ». Et il sortit comme un forcené. Je me trouvai

mal, on me secourut ; je tus ce qu'il m'avoit dit pour ne pas inquièter ton digne père. Sais-tu ce qui arriva, mon enfant? J'appris le lendemain que ce malheureux condamné à mort étoit allé passer la nuit dans un bal où il n'y avoit eu que pour lui à danser, à rire. Dès qu'un galant n'espère plus rien, sa fougue tombe bien vîte. Il va tendre ses filets d'un autre côté.

Le Tuteur est un fin matois. Il aura si adroitement fermé les avenues, rompu toute communication, que je répondrois presque de la prochaine convalescence du fils de ton maître. On n'a pas lû autant de beaux livres que ces savans, mais on a eu des amans, sans se vanter, en tout bien & honneur cependant, car sans cette circonstance-là c'est encore une autre paire de manches. Mais laissons ce bavardage; suffit que j'aie deviné juste.

Ce qui achève de dissiper les craintes que j'avois conçues d'après ce que

de méchantes langues débitoient ici des idées de Monsieur le Comte sur la religion, c'est ce que j'apprends & ce que je vois de M. d'*Orchêne*; car rien n'est plus aisé à saisir que les intentions du Marquis. Un père qui veut donner sa fille à un jeune homme si pieux si sérieusement décidé à se guérir des défauts qu'une excessive rigueur lui reproche; un père qui discerne & apprécie les bonnes qualités d'un tel jeune-homme, & qui offre lui-même tant de vertus, tant d'amour pour le bien, ce père ne peut être un impie; sa maison ne peut être dangereuse. Fais y ton salut, mon cher *Benoît*. Laissons dans les mains de la Providence le sort de *Colombe*. Que Dieu jette sur elle un regard de miséricorde. Je le prie du fond du cœur toutes les fois que je pense à elle. Je suis consolée de beaucoup de mes peines, quand je songe que M. *Félix* se guérira, que son père ne le tourmentera plus, qu'on ne te

parlera plus du Tuteur, que celui-ci n'aura plus lieu de s'inquiéter de ce que tu es là, & que t'y perdant de vue, il ne cherchera plus à te nuire, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire si tu ne cessois ainsi tout naturellement d'être un personnage intéressé dans ces tristes discussions. Je connois si bien son affreux caractère, les noirceurs dont sa haîne déguisée le rendroit capable, que je bénis le ciel de ce que les circonstances m'épargnent ces motifs de chagrin.

Je t'embrasse, & suis ta bonne mère,
Françoise Olivier, veuve *Chomet*.

LETTRE XLIII.

*Le Marquis d'*Orchêne *à* Félix.

SOYEZ fou tant que vous pourrez, mon cher *Félix*; je compte toujours

qu'il vous eſt impoſſible de vouloir être méchant. Vous le feriez ſi vous manquiez à vos promeſſes. Je ne vous dirai pas que vous manqueriez à ſa reconnoiſſance, parce que vous ne m'en devrez jamais. Je ne peux vous dire à quel point vous vous nuiriez à vous-même, parce que vous n'y entendriez rien. Si vous ne voulez pas avoir d'éternels reproches à vous faire, n'écrivez pas aujourd'hui à Paris. Peut-être me devez-vous de ſuivre ce conſeil ; je ne rougis point d'en faire une prière.

Je reverrai tantôt *mon ami* dans le cabinet de ſon oncle.



LETTRE XLIV.

Le Marquis d'Orchêne *au Comte* de Thernèse.

Monsieur le Comte,

La tête tourne à mon pauvre ami *Félix*. L'impétuosité de son caractère déconcerteroit un ami moins zélé, j'oserois presque dire moins acharné à le servir. Il vient de me faire une scène incroyable. Il oublie, dans son délire, & ma tendresse pour lui & tous mes justes droits à la sienne. Vous devez être bien assuré, Monsieur, que je ne l'en chéris pas moins, que je ne m'intéresse pas moins chaudement à la fin de ses peines. Le plus violent amour le met hors de lui, le trouble à tel point, que tenir compte des sorties affligeantes, des

duretés qu'amène le plus léger mal-entendu, ce seroit vouloir de sens-froid le juger, le condamner, le haïr sur ce qui n'est pas du tout lui.

Au fond, Monsieur, mes travaux avancent considérablement, & je ne doute pas que je ne sois dans quelques jours à même de vous donner les renseignemens les plus sûrs, les plus détaillés touchant la conduite du Tuteur à l'égard de sa nièce. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, & ce que nous pouvons espérer. Le local sera observé, mesuré, la carte en sera fidèlement levée, & vous déciderez, vous ordonnerez du reste. Tout mon secret se borne aux moyens, assez difficiles à trouver, d'acquérir ce degré de confiance & d'intimité qui peut seul me mettre à portée de bien voir. Je n'avois pas le choix des instrumens ; ce sera à l'intention, au but, au succès, à la nécessité, à l'amitié à me les faire pardonner. Je me mets incessam-

ment à votre place, Monsieur, & suis tout rempli de vos sentimens ; du desir de servir mon ami, de la crainte de le voir malheureux. Avant de se décider, soit à guérir *Félix* d'un amour dont la cure pourroit le tuer, dont la durée pourroit faire deux heureux, soit à favoriser une passion dont l'objet mal connu pourroit le rendre le plus misérable des hommes ; avant de se déterminer, j'ai cru qu'il falloit commencer par bien apprécier *Colombe* & son Tuteur. Quand j'ai été convaincu de cette vérité, mon zèle, l'importance de mon ministère m'ont rendu capable de tout.

J'ai fait beaucoup plus que vous n'auriez fait vous-même. Je me suis rappellé l'honnêteté, la légitimité des ruses de guerre. La droiture de mes vues m'a rassuré sur l'usage de feintes innocentes qui établissent la vérité & préservent la vertu de piéges inévitables sans elles. Je suis entré vêtu en

citoyen dans la place ennemie que j'aurois envain bloquée pendant des siècles. Enfin, comme vous l'apprendrez par ma très prochaine reddition de compte, sans compromettre le moins du monde ni vous, Monsieur, ni *Félix*, ni *Colombe*, j'ai tenté & j'espère consommer ce que la plus active amitié pouvoit seule entreprendre & achever.

Ce seroit si volontiers que je vous ferois confidence entière. Mais, vous l'avouerez vous-même, il me faudroit avoir le tems de tout dire. Une circonstance omise, & j'aurois tort; vous n'aimeriez pas à penser un instant que j'en eusse. J'agis trop pour avoir le loisir d'écrire, & il est mille riens essentiels que les plus longues lettres vous laisseroient le chagrin d'ignorer. Pardonnez, je vous en prie, mon laconisme forcé. Honorez-moi d'une confiance que je mérite. Nous serons tous contens, pourvu que la tête chaude de *Félix* ne gâte rien. Je me croyois plus jeune que

lui malgré mon âge, & j'en avois souvent rougi. Tout m'a l'air de rentrer dans son ordre naturel, & la comparaison pourroit bien donner quelque vraisemblance à ma solidité. Je vous supplie de faire agréer mes respects à Madame la Comtesse, & à Mademoiselle *Rosalie*, & de m'obtenir la permission de les leur offrir moi-même.

J'ai l'honneur d'être pour la vie avec une vénération filiale,

Monsieur le Comte,

Votre très-humble, &c.
Le Marquis d'*Orchêne*.



LETTRE XLV.

Mademoiselle Danzel, *à Mademoiselle* Olinde.

CHÈRE *Olinde*, tandis qu'on passe d'une surprise à une plus grande, sans que cela discontinue, on n'a pas le tems, on n'a pas même l'idée de commencer le récit de ce qu'on éprouve, parce qu'à chaque instant il survient quelque chose de piquant qui fait dire : voyons la fin de ceci, & je raconterai le tout ensemble. C'est ainsi, ma chère, que j'ai passé tous ces jours où je ne t'ai point écrit. En te mettant à ma place, & je pense souvent que tu voudrois y être, tu ne me sauras pas mauvais gré de ce silence que je vais amplement réparer. Si j'attendois plus tard, j'oublierois les premiers faits, & j'estropierois les derniers pour avoir trop à peindre ; tu vois

que je prétends me donner les airs de peindre quelquefois.

L'ombre de feu M. *de P**** s'étoit discrètement esquivée avant le jour, comme tous les revenans bien appris. Je m'étois rendormie après avoir tiré le verrou de ma porte. On vient, selon mes ordres, me réveiller à huit heures. Je me lève, je vais à l'église & reviens déjeûner. Arrive le Tuteur très-impatient d'ébaucher une connoissance particulière. Où prendrai-je des couleurs pour te rendre cette scène! Mais ne débutons pas par un tel embarras; j'aurai bien d'autre sujets pour des exclamations de ce genre.

Imagine deux *Tartufes* qui se mesurent mutuellement, qui se tâtent l'un l'autre de leurs regards, de leurs propos; Eh bien! ce n'est pas encore cela. Nous avions tous les deux une égale peur d'être devinés, lui ne voulant pas se compromettre, & moi ne voulant pas manquer à mon rôle & gâter la

meilleure farce qu'on ait jouée depuis que les femmes se moquent de ces hommes. Pour peu que je me fusse oubliée, Monsieur se seroit boutonné du haut en bas. Si j'avois pris une mine trop austère, il auroit perdu tout espoir de se familiariser. Il a pour ces petits manéges le tact d'une délicatesse admirable. Sur cet article, il faut l'avouer, nous n'avons rien à lui enseigner.

La séance m'eût paru longue si je m'en fusse moins amusée. Il m'a promenée avec toute l'adresse imaginable sur toutes les matières de dévotion qui devoient le plus me persuader que la piété épure tous les sentimens, même ceux qui lui sont étrangers, qu'en l'âme dévote tous les desirs quelconques sont de la dévotion, que ses plaisirs tournent à sa perfection; & en parlant ainsi, il laissoit monter graduellement ses regards expressifs, du bout de mon pied jusqu'au ruban que j'ai au col.

Il se pressoit comme on presse un citron à grosse peau. Sa morale au sucre distilloit goutte à goutte dans un océan de mots, ou vuides, ou inintelligibles. Il ne disoit pas une phrase que je ne renchérisse en me récriant sur la délectable conformité de nos maximes. Enfin, pour ne pas t'excéder, toi profane, qu'il te suffise de savoir pour cette fois-ci que nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre, & disposés aux plus intimes confidences. Je le priai avec instances de revenir après dîner, & lus dans ses yeux que je prévenois sa pensée & qu'il n'y manqueroit pas.

Je ne sais par quel caprice ou par quel accès de prudence, le Marquis m'écrivit au moment où j'allois me mettre à table, qu'il passeroit, malgré lui, quelque tems sans venir me voir. La colère redoubla mon appétit, selon ma louable coutume; & pour me distraire de mon dépit, je retournai de tout côté mon projet encore informe

de conquête d'une nouvelle eſpèce.

Le papelard fut d'une exactitude qui me ſurprit preſque. Comme je l'entendis monter à pas de loup, il me trouva enfoncée dans la plus profonde méditation, tenant un livre à la main, ayant le corps nonchalamment penché ſur le côté d'un canapé, de façon que l'immenſe & triple fichu en étoit un peu dérangé, & que, grâce à ma poſition ménagée avec adreſſe, autant eût valu que j'euſſe été en jupon court. Ce petit déſordre, fait exprès, avoit pour plus favorable point de vue la porte vitrée qui ferme ma chambre, & par laquelle le béat devoit entrer ; & abſorbée dans ma contemplation, j'étois ſenſée avoir oublié l'univers entier. *Tartufe ſecond* parvient doucement à la porte vitrée, dont j'avois eu ſoin de tendre mal le rideau intérieur pour laiſſer un coin de carreau libre. On s'arrête, on obſerve, on lorgne, on s'élève ſur la pointe des pieds pour regarder de plus haut, on

ſe courbe pour voir de plus bas. Enfin on frappe avec le nœud du doigt ; je pouſſe un cri, tout eſt rajuſté, je me lève & vais ouvrir avec les ſignes du plus grand étonnement.

« Je ſuis importun, Madame ? —— » Non, Monſieur. Tout autre que vous » le ſeroit, m'affligeroit en ce moment. » Mais notre converſation ne peut être » qu'une méditation prolongée & qui » ne change que de forme. La confiance » que vous inſpirez, fait qu'on jouit » avec vous des avantages réunis de la » plus paiſible ſolitude & de la plus » utile ſociété. —— Si je méritois cette » confiance, ce ſeroit par celle qu'un at» trait particulier me porte à avoir en » vous, me répondit-il en me prenant » la main. On rencontre ſi rarement » quelqu'un qui en ſoit digne ! —— Les difficultés ſont bien plus effrayantes pour nous, dis-je en laiſſant ma main dans la ſienne, de manière, cependant, qu'il ne pût juger ſi je l'y laiſſois par diſtrac-

tion,

tion, ou pour faire une eſpèce de réponſe tacite à la légère preſſion qu'elle avoit éprouvée. Le doute où cette main le mettoit, le fit rêver un inſtant; je vis dès-lors que réellement nous ne valions pas mieux l'un que l'autre.

« Il eſt des gens, Madame, dont les » confidences ſont de sûrs garans pour » celles qu'on eſt porté à leur faire. » Certaines âmes s'entre-attirent & » elles ſentent d'abord qu'elles ne riſ- » queroient rien à ſe toucher par leurs » points les plus ſenſibles. C'eſt du de- » hors, Madame, que viennent les ſeuls » dangers que puiſſent avoir les rela- » tions intérieures, & de ce côté-là » votre ſécurité doit être parfaite quel- » que jeune & quelque belle que vous » ſoyez. L'eſtime qui vous précède & » mon exiſtence dans le monde, nous » répondent de part & d'autre de » cette prudence, de cette diſcrète cir- » conſpection qui rendent de mutuels » épanchemens plus doux & en écar-

» tent tout inconvénient ». En proférant ces mots d'une voix un peu vacillante, il fit si bien que nous nous assîmes ensemble sur le canapé, & ce qui me donna une forte envie de rire, sans m'empêcher de garder le plus grand sérieux, ce fut qu'il crut bonnement m'y conduire avec assez de finesse pour que je ne m'en doutasse pas. Imagines-tu la joie que me causoit la plaisante idée qu'enfin quelqu'un travailloit à me séduire ?

« Ces vérités, repris-je en le laissant
» se féliciter de ses progrès, me pa-
» roissent avoit été longtems l'objet de
» vos réflexions, & ce que vous avez
» médité ne sauroit être que bien vu.
» Je les avois pressenties sans pou-
» voir m'en rendre raison. Les plus
» pressans besoins du cœur y doivent
» dormir, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'il
» s'offre, pour les satisfaire, une occa-
» sion & des moyens que le jugement
» approuve. On est, je crois, bien mal-

» heureux lorſqu'ils ſont réveillés par
» des apparences qui ne ſont que ſpé-
» cieuſes. —— L'état d'une perſonne,
» ſon âge mûr, un extérieur qu'elle
» ſeroit honteuſe de démentir, une ré-
» putation ſolidement établie, la con-
» ſidération publique & l'importance
» qu'il y met, voilà de puiſſans motifs
» pour tranquiliſer l'âme la plus timo-
» rée; pour l'encourager à de récipro-
» ques effuſions de ſentimens. —— Oh,
» ſans doute, m'écriai-je en l'interrom-
» pant avec une véhémence qui dût
» naturellement exciter encore plus la
» ſienne. Mais quand on a rencontré cette
» perſonne entre cent mille, il faut en-
» core avoir un autre avantage que ne
» vous donne ni ſon mérite, ni votre pen-
» chant pour elle. —— Quel avantage
» peut vous ſembler ſi rare? —— Celui
» de l'intéreſſer, de ſe l'attacher, de ſe
» l'acquérir, de devenir pour elle une
» autre elle-même. ——Avec de la fran-
» chiſe, de la bonne-foi, on ſe juge

H 2

» bien ; avec de l'indulgence on enhar-» dit. Et puis il eſt une attraction mo-» rale, ſecrète qu'on n'analyſe pas, qui » rapproche les volontés, applanit les » voies, ſe communique, s'accroît de » ſes propres effets, tient lieu de tout, » ſuffit à tout. —— Mais, Monſieur, ſi » c'étoit une illuſion ? —— Rien alors » ne ſeroit réel. —— Eſtimez-moi, mon » cher Monſieur, aimez-moi aſſez pour » ne pas dédaigner de me ſervir de » guide. Mon ignorance vous rebute-» roit ſi vous n'étiez la bonté même. » Je me confie à votre expérience.

» Vous me raviſſez, me dit-il, en » me ſerrant la taille de l'un de ſes » bras. Oui, je ſerai votre ami, votre » guide. Oui, ſi vous le voulez, il ſe » formera entre nous la plus paiſible, » la plus tendre, la plus délicieuſe » union qui jamais ait exiſtée entre deux » cœurs deſtinés à faire le bonheur l'un » de l'autre. Ecoutez. L'amitié reçoit, » l'amitié donne des avis. J'en ai un à

» vous donner qui, puisque vous êtes
» dans ces dispositions, sera utile à
» notre projet commun. —— Vous hé-
» sitez ! vous êtes déjà injuste à mon
» égard ! vous me promettez un avis
» & votre air m'annonce que vous crai-
» gnez que je n'en sois pas digne, que
» je le reçoive mal, que je n'y accède
» pas ! de grâce comptez plus sur ma
» docilité. Ne sera-ce point mon inté-
» rêt que de suivre vos conseils? ——
Vous êtes un ange, me dit-il, en ap-
pliquant ses lèvres sur ma main. » Je
» m'ouvrirai donc sans balancer. Ce
» jeune Marquis vous a recommandée,
» vous étiez estimée de sa mère, rien
» de mieux jusques-là. Mais, croyez-
» moi, évitez de le recevoir chez vous
» & même en maison tierce. Les raisons
» en sautent aux yeux, vous n'aurez
» aucun besoin de les dire. Sa jeunesse,
» vos principes connus, le soin toujours
» si précieux de votre renommée,
» votre goût pour la retraite, tout vous

» en impose l'obligation. Il n'est pas » votre parent, votre cousin, & quand » il le seroit, vous ne seriez que plus » louable & plus prudente d'éviter les » entrevues ; car la familiarité d'un pa» rent a aussi son péril d'autant plus à » redouter qu'on s'en méfie moins ».

Il me donnoit beau jeu, comme tu vois, ma chère *Olinde*. « Que je vous » sais gré, lui répliquai-je, de cette » délicatesse ! une affection toute spi» rituelle, toute céleste a donc aussi sa » jalousie dont on s'honore ? Mais, Mon» sieur, vous-même me permettrez» vous de payer votre avis par un sem» blable ? Votre nièce est belle, dit-on, » très-jeune, & vous la voyez à cha» que instant ; elle loge chez vous, » mange avec vous ? —— Oh ! cela est » bien différent, Madame. Je suis son » Tuteur, elle est encore enfant, elle » n'a de parent & d'appui que moi. » Je dois répondre d'elle, & je vous » jure qu'elle s'ignore autant que lorſ-

» qu'elle étoit au berceau. —— Je vois » que mes conseils sont déplacés; comp» tez, Monsieur, que j'aurai pour les » vôtres tous les égards qu'ils méri» tent », lui répliquai-je en m'éloignant avec gravité & en feignant de renfermer en moi & d'avoir même beaucoup de peine à contenir & déguiser un violent chagrin.

Mon oison fut bridé. Il y auroit moyen d'arranger tout; il falloit seulement le tems d'y penser, de se retourner. Je fis entendre qu'il m'en faudroit aussi pour me résoudre, mais cela en termes tellement entortillés, que lui-même ne les prenoit en aucun sens qu'en tremblant qu'ils n'en eussent un autre; en lui faisant entrevoir que je le pénétrois, & en me réservant toujours une interprétation possible qui lui eût prouvé que nous ne nous entendions point du tout. Un homme livré à ses passions qu'il n'a jamais essayé de vaincre, est cependant, entre nous, un

bien plat perſonnage, un animal d'une ſingulière ſtupidité! c'eſt à nous qu'on peut en demander des nouvelles. Quelle torture celui-là ne donna-t-il pas à ſon eſprit pour imaginer comment il conſommeroit la plus haute ſottiſe! Je n'avois qu'à choiſir le Couvent où je voudrois qu'il mît ſa nièce. Si je le ſouhaitois, il la laiſſeroit ici & nous voyagerions. On pouvoit encore mieux faire; il lui donnoit un appartement fort éloigné du ſien, elle auroit ſes gens, je la verrois quand il me plairoit, il ne la verroit jamais, & nous ſerions lui & moi enſemble le plus fréquemment que nous pourrions : ce fut ce qu'il propoſa de moins abſurde, tu jugeras par-là du reſte.

Notre converſation s'animoit à tout inſtant davantage. Lorſqu'à la chûte du jour ma chambre devint obſcure, nos propos & répliques furent encore plus preſſés, plus vifs. Je n'omis aucun des geſtes, aucune des inflexions

de voix, aucune des appétissantes inadvertances que demandoit mon rôle. Quand nous ne vîmes plus, il étoit hors de lui; c'étoit une effervescence, un ridicule incroyable; il m'auroit promis la tête de sa nièce si je l'avois exigée. Mais la servante apportant des lumières, le bruit qu'elle fit & quelques rayons l'ayant annoncée, M. *de R**** se promenoit à grands pas au moment qu'elle entra.

Cette fille m'apprit qu'un laquais de la Présidente vouloit me parler, que le carrosse étoit à la porte. Je passai dans la première chambre pour savoir ce que ce domestique avoit à me dire. Madame étoit seule avec Mademoiselle *Adélaïde* & me prioit de lui accorder une couple d'heures si je n'étois pas occupée. Je dis que j'allois m'y rendre. Le rapport que je fis, en rentrant, du message & de ma réponse, pétrifia le Tuteur qui rouloit le bord de son chapeau entre ses doigts, sans

mot dire, en pouſſant de gros ſoupirs & me faiſant de ces yeux qu'un peintre ſeroit fort aiſe de pouvoir donner à l'un des vieillards dans un tableau de *Suzanne*. Tandis que je cherchois mon mantelet, mes gants, mon manchon & que, ſans qu'il y parût, je rattachois par-ci par-là quelques épingles, il prit congé en exigeant ma parole que le jour ſuivant nous mettrions la dernière main à nos petites affaires. Je lui proteſtai que je ſerois toujours flattée de l'honneur de le revoir, & le reconduiſis juſqu'à la ſeconde porte. Ma révérence fut aſſortie à ſon ſalut &, pour le moins, auſſi bizarre, auſſi inintelligible, & je ne tardai pas à partir pour chez la Préſidente.

Quelque vîte & quelque mal que j'écrive, je n'ai pu parvenir au plus intéreſſant. Je n'ai jamais tant barbouillé de ma vie. Ma main refuſe ſervice. Adieu, chère *Olinde*, juſqu'au premier quart d'heure que j'aurai de libre. Je

recommencerai alors & continuerai, & finirai quand je pourrai, ſuivant mon uſage. Je crains bien que ce lunatique d'*Orchêne* ne me laiſſe plus de loiſir que je ne voudrois. Je t'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XLVI.

Le Baron de Mévane *au Comte* de Thernèſe.

AUTRE alerte, mon cher beau-frère; mais j'oſe compter que c'eſt la dernière. De façon ou d'autre, il faut que cela finiſſe. Me prend-t-on pour un exempt des Maréchaux ? J'avois mandé d'*Orchêne* par un billet, on ne le lui a remis qu'à ſon lever. Je mourrai en peſtant contre cette valetaille. Une ville s'abymeroit qu'ils n'en vont pas meilleur train. Le Marquis eſt en-

tré dans mon cabinet, montre à la main, dix minutes après ma commission faite. Nous nous sommes renfermés pour vuider tranquillement cette affaire entre nous.

« Je vous crois honnête-homme, je » le suis depuis plus de trois quarts » de siècle, & je sais que l'être comme » je l'entends n'est pas chose aussi aisée » qu'on se l'imagine communément. Si » votre récit ne peut attaquer ni l'hon- » neur, ni l'intérêt de personne, expli- » quez-moi les motifs de votre que- » relle d'hier avec mon neveu. —— » Monsieur, lui seul m'en cherchoit » une, & je ne vous dirai pas qu'il » eût tort, je suis trop vrai pour cela. » Me permettez-vous de vous deman- » der si ma sincérité & ma ferme ré- » solution de tout réparer, feront à » vos yeux des excuses suffisantes pour » une faute que je ne nierai pas? —— » Certainement. Vous m'offenseriez » d'en douter. Touchez-là. —— Eh

» bien ! Monſieur le Baron, voici le fait.
» J'aime éperdument, autant qu'on peut
» aimer, Mademoiſelle votre nièce *Roſa-
» lie*. Feu ma mère, ſur ſon lit de mort,
» a obtenu l'agrément de M. le Comte
» *de Thernèſe* pour notre mariage dont
» le deuil & mes égaremens ont retar-
» dé la concluſion. La fréquentation de
» jeunes débauchés, de longues liaiſons
» avec des femmes perdues, l'impé-
» rieuſe, l'indomptable habitude d'une
» conduite déréglée, d'une vie diſſo-
» lue, ont fait de moi un véritable
» libertin ; je vous parle franchement.
» Je le ſuis devenu, malgré la meilleure
» éducation ; je le ſuis encore, quoique
» beaucoup moins, malgré tous les
» efforts que j'ai faits juſqu'ici pour
» ceſſer de l'être. Mais je puiſerai dans
» les promeſſes formelles que je fais ici
» entre les mains d'un homme comme
» vous, dans des promeſſes que je ſcelle
» du ſerment de renoncer à *Roſalie* ſi
» je ne les remplis, une vigueur contre

» moi-même que je n'ai pas encore » eue, qui triomphera de ces penchans » dépravés qui n'occupent pas le fond » de mon cœur, de ce fatal prestige » qui n'a subjugué que mes sens.

» Quels nouveaux déportemens avoit- » il à vous reprocher ? Comment les » savoit-il ? Où en est l'objet ? Y a t il » là-dedans un mystère que je ne doive » pas sonder ?

» Nul mystère, Monsieur, qu'on ne » puisse vous découvrir quant à ce » qui me concerne. Les reproches de » *Félix* portoient sur ce que je lui ai » bonnement confié moi-même ; car vi- » cieux en dépit de moi, je m'accuse » comme si j'étois un autre, & s'il n'est » que trop vrai que je succombe par » foiblesse à la moindre occasion, il » l'est autant que je suis incapable de » fausseté, & que je m'impute mes foi- » blesses à crime avec le plus cordial » attachement à la vertu que je ne » trahis jamais que je n'en aie le plus

» grand regret lorſque l'illuſion eſt diſ-
» ſipée. Auſſi en m'accuſant auprès de
» lui, je ne me juſtifiois nullement. Com-
» ment l'aurois-je pu & même voulu ?
» Je ne lui révèlois rien qu'il ne sût.
» Je ne commettois pas la faute, ſelon
» moi, la plus indigne d'un homme qui
» ſe pique de quelque honnêteté, celle
» de décrier une femme, de médire
» d'une perſonne abſente, de déchirer
» le voile qui couvre des déſordres qui
» peuvent ceſſer. Car en fait de vertu
» de femme, une bonne réputation qu'on
» a épargnée lorſqu'elle ne portoit ſur
» rien, lorſqu'elle n'étoit qu'une chimère,
» eſt très-ſuſceptible de devenir une
» réalité. Enfin, ce que j'ai confié à
» *Félix* ne lui dénonçoit que moi ſeul,
» & j'avois débuté par exiger & obte-
» nir de lui des promeſſes de ſilence
» que je ſuis aſſuré qu'il tiendra. —
» Briſons là-deſſus, Monſieur d'*Orchêne*.
» Ou je me trompe fort, ou vous vau-
» drez mieux, avec le tems, que tel

» qui n'aura jamais eu rien ſur ſon
» compte ; car on a plus de mérite à
» ſe corriger qu'à n'en avoir que faire.
» Mais il faut travailler ſur ſoi-même,
» ſe vaincre, ſe morigèner. Certaines
» habitudes s'enracinent, ſi l'on n'y
» met ordre, au point de conſtituer
» caractère & paſſer en nature. J'ac-
» cepte vos paroles. Je m'offre pour
» votre caution, & même pour être
» votre ſecond ſi vous aviez de rudes
» combats à livrer. Je n'entends point
» des combats d'écervelé, pareil à ce-
» lui où vous & *Félix* alliez vous eſ-
» crimer. Excuſez ſa pétulance. Il a
» bon cœur, il vous aime, il aime ſa
» ſœur, il a des notions ſaines ſur l'eſti-
» me, il vous rendra la ſienne ſur ma
» garantie. Il n'eſt pas dans ſon aſſiette,
» il eſt à plaindre.

» Sa *Colombe*, ai-je pourſuivi, eſt
» comme morte, pis que morte pour
» lui. On ſe conſole des gens enterrés ;
» ſans cela tout mon ſang ſe feroit tour-

» né en larmes, & il y auroit longtems
» que je ne ferois plus. Mais il fait
» qu'elle exiſte, quelle l'aime, & le
» Tuteur eſt intraitable. Il l'eſt à tel
» excès que, malgré mon art concilia-
» toire, il s'eſt brouillé avec moi hier
» pour que nous n'allions plus chez
» lui. De tout autre que de cet origi-
» nal, je vous dirois qu'il m'a manqué ;
» mais ce n'eſt pas ûn habitant de ce
» monde, le moyen qu'il ſache y vi-
» vre ! il rompt en viſière à ceux qui
» pourroient nous réintroduire dans ſa
» maiſon. Voulez-vous juger à quel
» point il pouſſe ce vertige ? Hier après-
» midi, un pauvre barbouilleur qui
» tâche à vivre de ſes prétendues pein-
» tures, ayant ſaiſi, tant bien que mal,
» nos figures & celles de quelques-uns
» de nos amis, eſt allé chez lui pour
» ſe recommander, & lui a apporté ces
» miniatures afin de lui donner une
» idée de ſon travail. On a cru que ce
» Tuteur lui caſſeroit bras & jambes

» & le jetteroit ou par l'escalier ou par
» la fenêtre, le prenant, sans doute,
» pour une espèce de *Crispin* déguisé
» qui ne vouloit que glisser finement un
» portrait dans les mains de *Colombe*.
» Un portrait ! il fait, en vérité, bien
» de l'honneur aux productions de no-
» tre protégé. Imaginez que j'y ressem-
» ble à un jeune Mousquetaire qui,
» pour faire quelque espiéglerie, a pris
» la perruque d'un vieil invalide, &
» mon neveu a l'air d'un aspirant à la
» royauté de la Basoche.

» Monsieur, me dit le Marquis, le
» succès pouvant seul justifier ce que
» je tente pour *Félix*, pour lui rendre
» sa tranquilité, pour lui procurer ou
» sa *Colombe* ou de bonnes raisons de
» se consoler de ne la pas obtenir, je
» vous prie de m'accorder encore quel-
» ques jours, d'abandonner cette affaire
» à mes soins. Je m'engage à vous en
» rendre compte ainsi qu'à Monsieur
» votre beau-frère à qui j'en ai écrit en

» ces termes. Si je ne réuſſis pas au
» gré de mes ſouhaits, du moins n'au-
» rai-je compromis ni *Félix*, ni vous,
» ni Monſieur ſon père ».

Il m'a tant prié à ce ſujet qu'il m'a bien fallu lui donner carte blanche. Nous nous ſommes ainſi quittés aſſez contens l'un de l'autre. Mes maux & mes manières abrégeant beaucoup tout ce qui n'eſt que cérémonies, il eſt ſorti ſans que je le reconduiſiſſe, en paſſant par le jardin, comme il avoit fait pour entrer ſans être vu. Le diable veut que mon neveu s'y promène, malgré un demi-pied de neige & un froid à perdre le nez & les oreilles; mais ces têtes-chaudes n'y regardent pas de ſi près. Et vîte, vîte, ces Meſſieurs commencent la ſcène la plus violente. J'envoie leur dire que j'arrive, & je m'y fais porter au moment même. La patience échappoit au Marquis, *Félix* ne demandoit pas mieux. Il étoit déjà queſtion de ſe revoir; il fut queſtion

de s'embraſſer ſur le champ, ou de ſe brouiller ſans retour avec moi, avec vous, avec *Roſalie*, avec *Colombe*: on eût dit que j'avois en poche les pleins-pouvoirs de tous ceux qui me vinrent dans l'eſprit. La paix ou du moins une trève fut ſolemnellement conclue, à condition que M. d'*Orchène* feroit part dans trois jours à ſes nouveaux alliés du plan des opérations de ſa campagne actuelle contre les ennemis communs. Je n'oubliai point d'inſérer dans le Traité que Monſieur le Marquis ne ſe vanteroit plus tant, nous fît-il tous vaincre.

Du côté du Tuteur, il n'y a qu'une ſeule nouvelle qui eſt fort étrange, c'eſt qu'il n'en vienne point du tout. Les communications ont été ſupprimées par lui-même, avec une frayeur & un ſoin qui me préviennent contre lui, malgré ma bonne volonté; car il y met autant de groſſièreté que d'injuſtice. Quel rapport ai-je moi avec

des amours ? Je ne fais pas grand cas de ce qu'on nomme politesse. Je passe, je sais même gré qu'on l'oublie quelquefois pour être plus amical ; mais je m'irrite de ce qui la blesse gratuitement. Sans aimer beaucoup le rigorisme, je lui trouvois je ne sais quoi de respectable ; mais s'épouvanter d'une recherche honnête, honorable, m'exclure pour écarter mon neveu ! On ne manque essentiellement aux autres qu'en se manquant plus grièvement à soi-même ; c'est une de mes vieilles observations qui se vérifient le plus souvent. Vous verrez que tout cela dénichera le saint. J'en serois fâché par rapport à lui. Il est de chair & d'os comme un autre, si j'en crois certaines confidences de *Govin*. On ne doit pas en croire de légère ; mais il faudra voir.

Je vous avouerai, mon ami, que si je n'ai pas serré les pouces au Marquis pour lui faire expliquer les moyens qu'il met en œuvre, ma curiosité a été

tenue en bride par un peu de reſſentiment contre un bourru, par un peu de malice même. Si d'*Orchêne* me les avoit confiés, j'aurois pu m'y oppoſer par pitié, par égard, par circonſpection, au lieu qu'en les ignorant je n'en ſuis pas reſponſable. Si le Tuteur s'en mord les doigts, ce ſera tant pis ou tant mieux pour lui. Si cela le démaſque, ce ſera parce qu'il étoit un fourbe, parce qu'il portoit un maſque. Si cela le corrige, ce ſera parce qu'il en avoit beſoin. Si cela le détrompe, il jugera mieux. Au reſte, *Félix* ne ſe permettra aucune démarche pour obtenir ſa *Colombe*, que je ne ſache bien & ce qu'on voudra & ce qu'on fera. Trois jours ne ſont pas la mort d'un homme. Et ſi dans trois jours nous n'en ſavions pas davantage! eh bien! en attendant j'aurai eu quelque repos. L'excellent projet que celui qui m'en donne, ne fut-ce qu'une heure! à tous les ennuis d'un vieux garçon, j'ai le ſecret de

joindre toutes les ſolitudes de la paternité. Adieu, mon cher beau-frère. J'écris tant depuis tout ceci, que ſi j'avois cinquante ans de moins.... mais non ; vous ſeul pourriez me lire. Mes amitiés à ma ſœur. Je ſuis tout à vous ; mais je vous préviens que je ne ſuis plus que mon ombre.

LETTRE XLVII.

Mademoiſelle Danzel *à Mademoiſelle* Olinde.

J'ARRIVE chez Madame la Préſidente, chère *Olinde*. Tu vois que je ſuis exacte à tenir ma parole. Les politeſſes & l'eſtime ſe ſoutiennent, ou même vont en augmentant. Elle venoit de recevoir des lettres de Paris qui la combloient de joie ; Monſieur le Préſident ſe propoſe d'être ici à la fin du

mois ; cela s'appelle être heureuſe à peu de frais. Je fis ſemblant de n'avoir pas l'honneur de connoître ce tendre mari, dont le retour ne laiſſe pas de me causer quelque inquiétude. Mais enfin dans trois ſemaines, on expédie bien des affaires. Quitte pour doubler le pas. Je débutai par payer bien cher le malin plaiſir de myſtifier un hypocrite. Il me fallut déraiſonner éducation, morale, vertus, dévotion pendant un ſiècle qui ne ſe trouva encore, au bout du compte, n'être qu'une heure lorſqu'on annonça M. *de R****.

On le porteroit dans une châſſe d'or qu'il ne ſeroit pas mieux reçu. Il eſt vrai qu'il ſeroit un peu moins embarraſſé de ſa contenance qu'il ne le fut quand, un inſtant après ſon arrivée, après qu'il ſe fut informé de la ſanté de Madame la Préſidente & de la mienne, on annonça le Marquis d'*Orchêne* qui fit ſon compliment à la Dame de la maiſon & me dit enſuite : « Je me
» ſuis

» suis présenté chez vous, Madame,
» cette après-dînée, on m'a dit que
» vous étiez en affaire avec Monsieur,
» j'ai craint de vous déranger. Je pren-
» drai mieux mon tems une autrefois ».
Le coup étoit atroce. Je crus devoir en profiter & que je me donnerois des droits sur celui que j'aiderois à l'esquiver.

« J'attendois Monsieur, dis-je au
» Marquis. —— J'ai le malheur de ne
» pouvoir remplir toutes mes promes-
» ses, Madame, me dit le fourbe. Je
» vous supplie de pardonner si je m'y
» suis rendu trop tard. Vous étiez sor-
» tie à cinq heures & demie. J'ai tant
» d'obligations indispensables! —— Ma-
» dame est arrivée ici avant six heures,
» observa la Présidente ». De cette complication de mal-entendus il résulta, selon *Tartufe*, que nous ne nous étions pas vus de la journée. Il voulut un mal horrible à d'*Orchêne* qu'il tînt dès-lors pour jaloux, & vit dans ma

promptitude à parer cette botte, une attention, une prédilection marquées, un connivence qui lui fut de fort bon augure. Un signe me suffit pour porter l'intelligent Marquis à lui donner partie gagnée.

Nous soupâmes-là, nous fûmes six à table en comptant pour deux Mademoiselle *Adélaïde* & sa maigre Bonne; celle-ci me dit que son frère avoit l'honneur de me connoître, qu'il lui avoit écrit de moi. Son frère! me connoître! heureusement nous mangions du poisson, c'étoit vendredi. Je fis comme si une arette m'étrangloit, pour empêcher qu'on ne me vît rougir jusqu'au blanc des yeux. C'étoit bien la peine! Devine qui étoit ce frère qui m'avoit fait une si belle peur? L'homme à l'habit noir. L'arette se fondit & je payai, en insipides complimens, de plats éloges de Diligence.

M. *de R**** entama une dissertation, à perte de vue, sur l'inconsé-

quence des jeunes-gens, sur le danger des liaisons qu'on formoit avec eux. « Je me brouillerois avec toute une » ville, dit-il, si je ne pouvois qu'à » ce prix écarter de chez moi certains » garnemens réputés fort honnêtes, » parce qu'ils ne volent, ni n'assassi- » nent. —— Il est vrai, dit la Prési- » dente; la jeunesse d'aujourd'hui est » de bien mauvaise compagnie; & cela » n'est ainsi que depuis quinze ou vingt » ans: car mon mari, vous savez comme » il s'est toujours conduit & les amis » de son âge ont été toute leur vie si » décens, de mœurs si régulières! Il » étoit jeune comme un autre; mais » quelle différence! quel air posé, pru- » dent! aussi ce sont des hommes. —— Alors on se perfectionnoit en se rapprochant, ajoutai-je d'un ton de penseuse, » & aujourd'hui l'on ne se pré- » serve qu'en fuyant ». C'étoit de cette force que nous raisonnions quand d'*Orchêne* poussa un cri, en disant au Tu-

teur : « Ah, Monſieur ! j'ai des cors » aux pieds ! » Celui-ci s'étoit mépris & me prouva un inſtant après qu'il ne ſe méprenoit plus ; il me le prouva ſi légèrement qu'il ne dépendoit que de moi de n'en pas douter. Je pris d'abord ce parti ; mais il continua de ſolliciter une réponſe avec une ſi intéreſſante timidité que j'en fis une indéciſe au moment où nous nous levâmes de table.

Ce qui ne ſignifie rien peut encore flatter la vanité d'un cagot. M. *de R**** ſavouroit une douce eſpérance. Elle & la digeſtion du plus copieux ſouper, lui donnoient une tendre rêverie qui ne lui permettoit guère de ſavoir ce qu'il diſoit, mais qui redoubloit ſon beſoin de parler. Les mots de vertu & de piété vinrent à propos à ſon ſecours. Un cœur, des ſens épris de lubricité, un cerveau rempli de projets de vice, fournirent à ſa langue menſongère les plus brûlantes expreſſions pour peindre

& exalter les charmes d'une vie sainte, les voluptés intérieures de l'âme pure. Le plus sale des esprits, on l'eut pris pour un séraphin. D'*Orchêne* ne pouvoit s'y tromper, il vit comme moi dans la fange celui que la Présidente se tuoit de nous montrer de l'œil comme planant au-dessus des nues. Tu trouveras, ma chère *Olinde*, mon style fort extraordinaire; c'est la couleur naturelle de la chose. Rien n'est, en effet, plus extraordinaire pour nous que ce que j'ai à t'exprimer.

Enfin ces deux Messieurs reconduisent ensemble la veuve *de P*** dans la voiture du Marquis, vraie *désobligeante* où la civilité le réduit à n'être assis qu'à-demi sur le strapontin. M. *de R**** étoit à mon côté. On n'imagine pas combien cet homme a les mains frétillantes, & quelle haîne secrette il a pour les lanternes. La place n'étoit plus tenable pour moi, lorsque nous abordâmes à ma porte. Je remerciai

d'*Orchêne*, je souhaitai, non sans envie de rire, une bonne nuit au Tuteur; & j'allai dans ma chambre attendre, en me déshabillant, si l'ombre de M. *de P*** feroit encore un acte d'apparition. Elle arrive; mais quelle métamorphose! En vérité ces hommes sont des énigmes indéchiffrables, même pour nous. Feu *Platon* n'excédoit, n'assommoit pas mieux son monde, si c'est de lui que viennent les mots : *Amour Platonique*.

Ce que je vais t'apprendre, *Olinde*, va te faire tomber de ton haut de surprise. Figure-toi, si tu le peux, ou si tu l'oses, que M. le Marquis d'*Orchêne* est décidément résolu à n'être plus que mon ami, mon meilleur ami. —— « Avez-vous, lui demandai-je, » quelque pressentiment que vous deviez mourir demain? —— Tu plaisantes en vain, me dit-il; ma résolution est inébranlable, & crois-» moi, elle a aussi ton bonheur pour

» objet. —— Mon bonheur éternel, lui
» dis-je ? —— Pourquoi non ? ——
» Ajoute : *que je vous souhaite*, & ton
» sermon sera fini. —— Point de rail-
» leries. Il ne m'est pas donné de voir
» si loin dans l'avenir ; mais que je te
» parle, pour le présent, de ta situa-
» tion, de ta fortune, de ton repos,
» de ton contentement ; je m'en occupe
» sérieusement & je te proposerai, à
» leur égard, des idées qui ne seront
» ni chimériques, ni allarmantes, pour
» peu que tu sois raisonnable. Suscep-
» tible d'amitié, tu dois en reconnoître
» les témoignages. —— Comme ce ne
» sont pas des contes à dormir de bout,
» repris-je, permettez-moi, Monsieur,
» de me coucher. Vous continuerez,
» & si le sommeil me gagne, vous aurez
» la bonté de renvoyer le reste à une
» autre fois. —— Je n'ai que quelques
» mots à dire, & je m'esquive. ——
» Quoi ? tout de bon ? —— Sur mon
» honneur. —— Ne fait pas le fol, le

» ſot.—— C'eſt ce que j'évite de mon
» mieux. Ecoute, *Victorine*. Achève
» de tourner la tête au Tuteur, pouſ-
» ſe-le à ſe défaire de *Colombe*, oblige-
» le à la donner à *Félix* & compte ſur
» des preuves de reconnoiſſance qui
» te tireroient sûrement d'un état.... &
» il ſoupira en détournant ſes yeux de
» deſſus les miens. Quel état, pour-
» ſuivit il ! Il eſt impoſſible que quelques
» retours ſur toi-même ne t'en faſſent
» pas ſentir les déſagrémens, l'abjection,
» la fin déplorable. Tu t'étourdirois
» peut-être encore quelques années ;
» une maladie, un accident »...... J'in-
terrompis un diſcours qui me pénetroit
d'autant plus que j'y retrouvois des
réflexions que j'avois faites mille &
mille fois. Par une étrange contradic-
tion, voulant en même tems l'en re-
mercier & l'en diſſuader, lui atteſter
que j'y étois ſenſible, & tout tenter
pour oublier avec lui d'incommodes
vérités ; j'allois le ſerrer dans mes bras,

lorſque mes yeux , troublés par des larmes, le virent m'échapper comme il étoit venu.

Dans ma douleur, où croiras-tu que je m'aviſai de chercher de la conſolation ? Dans le chagrin viſible qu'il avoit eu en me parlant ainſi ; dans cette profonde triſteſſe que décéloit alors chacun de ſes traits. Il reviendra, me diſois-je. Il ſouffroit trop pour ne pas revenir. Je ne l'effaroucherai pas, j'affoiblirai un peu l'expreſſion de ma tendreſſe pour qu'il s'y réaccoutume par degré. Je lui complairai en ſervant ſon ami. Je rentrerai pas à pas dans ce cœur qui me regrette & qui me plaint. Je bercerai doucement cette raiſon à peine éveillée & qui ſe rendormira. Un peu de jalouſie excitera l'amour. Le ſommeil vint prêter à ces eſpérances haſardées une partie des charmes de la réalité.

Le lendemain, au ſortir de la meſſe, je trouvai chez moi M. *de R**** qui

m'attendoit & qui me parut dans la disposition de reprendre notre entretien, notre méditation au point où les lumières l'avoient interrompue la veille. Mais il étoit dans mon plan que nous eussions à recommencer. Après les inutilités d'usage, nous entrâmes en matière presque en même tems l'un que l'autre, & chacun de son côté. « Comment se porte Mademoiselle votre » nièce, lui dis-je? —— Je ne m'en » suis point informé, répondit il. J'a- » vois vraiment autre chose en tête » que cette petite sotte! » Nous nous trouvâmes ainsi tous les deux à la fois au beau milieu de notre sujet. Voici notre dialogue.

« Je ne vous demanderai pas quelle » est cette autre chose. —— Vous n'a- » vez, en effet, aucun besoin de le » demander. —— Voudriez-vous par- » là me faire croire que je le sais? —— » Non pas vous le faire croire, mais » seulement vous le faire dire, de vous

» à moi ; avec cette confiance que je
» mérite. —— On se trompe souvent
» soi-même en tenant trop à ce qu'on
» imagine. —— De grâce, dites-moi
» sincérement ce que vous imaginez.
» —— N'abuserez-vous pas de ma sincérité ? —— Non ; je la payerai de
» toute la mienne. —— Me le promettez-vous ? —— Je m'y engage du
» fond du cœur. Parlez. Qu'imaginez-vous ? —— Qu'une femme sensible
» & ingénue (ici j'étouffai un soupir & dérobai pudiquement le regard le plus passionné) » court avec vous plus de
» dangers qu'elle ne pense. —— Avec
» moi ! aucun, aucun. Il n'en est point
» que mes attentions, ma vigilance,
» ma réputation ne préviennent. Nos
» cœurs se parlent, s'entendent ; nos
» yeux se répondent ; ouvrons-nous
» sans contrainte l'un à l'autre. Reposez-vous sur moi de tout ce qui pourra concerner le dehors, seul côté
» périlleux dans les arrangemens que

» nous allons faire, si j'étois autre
» que je ne suis. Je ne connois point
» d'homme avec qui vous ne courus-
» siez des risques infinis. Mais aussi que
» pense-t-on d'eux ? Ont-ils quelque
» considération acquise & qu'il leur im-
» porte de conserver ? Ce qui vous
» perdroit sans ressource avec qui que
» ce fut, vous sauve, vous met à cou-
» vert de tout avec moi. N'ayez d'ail-
» leurs nul de ces scrupules que l'ha-
» bitude réduira à ce qu'ils doivent
» être. Il est constant qu'elle les dissout
» tranquillement comme ce café dissout
» ce sucre (je l'avois invité à déjeûner
» avec moi). A quoi bon les avoir
» s'ils n'ont pas comme ce sucre la
» propriété de rendre ce dont on jouit
» plus doux ? Ceux dont quelques axio-
» mes surannés de spéculation creusent,
» dirigent la conduite, sont toujours
» flotans, irrésolus, craintifs. Ceux,
» au contraire, qui commencent d'abord
» par se tracer un plan de conduite

» analogue à leur caractère, à la nature,
» à la raison, choisissent à loisir leurs
» axiomes de spéculation de manière à
» être toujours contens d'eux & des au-
» tres. La pratique est indépendante de
» la théorie & toutes les deux sont sages
» & utiles dans leur genre. J'ai entrevu
» hier, Madame, ce qu'on pouvoit
» se promettre d'un bon esprit tel que
» le vôtre. Je ne saurois me dispenser
» d'assister à une cérémonie qui com-
» mencera dans une heure; de-là je suis
» forcé d'aller à l'Hôpital, c'est le jour
» du grand nombre; puis je dois abso-
» lument dîner en ville. Je ne manque-
» rai pas d'être chez moi avant cinq
» heures. Je vous prie de vouloir bien
» venir m'y trouver. Nous serons d'a-
» bord avec *Colombe*. Il le faudra. Vous
» verrez quelle imbécile c'est. Ensuite
» elle ira à ses devoirs; nous serons
» seuls, libres. On sera prévenu que
» nous aurons à traiter de beaucoup
» de détails.

» Je ferai mieux encore, » dit-il en prenant son chapeau d'une main & me serrant le bras avec l'autre pour m'empêcher de me lever pour l'accompagner. « Votre appartement sera pré» paré. Ma nièce soupe éternellement » avec sa Bonne. Nous prendrons tou» tes nos mesures pour l'avenir. Vous » verrez, ma chère Dame, je mettrai » tant de condescendance, tant de fa» licité dans notre accord, que vous » n'aurez pas l'occasion de former un » vœu; ils seront tous satisfaits d'avan» ce. —— De tout ce que vous me » dites, un seul mot m'inquiète. —— » Quel est-il ? —— Quelle idée con» cevrez-vous, Monsieur, de moi, » de ma foiblesse, quand vous appren» drez par le seul mot que je relève, » que je suis de si prompte composi» tion pour tous les autres ? —— L'i» dée que j'aurai, c'est que vous êtes » charmante, que vous remplirez seule » toute mon âme, que vous y régne-

» rez en souveraine. Quel mot vous
« inquiète ? —— Je suis si touchée de
» votre empressement ! —— Il m'im-
» porte tant de vous tranquiliser ! ——
» D'après cette réponse, il n'est rien
» que je n'attende de vous. Puissai-je
» n'avoir jamais à gémir de sentimens
» auxquels il me seroit inutile de vou-
» loir résister ! cet avenir ne m'effraie
» plus tant. Vous avez si bien l'art
» d'apprivoiser les craintes ! —— Quel-
» les craintes vous donneroit l'avenir ?
» Si vous consentez à ce que nous
» soyons inséparables, unis comme nous
» l'entendons, les moyens on les aura,
» on les trouvera, on les créera, je
» les ferai naître à tout prix. Vous n'au-
» rez pas, au surplus, comblé le bon-
» heur d'un ingrat, sacrifié votre jeu-
» nesse, ces appas, cette fraîcheur ;
» vous n'aurez pas voué un tendre in-
» térêt à un égoïste qui ne soit occupé
» que de lui seul. J'ai des fonds placés
» que personne ne sait ; vous voyez

» ma confiance : je vous en ferai, avec
» le tems, de bons contrats. L'attache-
» ment que vous me témoignez, vous
» le conserverez encore à ma mémoire.
» —— Mais *Colombe*, Monsieur. ——
» Je ne lui dois rien, ma chère amie,
» rien du tout : —— Mais moi, en
» n'existant que pour vous, j'aurai le
» creve-cœur de vous voir partager
» des affections dont je serai plus ja-
» louse que de tous les trésors du mon-
» de. —— Je vous dis donc qu'on pren-
» dra des mesures. —— Oui. Si quel-
» qu'un l'aimoit. —— Quelqu'un l'ai-
» me, la demande à hauts cris. —— Et
» vous l'aurez refusée, renfermée ! &
» vous voulez que j'aille chez vous !
» ou tout votre cœur, ou rien. Que je
» suis malheureuse ! Pourquoi nous som-
» mes-nous parlé ? Falloit-il que je
» rencontrasse un écueil, précisément
» où mon inexpérience me fait abor-
» der ! —— Tout s'arrangera. —— Point
» de partage laissez-moi à mon déses-

» poir. —— On la mariera. —— A quel-
» qu'un qui l'aime, qu'elle aime, loin
» d'ici? —— A qui vous voudrez, où
» vous voudrez ». Tout ce que vous désirerez, sans restriction tout, me répétoit-il avec des transports qui m'eussent cruellement embarrassée, si la servante ne fut entrée pour emporter les tasses.

Cette fille, qui ne sait pas vivre, s'arrêtant beaucoup plus qu'il ne vouloit à mettre la table en ordre & attiser le feu, le Tuteur prit congé en la maudissant entre ses dents & en me rappellant que nous aurions une conférence à cinq heures. En lui promettant de m'y rendre je lui décochai un regard si encourageant, je répondis si clairement à la pression de sa main que la tête lui tournoit de joie lorsqu'il sortit, au point qu'à peine put-il rencontrer les portes.

Quand je fus seule, je me mis à réfléchir au petit sermon & à la recon-

noissance du Marquis ; & aux fonds placés de M. *de R****. J'en conclus qu'il falloit opposer aux empressemens de celui ci la plus belle & la plus longue défense pour le conduire au but, redoubler d'amorce & résister, lui paroître toujours plus sur le point de se livrer & se refuser opiniâtrement afin de porter sa frénésie au dernier excès. J'en conclus qu'il falloit faire marier cette *Colombe*, voir dresser les contrats de toute sorte ; & un article très-secret que j'insérai dans mon traité avec moi-même, ce fut que couvrant adroitement mon jeu de l'empire irrésistible d'une passion prétendue, de retour à la vertu, d'une alternative bien ménagée de foiblesses trop chères & de remords importuns, de larmes de tendresse & de larmes de repentir, je tendrois de tout mon pouvoir à devenir *Madame de R**** lorsque l'indiscrétion du Tuteur m'auroit prouvé qu'il est riche. Tu vois que ton exemple

m'inſpire du goût pour une bonne fin.

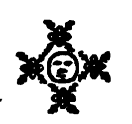
Je me renfermai alors, je me mis devant mon miroir & je m'exerçai pendant plus d'une heure à tirer le meilleur parti poſſible du coſtume de dévote. Il y a plus de reſſources que je je ne l'aurois ſoupçonné. Le défaut de tranſparence ſe compenſe aiſément par la juſteſſe & le moëlleux des contours. J'étudie les attitudes, les airs penchés, les manières de s'accouder, de ramaſſer un gant qui eſt tombé, de prendre avec les pincettes un tiſon qui roule, de diſputer poliment cette peine à celui qui veut ſe la donner, de façon à lui faire ſouhaiter que le gant tombe encore, qu'un nouveau tiſon ſe dérange. Je m'exerçai à rendre naturelles ces diſtractions qui décrochent une épingle ſans qu'on s'en apperçoive tout de ſuites; ces piquures qu'on ſe fait par mégarde avant d'avoir tout ajuſté; ces demi-faux-pas pour leſquels on

vous ſoutient par où l'on peut ; enfin tous ces petits incidens dont la ſcience eſt notre eſcrime & qui mettent inopinément l'œil ou le tact dans leurs relations ſenſuelles avec de belles formes. Ces détails ſont ſi nombreux, ſi variés, j'ai fait de ſi grands progrès dans cette étude depuis que je me ſuis aviſé d'y introduire quelque méthode, que la ſervante & le dîner me ſurprirent dans mes exercices que le feu de l'action avoit prolongés ſans que j'y penſaſſe.

En me mettant à table, je me propoſai de paſſer mon tems juſqu'au rendez-vous à t'écrire, ma chère *Olinde*, & à écrire auſſi à l'invinſible Marquis. Après le café, j'avois commencé par mon élégie, lorſqu'on m'annonça qu'une Dame vouloit me parler d'affaires de la dernière importance. Je dis qu'on fît entrer, & ſous une *Thérèſe* bien cloſe, une peliſſe, un manchon, qui ne laiſſoient voir ni taille, ni mains,

ni visage, devine qui entra, devine qui faillit à tomber à la renverse d'étonnement à ma vue? Je te le donne en cent, en mille. Tu ne le sauras que par le courrier prochain. Puisque tu ne me griffones que des notifications de mariages en herbe, je dois te punir de la brièveté, de la rareté, de la gravité de tes lettres en te laissant un peu martel en tête. Adieu. Plaisanterie à part, on m'interrompt & c'est d'*Orchêne*, quoique ce ne soit pas lui. Je t'expliquerai bientôt cette nouvelle énigme.

J'embrasse bien tendrement la Matrone qui n'attend pas, comme celle d'*Ephèse*, pour se consoler, que le défunt soit pendu. Toute à toi.



LETTRE XLVIII.

Félix *à son Père.*

Mon Père,

Quel tableau j'ai à vous esquisser ! Quels conseils j'ai à implorer de vous ! Mais quand vous lirez ces lignes, les événemens auront pris un autre aspect. La correspondance, l'écriture ne suffisent qu'à ceux qui ne perdent rien à se quitter. Elles ne sauroient me rendre ce que je perds à être éloigné de mon père. Ce qui allège mes maux, c'est que mon oncle, à qui j'ai tout dit, m'a promis qu'il agiroit efficacement pour moi, c'est-à-dire, pour ma *Colombe*; qu'à trois heures nous prendrions ensemble lui & moi des résolutions définitives, *vue l'urgence du cas*, selon lui; il m'a recommandé, ce

que j'allois faire de mon propre mouvement, de vous informer des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Que je me tienne d'abord à deux mains pour commencer par ce qui m'agite le moins & que vous devez également savoir.

J'effacerois de mon sang, s'il le falloit, si ma rétractation ne suffisoit pas, ce que je me suis trop hâté de vous écrire ainsi qu'à ma sœur à l'égard du Marquis d'*Orchêne*. Que son étonnante amitié pour moi ajoute encore à l'attachement que vous lui portez, à l'estime que nous lui devons tous! J'avoue qu'il faut qu'il ait été mon ami plus que je n'aurois jamais cru qu'on pût l'être de personne, pour supporter si longtems, avec tant de douceur, & pour pardonner, de si bon cœur, des excès, des emportemens que tout me démontre aujourd'hui avoir été aussi absurdes qu'injustes. Je vous parlerai incessamment de la preuve signalée qu'il vient

de donner de ſon amour pour *Roſalie*, de ſa déférence à vos conſeils, de ſon renoncement volontaire & abſolu aux habitudes qui le dominoient avec le plus de tyrannie. Que je vous entretienne avant des ſervices que ſon zèle me rend chaque jour dans la ſeule affaire qui puiſſe m'intéreſſer, malgré les odieux procédés que je me ſuis permis contre lui dans celle de laquelle il fait dépendre le bonheur de ſa vie.

Le Tuteur ne ſait pas que d'*Orchêne* & moi nous ſoyons ſi intimes, ſa maiſon eſt donc ouverte à mon ami. Il n'y va cependant pas auſſi librement qu'ailleurs, car cette liberté dont veulent jouir & que ſe plaiſent à accorder les honnêtes-gens, en eſt bannie par la plus ſombre méfiance. Il y eſt reçu du moins, & il a ſi bien sû mettre à profit, pour moi, les viſites qu'on lui permet d'y faire, qu'il m'a totalement acquis la Bonne de *Colombe*, Mademoiſelle *Bayeul* & tous les domeſtiques,

mestiques. On n'auroit pas soupçonné que ces gens fussent aussi prévenus qu'ils le sont contre M. *de R****. Dès que chacun d'eux a vu que les autres en pensoient mal, chacun d'eux a déployé ses pensées qu'il eut gardé par devers soi si le Marquis n'eût pas rapproché ceux que le Tuteur avoit le plus grand soin de tenir divisés. Quelque attention qu'ait celui-ci à ménager les apparences, il est mieux connu qu'il ne croit, & ce qu'en disoit *Govin* n'est rien en comparaison de ce qu'ils en débitent & de ce qu'ils en présument de mal.

Colombe se familiarise peu-à-peu à l'idée qu'un amour vertueux n'offense pas Dieu, & elle ne s'effraye plus tant de nos courtes entrevues qui ont pour témoins tous ceux qui la surveillent, excepté son oncle qui la croit toujours entourée d'Argus impitoyables, tandis que personne ne veut être le complice d'un barbare despotisme.

Je sors d'auprès de *Colombe* ; ô mon

père ! ce qu'elle m'a confié ne peut se dire qu'à vous, & il faut que je le doive autant pour que je le puisse. Introduit dans son appartement avec les précautions nécessaires auxquelles tous concourent avec une singulière joie, je lui jurois devant sa Bonne que je ne serois jamais l'époux d'une autre : — « Ne trouvez pas mauvais, dit *Colombe* » à Mademoiselle *Bayeul*, de cet air » d'innocence & de candeur qu'on ne » voit qu'en celle que j'aime ; ne trou» vez pas mauvais que je parle un ins» tant en particulier à M. *Félix*. Mais » aussi faites-moi l'amitié de ne pas » vous éloigner, de ne nous point per» dre de vue. Je puis avoir des secrets » que je ne saurois confier qu'à lui, & » vous devez répondre de la décence » de ma conduite. — J'approuve » fort, dit la Bonne, la confiance que » vous avez en Monsieur, il la mérite » à tous égards. Mais si je savois d'a» vance ce qu'il vous est impossible de

» lui taire, vous pourriez vous dif-
» penser de le lui confier si sécrètement
» —— Ah ! je vous en conjure, Ma-
» demoiselle *Bayeul*, dites-moi com-
» ment vous pourriez le savoir d'avan-
» ce ? —— On n'ignore pas toujours
» ce dont on ne dit rien. Vous avez
» tort de rougir, de vous troubler. Les
» pleurs dont vos yeux se remplissent,
» prouvent votre excellent naturel. Qui
» le connoît mieux que moi ! mais ces
» pleurs ne doivent être ni l'effet d'une
» honte injuste, ni celui d'une pitié
» déplacée. Croyez-moi, J'abhorre le
» scandale autant que vous. Mais M.
» *Félix* vous offre son cœur de l'aveu
» de son père, de son oncle ; vous
» avez raison de croire que vous lui
» devez tout confier. Pour moi, Ma-
» demoiselle, j'ai tout suivi de l'œil ;
» j'étois moins prévenue, moins préoc-
» cupée & ainsi plus clairvoyante que
» vous. Je me suis retirée comme à
» mon ordinaire, espérant que tout se

» borneroit à ce que j'avois vu, quoi-
» que je ne puſſe cependant me défendre
» de quelques craintes de ſuites fâcheu-
» ſes que je ne devinois pas. Vous
» jugez bien que j'étois aux écoutes,
» & sûre de vous autant que de moi-
» même, je n'ai pas voulu ajouter à
» l'humiliation dont vous l'accabliez ».
Que le plus tendre des pères ſe mette
ici à la place de ſon fils. Vous con-
cevrez quelle étoit mon impatience de
voir ces ténèbres s'éclaircir.

« *Félix*, me dit *Colombe*, dont je
» preſſois la main contre mon cœur,
» *Félix*, ſi je ne me faiſois le plus ſaint
» devoir de vous conſidérer comme
» mon époux, comme celui que le
» ciel m'a deſtiné, je garderois le ſi-
» lence; mais vous m'avez détrompé
» d'illuſions que je confondois avec
» la vraie piété. Vous m'avez démon-
» tré qu'un Dieu bon peut & veut
» bénir notre union. Vos paroles ſe-
» ront toujours dans mon cœur. Je

» paye une dette en m'ouvrant à vous;
» je vous rends justice en recourant
» à votre protection. A qui me con-
» fierai-je, si ce n'est à celui pour qui
» je veux & dois vivre? Qui me pro-
» tégera mieux que celui qui fera son
» bonheur & son honneur du mien? Je
» vais vous raconter une scène affreu-
» se, je la détaillerai devant Mademoi-
» selle *Bayeul* pour que ce qu'elle n'en
» aura pu saisir, elle ne se le peigne
» pas plus horrible qu'il ne l'a réelle-
» ment été. Ne me regardez pas tan-
» dis que je vous parlerai, & n'oubliez
» pas que, quelque cher que vous me
» soyez, vous ne sauriez jamais rien
» d'un semblable fait si je n'avois la
» plus grande nécessité de vos con-
» seils, de votre secours & si je ne
» mettois pas au nombre de mes obli-
» gations à votre égard de n'implorer
» que les vôtres ». Ici un torrent de
larmes a interrompu son discours, qu'un

moment après elle a repris en ces termes.

« Vous m'avez parlé avec sincérité,
» & les vérités que vous m'avez dites
» ont fructifié dans mon esprit. Ma
» raison s'est comme réveillée aux ac-
» cens de votre voix, & mon amour
» pour la vertu fait la plus considé-
» rable partie de ma tendresse pour
» vous. J'ai écouté & observé, j'ai
» médité & comparé les propos & les
» actions, & me pardonnerai-je de vous
» le confier? je n'ai plus cru à la sin-
» cérité de mon oncle. Si je ne vous
» avois pas connu..... qui plus que moi
» doit adorer les décrets de la Pro-
» vidence »! Et elle se couvrit le visage de son mouchoir. Je ne pouvois la prier de continuer que par un serrement de main, ce que j'avois entendu m'ôtant l'usage de la parole.

« J'entrevis, poursuit *Colombe*, une
» singulière dissonance entre les maxi-

» mes de mon oncle & ses regards
» quand nous étions seuls. Vos yeux
» m'avoient plus instruite qu'il ne
» croyoit. Ce qu'il me débitoit pour
» rasseoir ma timidité effarouchée, ne
» me parut dès lors que de vains pré-
» textes auxquels il n'ajoutoit aucune
» foi lui-même. Je me reprochois sou-
» vent des dispositions aussi défavora-
» bles ; je m'accusois de prévention,
» d'injustice, de méchanceté. Je ne fi-
» nirois pas si je vous racontois les
» combats que j'ai soutenus au-dedans
» de moi pour & contre mon Tuteur,
» & je vous l'avouerai franchement,
» pour & contre vous. Enfin, hier
» étoit le jour que l'auteur de tout
» mal avoit destiné à m'éclairer de la
» plus odieuse lumière. Vous m'en
» voyez presque anéantie de désolation.
» Mon Tuteur étoit hors de lui. Pro-
» bablement quelque maladie dont je
» n'ai point d'idée aliénoit son bon-

» ſens, lui bouleverſoit le cerveau. Je
» ne le vis jamais dans cet état. La
» nuit commençoit, on venoit d'ap-
» porter les lumières lorſqu'il rentra. Il
» monta & voulut me parler ici. Il
» alloit & venoit, s'aſſeyoit, ſe levoit,
» n'avoit de repos nulle part & ca-
» reſſoit à tout inſtant mon chien que
» vous ſavez que j'ai preſque toujours
» ſur mes genoux. Cet homme étoit
» ſi agité qu'il me fit une peine extrê-
» me. Mademoiſelle *Bayeul* ſortoit &
» rentroit pour donner quelques ordres.
» Dans une de ſes courtes abſences, il
» me prit la main & il me dit du ton
» le plus extraordinaire : Colombe,
» *ma chère* Colombe, *ſoyez*..... *bonne*,
» *ſoyez*.... *ſage*. Ses yeux étinceloient,
» ſa reſpiration étoit ſi courte, ſa poi-
» trine ſi oppreſſée, ſa démarche étoit
» ſi bruſque, ſi inégale ! Il nous an-
» nonça que nous ſouperions enſemble.
» Cela nous arrive aſſez ſouvent, il nous

» le redit trois ou quatre fois, comme
» si ce n'eût pas été quelque chose de
» si simple.

» Il voulut dabord passer la soirée
» avec nous; il changea de dessein &
» voulut que je le suivisse dans son
» cabinet. Nous y allâmes. Nous y lû-
» mes une méditation dans un des
» cahiers qu'il a écrit lui-même, si je
» ne me trompe, pour l'usage de feu
» ma mère qui lisoit beaucoup avec
» lui, le sujet de celle-ci étoit la Vie
» intuitive, l'abandon de l'âme absor-
» bée dans l'amour divin, & l'extase
» du cœur parvenue au point d'en-
» traîner l'extase des sens. Nous lisions
» ensemble assis à côté l'un de l'autre.
» Bientôt je lus seule, il répétoit les
» mots sans pouvoir les distinguer, &
» sa main vacillant agitoit tellement le
» feuillet qu'à peine pouvois-je lire.
» Tout-à-coup, il se lève, pousse son
» fauteuil comme s'il en eût été blessé;
» me prend le bras, le quitte, me ren-

» voie dans ma chambre, en me réité-
» rant que nous fouperions enfemble,
» cherche fa canne & fon chapeau, les
» voit où ils ne font pas, ne les voit
» pas devant lui, les reçoit de moi
» en détournant la tête, & fort. Je n'o-
» fois réfléchir à tout cela ; Mademoi-
» felle & moi nous ne nous en dîmes
» pas le mot. L'heure du fouper fe
» paffa fans qu'il revînt.

» Mademoifelle vouloit que je priffe
» un morceau à neuf heures, & que
» j'allaffe me coucher comme les au-
» tres jours. Je craignis de fâcher mon
» Tuteur, je me fis une confcience
» de l'attrifter dans l'état où il étoit &
» perfiftai à l'attendre. Il arriva après
» onze heures. On nous appella, il
» nous fit mille excufes, redoubla d'a-
» mitiés, me fût beaucoup de gré de
» ma perfévérance à l'attendre pour
» lui tenir compagnie. Nous nous mî-
» mes à table, mon chien étoit fur mes
» genoux. Malgré mon appétit, je vis

» très-bien que mon oncle ne mangeoit
» de rien & étoit décontenancé. Au
» dessert, *j'ai reçu*, dit-il, *un présent*
» *de Religieuse ; dont il faut que vous*
» *goûtiez ; c'est un essai & l'on demande*
» *votre avis*. Il passa dans son cabinet
» & en rapporta un cornet de pastilles
» dont il remplit une assiette. Il en
» prit trois, en choisit une pour moi,
» y en ajouta deux autres par un se-
» cond mouvement, en donna quatre
» ou cinq à Mademoiselle *Bayeul*, &
» mangea les siennes. Il avoit l'air de
» ne savoir plus ni ce qu'il faisoit, ni
» ce qu'il disoit. Je donnai une de
» mes pastilles à mon chien, en ca-
» chette, mon oncle ne pouvant souf-
» frir que cet animal mange des sucre-
» ries. En ayant partagé une en deux
» sans qu'on y prît garde, je n'en pa-
» rus pas moins en manger trois. Mon
» oncle me demanda comment je les
» trouvois ; je lui répondis qu'elles
» étoient excellentes. Il m'en offrit

» encore, j'obſervai que trois étoient » aſſez pour le moment. Le Domeſti- » que s'étant abſenté en deſſervant, il » arriva je ne ſais quoi à la bougie ; » mon Tuteur y porta les mouchettes, » mais d'une main ſi mal-aſſurée que je » frémis en penſant que cela pouvoit » être quelque ſymptôme d'une violen- » te maladie. Nous nous ſouhaitâmes » une bonne nuit. La fille de garde- » robe vint, ſuivant ſa coutume, pren- » dre le chien qui couche avec elle, » & nous nous retirâmes.

» Vous ſaurez, Monſieur, me dit la » Gouvernante, qu'il n'y a qu'une » mince cloiſon & une porte entre ma » chambre & celle de Mademoiſelle » *Colombe* chez qui l'on entre auſſi de » l'autre côté, mais en paſſant par le » cabinet de Monſieur qu'il ferme tou- » jours & la grande chambre voiſine » qui n'a que ces deux iſſues, de fa- » çon qu'il étoit inutile de pouſſer le » verroux, Mademoiſelle ſe conten-

» tant de tirer la clef de sa porte.

» Nous nous mîmes au lit à une
» heure, a repris *Colombe* en pâlissant
au point que le bord vermeil de ses
lèvres en étoit décoloré. » J'étois dans
» mon premier sommeil, continua-t-elle
» d'une voix défaillante, quand j'ai
» été réveillée par le bruit qu'ont fait
» les anneaux de mon rideau. J'aurois
» crié si la clarté d'une bougie ne m'eût
» en même tems fait voir mon Tuteur
» en bonnet de nuit, enveloppé de sa
» pelisse, nu pieds, nu jambes ». En
proférant ces mots, *Colombe* étoit plus
morte que vive. Je l'ai suppliée de
suspendre son récit, de se tranquilli-
ser. —— « Non, m'a-t elle dit, j'ache-
» verai, quelque pénible que me soit
» cet effort, j'acheverai pour n'y plus
» penser de la vie.

» Au mouvement de surprise que je
» fis en l'appercevant tout prêt à pren-
» dre la couverture du lit, il s'effraye
» & la lumière lui tombe de la main.

» Il n'auroit pu être plus allarmé, plus
» frappé de me trouver morte qu'il
» l'étoit de me voir éveillée. Sa bou-
» gie après avoir roulé avec la bobè-
» che, brûloit encore ſur le plancher
» & alloit mettre le feu au lit. Il la
» ramaſſe, la poſe ſur la petite table.
» *Eh ! pourquoi & comment êtes-vous*
» *entré*, lui dis-je, *mon oncle ?* Il étoit
» interdit comme ſi ſon deſſein, Dieu
» me pardonne cette comparaiſon, eût
» été de m'aſſaſſiner. *Qu'avez-vous*, ai-
» je continué ? *Voulez-vous que j'ap-*
» *pelle Mademoiſelle* Bayeul *qui éveil-*
» *lera toute la maiſon pour qu'on aille*
» *chercher le ſecours dont vous paroiſ-*
» *ſez avoir beſoin ?* —— *Non*, m'a-t il
» dit; *n'appellez-pas, mon enfant; non,*
» *point de cris. J'étois près de la porte,*
» *j'ai cru....... j'ai cru vous entendre*
» *gémir ; j'ai craint que vous ne fuſ-*
» *ſiez incommodée. J'aime ſi tendrement*
» *ma chère* Colombe, a-t-il répété
» deux ou trois fois ! Quand il a vu

» que je m'efforçois d'atteindre le
» cordon de la sonnette qui pend à
» mon chevet, il m'en a empêché avec
» violence. Jamais je ne vis sa phy-
» sionomie dans un tel désordre. On
» ne l'auroit pas reconnu. Mademoi-
» selle a fait alors quelque bruit chez
» elle ; une peur panique s'est empa-
» parée de lui. *Je me suis trompé*, m'a-
» t-il dit, d'un air effaré ; *ce n'étoit*
» *rien, je le vois ; tant mieux. Dor-*
» *mez, soyez tranquille, je me retire.*
» *Taisez-vous, n'appellez personne. Je*
» *sonnerai quand je serai chez moi. Je*
» *crois en effet que j'ai la fièvre, que*
» *je suis en délire.* Il est sorti de ma
» chambre & vous jugez qu'il ne m'a
» plus été possible de fermer l'œil.

» Mille pensées se heurtoient dans
» ma tête. Combien il me tardoit qu'il
» fît jour! Je l'attendois en me noyant
» dans mes larmes, tant étoient hor-
» ribles les jugemens, sans doute témé-
» raires, que l'ennemi de notre repos

» & de toute justice me suggéroit sur
» cet étrange événement. Ce matin
» j'ai trouvé à la serrure de ma porte
» une clef toute neuve ; l'ancienne étoit
» encore sur ma table de nuit, car je
» la retire tous les soirs. Dès qu'on
» m'a su levée, on est venu m'appor-
» ter mon chien comme mort, si en-
» gourdi que j'ai longtems désespéré
» qu'il pût recouvrer du mouvement ;
» ce que je n'ai pu m'abstenir d'attri-
» buer à l'effet de cette pastille que je
» lui avois donnée & que mon Tuteur
» avoit dû croire me voir prendre. Ah !
Félix ! Félix, a ajouté *Colombe !* quelles
» appréhensions me laisse l'ensemble de
» ces circonstances ! j'en suis tourmen-
» tée au-delà de toute expression. J'é-
» prouve une horreur insupportable en
» revenant sur chacune de mes idées.
» Sans vous, oui, sans vous, je vou-
» drois n'être plus, pour ne plus re-
» voir mon oncle, pour cesser de pen-
» ser à cette nuit. » En me parlant ainsi,

elle étoit dans un état d'angoiſſe & d'affoibliſſement qui me navroit de douleur ; je ne pouvois lui répondre.

« Pour moi, dit Mademoiſelle *Bayeul*, » il y avoit longtems que j'étois ſur le » compte de Monſieur votre oncle dans » une alternative d'opinions différentes » qui me gênoit cruellement. En ſui- » vant de l'œil toute ſa conduite, je » croyois deviner en un moment ce » que dans un autre moment je m'ac- » cuſois d'avoir malignement inventé. » Mais hier il auroit déconcerté la plus » ferme réſolution de ne rien croire. » Je ne ſavois pas à quoi ſon embar- » ras aboutiroit ; mais j'en prévis d'a- » bord quelque ſuite extraordinaire. » Je n'aurois pas voulu dormir pour » un empire. J'avois conſtamment l'o- » reille au guet. Je l'ai entendu tour- » ner ſa nouvelle clef dans la ſerrure, » entrer ſur la pointe des pieds, ou- » vrir votre rideau : je n'ai pas perdu » une ſyllabe de vous ni de lui. S'il ne

» ſe fut retiré au bruit que j'ai fait
» exprès, je ſerois accourue en criant
» à tue-tête : au voleur, au voleur ! Il
» auroit bien fallu qu'il déguerpît, ou
» il ſeroit tombé mort de frayeur. Cal-
» mez-vous. Je ne vous quitte plus
» d'une minute. Vous ſavez combien
» je ſuis déterminée. Je vais faire tranſ-
» porter mon lit à côté du vôtre. Si
» vous aviez remarqué comme moi
» Monſieur votre oncle, tandis que
» vous mangiez ces paſtilles ! Mais quelle
» âme infernale eût pû imaginer ce qu'il
» en attendoit ? Il vouloit, rien de plus
» clair maintenant, il vouloit vous plon-
» ger dans un ſommeil aſſez profond.....
» —— Ah ! ma chère *Bayeul* ! chan-
» geons de propos, s'eſt écriée *Colombe*
en ſe précipitant dans les bras de cette
Gouvernante.

» Où eſt M. *de R****, ai-je deman-
» dé à celle-ci ? —— Il eſt ſorti de
» bonne heure, m'a-t-elle répondu,
» & il dîne en ville. —— Ecoutez,

» leur ai-je dit à toutes deux. Occu-
» pons-nous des moyens qui pourront
» arrêter de coupables desseins, pré-
» venir des extravagances, assurer le
» repos de *Colombe* sans blesser les égards
» qu'elle doit à son oncle & que, selon
» moi, tout lie à ce qu'elle se doit à
» elle-même. Ce que j'apprends est si
» étrange, si inoui, si grave, j'y prends
» un si vif intérêt, votre situation, chère
» *Colombe*, vos craintes m'affectent si
» excessivement, que je ne suis pas ca-
» pable de choisir le meilleur parti,
» de ne suivre que ce que dicte la pru-
» dence; & je sens qu'il importe à vo-
» tre sûreté, à notre bonheur, à ma
» vie que nous ne nous permettions
» aucune démarche inconsidérée. Vous
» connoissez le caractère de mon oncle,
» vous savez le cas qu'il fait de vous.
» —— Ah! point, point. Ne lui dites
» rien, s'écria *Colombe*; je mourrai s'il
» sait un mot de ce que je suis incon-
» solable de vous avoir confié.

» Ayez une entière confiance en
» moi, lui ai-je répliqué, & en mon
» oncle qui tient ici la place de mon
« père & qui fera le vôtre par fes fen-
» timens pour vous. Ne répugnez pas
» à ce que je lui découvre ce qui ne
» vous compromet en aucune manière.
» —— Et mon Tuteur! —— Votre
» Tuteur, aimable & compatiffante
» *Colombe!* Comptez qu'il fera ménagé
» pour l'amour de vous. Je ne vous
» peindrai que comme expofée aux
» dangereufes fuites du délire d'un ma-
» lade. J'uferai de toutes les précau-
» tions que peut exiger votre charita-
» ble délicateffe. C'eft à vous que je
» les dois, me feroit-il poffible de les
» négliger? Mon oncle eft d'une dif-
» crétion à toute épreuve; que cette
» certitude vous raffure quant à ce
» qu'il pourroit penfer de lui-même.
» Croyez-moi, le confulter, le prier
» d'être notre guide, l'arbitre de tous
» nos mouvemens, dans une pofition

» aussi critique, ce sera rendre un ser-
» vice essentiel à votre Tuteur lui-même
» qui, si l'on ne le prévient, ne pour-
» roit que se déshonorer, se couvrir
» d'infamie par quelque autre démar-
» che, par un nouveau crime dont le
» hasard ne détourneroit peut-être pas
» l'abominable succès ».

Je me suis dérobé aux efforts qu'elle faisoit pour me retenir, je ne voulois pas que cet empire qu'elle a sur moi m'arrachât aucune promesse de taire ce que je crois fermement avoir bien fait de confier à mon respectable oncle, pour la servir, pour la sauver, pour hâter la fin de son supplice & du mien. Mon oncle se porte moins mal que ces jours-ci. Il ne m'aime point davantage alors, mais il m'écoute plus volontiers; il est moins enclin à me blâmer, il se remplit mieux de mes affections. Il a écouté mon récit, tel que je viens de vous l'esquisser, sans l'interrompre par aucun signe de sur-

prise, ce qui m'en a beaucoup causé; & sa réponse a été conçue en ces termes. « Tirons le bien du mal &, le » plus qu'il nous sera possible, sans » faire de mal. Il y a matière à pen- » ser. Va écrire au cher père. Tu es » toujours plus à ton aise, plus con- » tent de toi quand tu lui as écrit. » J'aime & plains ta *Colombe*; oui, de » tout mon cœur. A trois heures nous » prendrons ensemble une résolution » définitive, vû l'urgence du cas ». Le Marquis entre dans ma chambre. Je ne lui dirai rien de ce que *Colombe* ne veut pas qu'on sâche. J'offre mes hommages à ma mère. D'*Orchêne* me condamne, & il a raison, à lui faire amende-honorable aux pieds de *Rosalie*. Permettez que je m'acquitte de ce devoir en toute humilité. J'aurois pu recevoir hier de vos lettres. Votre santé vous auroit-elle empêché de m'écrire? Si je n'en recevois pas demain, je serois d'une inquiétude extrême.

Agréez les assurances du tendre respect avec lequel, &c.

LETTRE XLIX.

Mademoiselle Danzel *à Mademoiselle* Olinde.

LA Thérèse, la Pelisse, le Manchon me cachoient une figure qui s'écria aussitôt qu'elle me vit : Eh, quoi! *Victorine!* Oui, oui, « c'est elle-même ; » c'est la *Danzel* ». Et cette figure c'étoit, chère Matrone, je doutai quelque tems du rapport de mes yeux, c'étoit ta sœur, ta sœur te dis-je, sœur *Médée*, dont nous n'avions aucune nouvelle depuis des années. Après la singularité de cette rencontre, ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'est que la toute bonne personne entroit chez moi & m'abordoit de l'air dont un tapageur

accoſte un homme auquel il prétend donner ſur les oreilles. J'imaginois toujours qu'elle alloit tirer deux épées de deſſous ſon manteau, me préſenter l'une par la poignée & me dire de me mettre en garde.

Quoi ! c'eſt vous, lui dis-je, en voulant l'embraſſer ? Elle fit un pas en arrière & me répondit : « Nous allons » voir quel accueil je vous dois. Par- » lons d'affaires ». Elle s'aſſied & moi auſſi. « M. *de* R*** vient chez vous ? » —— Il y étoit hier, il y étoit ce ma- » tin. —— Eſt-ce une bravade ? —— » C'eſt le fait. —— Le fait ! Eh bien, » Madame, ce que je veux qu'il ap- » prenne, j'aime mieux que vous le » lui diſiez que perſonne. Je puis m'ex- » pliquer plus nettement, avec moins » de détours avec vous qui ſavez de » quoi il s'agit, qu'avec une véritable » veuve qu'il auroit ſéduite ou qui tâ- » cheroit innocemment de l'acquérir » dans des vues de mariage. Nous nous » connoiſſons.

» connoiſſons. Notre ancienne liaiſon » me met à mon aiſe ici. Vous n'êtes » pas femme à perdre votre tems avec » lui ; je vous conçois de reſte. Je vais » vous expliquer ce qui me concerne » avec des détails que je ne dirois pas » à une autre. Entre nous toute gêne » feroit inutile. Je ſais à qui je parle ». Or, ma chère *Olinde*, voici quel a été ſon diſcours autant que je puis me le rappeller. Elle m'a bien fait promettre de n'en rien dire ; mais cela ne ſort pas de la famille. Venons à ſa harangue.

« Il m'a aimée, il me proteſtoit encore avant-hier qu'il m'aimoit plus » que jamais. Il m'a entretenue & je » n'ai pas méritée qu'il me plante-» là, je ne l'ai compromis en rien. Que » n'ai-je pas ſouffert de ſa décence, de » ſon *décorum* éternel, des ſoins qu'il » a de ſa réputation ! Tout ce qu'on » peut ſouffrir d'un homme qui paye » bien & qui promet davantage. Etre

» aux gages, être, pour mieux dire,
» aux fers d'un hypocrite de cet exté-
» rieur, c'eſt endurer plus qu'une femme
» ne peut endurer. Les précautions mi-
» nutieuſes & continuelles, les veilles,
» les repas retardés, les jours chan-
» gés en nuits pour que les nuits ſoient
» changées en jours, l'empriſonnement
» perpétuel, des complaiſances infinies,
» que ſais je ce qu'il ne faut pas, &
» encore eſt-on toujours ſur le qui vive,
» J'ai tout dévoré avec une patience
» admirable, je me ſuis prêtée de la
» meilleure grâce du monde à chacun
» de ſes caprices, dans l'eſpoir qu'il
» effectueroit des promeſſes qui m'in-
» téreſſoient tout autrement que ſa per-
» ſonne. Notre état eſt une horrible
» galère, on ſe prodigue en vue d'un
» repos chimérique qui ne ſe réaliſe
» jamais. Dans le premier enjouement
» de cet homme pour moi, j'ai bien ſu
» lui tirer un à un quelques ſecrets
» qu'il doit craindre que je ne divul-

» gue. Je n'ai rien négligé pour réussir
» à l'enchaîner à moi, à mon sort,
» par ses propres indiscrétions ; car
» c'est ce qu'il nous faut absolument.
» Dans ces instans où il auroit tout sa-
» crifié à une volupté présente, il m'a,
» il est vrai, confié de ces choses qui,
» si elles étoient connues, le perdroient
» de réputation ; ses liaisons avec moi
» seroient d'ailleurs plus que suffisantes
» pour le déshonorer. Mais que m'im-
» porte sa réputation ? Je ne me suis
» pas encore souciée de la mienne. Que
» me reviendroit-il de sa diffamation
» publique, s'il ne la redoutoit pas,
» s'il ne faisoit tout pour l'éviter, si
» ce que je fais n'étoit pas comme le
» gage de ce que je compte qu'il fera
» pour moi ? Vous voyez que je m'ex-
» plique. Je lui lâche la bride à l'égard
» de tout ce qui n'est pas l'essentiel. Je
» serois bien sotte d'être jalouse d'un
» pareil magot ! Il a une nièce ; je l'ai
» vue quelquefois, elle est de toute

» beauté, il faut en convenir, quoi-
» que niaise, enfant, farouche, tout ce
» qu'on est à son âge quand on ne fré-
» quente pas de jeunes gens, quand on
» ne sait pas même qu'il y en ait, ou à
» quoi ils sont bons. Eh bien ! c'est
» un fruit qu'il fait mûrir pour lui dans
» sa serre ; je ne l'ignore point. Qu'il
» l'ait, qu'il en fasse ce qu'il voudra ;
» je leur souhaite beaucoup de plaisir.
» Mais qu'il tienne parole.

» S'il a un art d'endormir son ser-
» rail, j'ai le talent de faire babiller
» mes dupes. Il auroit tué son père,
» qu'il me le raconteroit lorsqu'il est
» entre deux vins. Son caractère &
» quelques soupçons qu'il en a, le por-
» tent à s'y refuser obstinément ; mais
» la qualité supplée à la quantité ; on
» entend les mélanges, chaçun à ses
» recettes, & puis il est des agaceries
» auxquelles il ne résiste pas. Il a in-
» venté & il compose lui-même une
» sorte de pastilles qui a la singulière

» propriété de rendre le sommeil si tê-
» nace, que rien ne réveille de plus
» de dix heures la personne qui en a
» pris une seule. Après avoir fait
» toutes les folies imaginables, avoir
» sablé du champagne plus qu'il ne vou-
» loit & trois fois plus que moi sans
» s'en apperçevoir, une nuit, en rêvant,
» il parla de ses pastilles, des plaisirs
» qu'il leur devoit. Je crus même en-
» tendre qu'il nommoit sa Belle-sœur;
» mais il m'a juré ses grands Dieux
» que j'avois mal entendu. Ses propos,
» quoique décousus, me servirent de-
» puis à entrer en matière. Je lui fis
» de fausses confidences pour m'en atti-
» rer de vraies. Enfin je voulus obsti-
» nément voir une épreuve de la pas-
» tille sur une vieille carcasse que j'ap-
» pelle ma tante, que j'ai chez moi de-
» puis quelques années & qui mourra
» sans se douter d'aucune des extrava-
» gances qui failliront à me faire étouf-
» fer de rire. L'article de la Belle-sœur

» n'a jamais été bien éclairci ; j'en crois
» plus qu'il n'en nie, je fais semblant
» de n'y plus penser. Mais vous sen-
» tez que celui-là fût-il faux, il y a
» dans le reste de quoi donner des peurs
» à ce fourbe, mais des peurs à lui
» enlever successivement jusqu'à sa der-
» nière chemise. Les hommes sont bien
» absurdes ! Ne voilà-t-il pas qu'il me
» néglige.

» Nous avons été amies, vous &
» moi ; vous n'aurez pas cessé d'être
» celle d'*Olinde*, avec qui les cent
» mille frayeurs que ce Caffart eut tou-
» jours d'être dévoilé, m'ont interdit
» depuis si long-tems toute correspon-
» dance ; car j'ai dû m'enterrer toute
» vivante. Nos intérêts se ressemblent,
» ma chère *Victorine*, & ne se croisent
» pas. Si je puis vous obliger en quoi
» que ce soit, comptez sur moi. Je ne
» m'épargne pas plus pour mes amis
» que je ne pardonne à ceux qui me
» desservent. J'ignore s'il a des projets

» ſur vous. Vous êtes trop prudente
» pour ne pas voir que, le tenant comme
» je le tiens, je n'y renoncerai pas à
» bon marché ; qu'il ne peut m'échap-
» per qu'en ſe perdant, & qu'ainſi il
» n'y auroit aucun parti à tirer pour
» vous de ſon inconſtance. Je parle du
» ſolide ; car de ſes ſoupirs, de ſes
» feux, de vos charmes ou des ſiens,
» je n'en ai aucun ſouci & je dors là-
» deſſus comme ſi j'avois pris un boiſ-
» ſeau de ſes paſtilles ; on revient de
» tant de choſes en apprenant à vivre !
» Mais l'utile, le néceſſaire, ſes pro-
» meſſes, des fonds que je ſais qu'il
» cache, qu'il accumule, qu'il fait va-
» loir, & que je l'ai vu plus de cent
» fois prêt à m'aſſurer, du moins en
» partie, par des contrats, c'eſt ce que
» je ne perds pas de vue, & ce que
» j'ai duement gagné par quatre mau-
» dites années de la plus rebutante ſer-
» vitude. C'eſt ce que j'aurai dut-il... »

» qu'il revienne ſeulement chez moi,
» & je ſuis tranquille.

» Ce que vous faites ici, *Danzel*,
» vous expoſe aux pourſuites de la
» Police pour peu que je vous rende
» ſuſpecte. Je ne vous demande point
» d'explication. Vos ſecrets ſont à vous.
» Mais je vous dirai, entre nous, que
» mon hypocrite n'étant pour moi qu'un
» oiſeau nocturne, à raiſon de ſon genre
» de repréſentation, je reçois pour me
» diſtraire, à d'autres heures, par la
» voie d'une maiſon qui a pluſieurs en-
» trées dans diverſes rues, les viſites
» d'un Magiſtrat qui me protege, qui
» m'eſtime, qui en eſt encore à eſpérer
» de pouvoir me ſéduire. Vous con-
» cevez ce qu'on peut en obtenir. Il
» eſt abſent, il ne devoit arriver qu'à
» la fin du mois, mais il me mande
» qu'il revient demain. Je vous donne
» cet éveil en amie. Prenez garde à
» votre conduite. N'avez-vous plus le

» Marquis d'*Orchêne ?* On m'avoit écrit
» que vous l'aviez ; mais il y a trois ou
» quatre ans ; on a bien des gens dans
» cet intervalle. Il eſt ici. Renouez
» avec lui & renvoyez-moi l'endormeur
» pour que je le berce.

» Tenez, je vais vous prouver que
» je n'ai pas oublié notre ancienne ami-
» tié. Vous ſavez que je ſuis aſſez dé-
» cidée de mon naturel, mais que ce
» n'eſt qu'à l'extrémité que j'ai recours
» aux ſcènes violentes. Mon ladre a de
» l'or, il en a pour deux, pour qua-
» tre, pour tout un harem de femmes
» ſenſées & modérées comme nous.
» Je preſſerai l'éponge ſans la vuider.
» Qu'il m'aſſure *cent louis* de rente via-
» gère & enſuite à vous la balle ; je
» vous offre même de vous aider. Rien
» de plus raiſonnable, de plus juſte.
» Embraſſons-nous, *Victorine.* Parole
» donnée. Je vaux dix hommes pour
» cela. Mais ſans me trahir au moins,
» ſans commentaire indiſcret ; je vous

» connus toujours honnête entre fem-
» mes ; je me fie à vous. Signifiez lui
» le plutôt possible qu'il risque tout à
» se lier ailleurs avant d'avoir terminé
» décemment avec moi. Ne le recevez
» pas, n'allez pas chez lui que je ne
» sois satisfaite. Je vous parle à cœur
» ouvert. Vous serez épiée, &, croyez-
» moi, ma vengeance seroit aussi promp-
» te que terrible ».

Je supprime, ma chère *Olinde*, les quelques mots dont je coupai son discours par-ci par-là. Que pouvois je lui dire que tu ne devines aisément, toi qui sais combien je suis émue de la seule idée de la moindre violence ? Elle me démontra que nous avions été suivis avec la plus constante exactitude ; elle compta les heures que M. *de R**** & moi nous avions passées tête-à-tête, & elle me demanda si je croyois le revoir bientôt. J'avouai bonnement, car avec elle que m'eût servi de biaiser ? Que vers les cinq heures j'irois chez lui, que notre

but étoit que je me chargeasse de sa nièce. —— « Oui, dit-elle, oui ; vous, » de *Colombe*, & lui, de vous deux. » Nièce & oncle prenez tout ; mais » que j'aie terminé mon affaire avant » que vous ne concluiez la vôtre. Le » Tuteur veut se mettre sous votre tu- » telle. C'est un instrument dont je » joue depuis si longtems, que j'en » connois parfaitement les touches. Si » la troisième fois qu'il me vit j'avois » été moins bête, j'aurois pu le faire » jetter, sans regret, par la fenêtre le » lendemain. Je vous ai déjà déclaré » que je ne veux que finir, avoir le » pas, financer, & l'abandonner en toute » liberté à ce que la nouveauté seule » feroit de lui quand vous n'auriez pas » la centième partie des charmes qui » vous distinguent ; car je ne donne » point dans la gloriole, dans l'envie, » dans la jalousie : au fait. Prenez la » plume, je vous en prie, & mandez- » lui poliment, sans vous brouiller,

» que vous êtes désolée de ne pouvoir
» ni aller chez lui, ni le recevoir chez
» vous ce soir, que l'un & l'autre
» vous sont également impossibles. Une
» jeune & belle femme ne doit point
» de raisons. Moins elle en produit &
» plus elle en a, plus on lui en croit.
» Ajoutez que vous savez de science
» certaine qu'il est attendu à six heures
» sonnantes dans la maison où il n'a
» pas mis le pied depuis jeudi, enten-
» dez-vous? Il sera au fait. Ajoutez
» encore, oh! oui, n'y manquez pas,
» que vous avez commission de lui don-
» ner le bon conseil de ne point se dis-
» penser de s'y rendre, par ce qu'il va
de tout pour lui, servez-vous de ces
» mêmes expressions. Pas un mot de
» plus ni de moins.

» Ce billet vous sert, ajoute-t-elle,
» loin de vous nuire. Vous l'obligez
» ce vieil étourdi; vous ajoutez à son
» inclination pour vous en différant
» une entrevue que vous aurez tou-

» jours. Je l'écrême, vous le pressu-
» rerez. Je suis première en date, j'ai
» d'anciens titres, & moi retirée, vous
» tomberez sur lui avec mes armes &
» les vôtres; je vous jure qu'il y aura
» encore du butin à faire. C'est un plai-
» sir que d'avoir à traiter avec une per-
» sonne comme vous; on est sûr d'être
» entendu. Songez que nous ne devons
» pas nous connoître. Adieu; au re-
» voir, ma chère *Victorine*. Il dépend
» de vous que ce soit pour rire ». Elle
s'encapuchonne & me laisse dans un
étonnement que tu concevras mieux
que je ne te le peindrois.

Curieuse de voir quelle tournure
tout cela prendroit, j'écris le billet
dans ses propres termes; après les mots
*parce qu'il va de tout pour vous, je suis
très-parfaitement votre très-humble ser-
vante*, sans signer; & j'ordonne qu'on
attende M. *de R**** pour le lui re-
mettre de ma part, à lui même. Avant
cinq heures il étoit chez moi.

Il ne comprenoit rien à ce caprice. Je lui ai protesté que c'étoit le résultat d'une visite que j'avois reçue. —— « D'homme ou de femme ? —— D'une » Dame. —— La connoissez-vous? —— » Elle ne s'est pas nommée. —— Vous » connoît-elle? —— Je ne me suis point » ouverte avec elle. —— Vous a t elle » parlé de moi ? —— Elle m'a dicté le » billet que je vous ai écrit, & m'a » paru fort indisposée contre vous, » outrée de votre absence, résolue à » tout pour vous faire repentir d'une » inconstance que je compte, lui ai-je » dit en le regardant tendrement, que » vous ne lui donnerez pas lieu de » vous imputer ». J'ai cru qu'il me faudroit appeller du secours, faire venir des gens pour l'attacher ; quelqu'un pour le saigner. Il a tenté l'impossible pour que j'allasse chez lui. J'ai demeuré ferme dans mon dessein de rester. Il m'a dit que sa nièce étoit malade, qu'elle avoit des vertiges, des

absences; il m'a conjuré d'aller auprès d'elle. J'ai persisté dans ma négative en promettant que je ne m'y présenterois pas qu'il n'eût conclu de manière ou d'autre avec cette Dame anonyme, & que je ne fusse certaine que nous n'aurions à craindre aucune scène désagréable ou déshonorante, aucun scandale ni public ni domestique, sur tout aucun des excès de colère, d'emportement dont je ne croyois cette inconnue que trop capable. Ces débats mêlés de pleurs, de sermens, de cris, d'imprécations, de découragement, de retours de fureur, de suppliques, de transports, enfin d'innombrables impertinences qui m'ont fait faire les plus sérieuses réflexions sur le cœur humain & sur les honteux effets de ce qui le déprave; tout cela nous a conduit, sans que j'eusse soupé, à plus de dix heures du soir, tems où l'ombre de M. *de P*** pouvoit apparoître.

Enfin seule & libre, je mange d'une

matelote réchauffée, & trop agitée pour dormir, je me mets à t'écrire la présente, chère *Olinde*, en interrompant fréquemment ce travail pour donner carrière à mes pensées & pour m'occuper aussi de d'*Orchêne*. Ses derniers propos se mêlant dans ma tête à ce qui vient de se passer, je déteste mon genre de vie. Je me suis comparée à la furie qui sortoit de chez moi, dès les premiers mots qu'elle m'y a dits. Je ne lui ressemble pas à beaucoup d'égards; mais ce en quoi je diffère d'elle tient de si près aux qualités par lesquelles je ne saurois me nier que je ne lui ressemble, que je frémis de tout mon corps en entrevoyant que ces différences n'empêchent point que nous ne soyons de la même classe. Le plus ou le moins de finesse ou de timidité ne change rien au mépris que méritent de viles & sales spéculations sur ce qu'il y a de plus dégradant parmi les vices des hommes. Les larmes me gagnent,

je ſens mon cœur ſe briſer ; je deviens un objet bien humiliant pour moi-même quand je me conſidère ſous ce déſolant aſpect. Mon amitié pour toi, chère *Olinde*, me fait un ſenſible plaiſir du ſouvenir qui me revient de ton projet de mariage. Ah ! ſi nous nous égarons, c'eſt que nous nous fuyons au lieu de nous chercher. En rentrant ſouvent en ſoi-même, comment ne pas vouloir y trouver des vertus ! je forme pour toi des vœux que je ſuis indigne de voir s'accomplir en ma faveur. J'éprouve des ſentimens ſi nouveaux pour moi ! mon âme en eſt déchirée, ils ſont néanmoins ſi conſolans, ſi doux, que je voudrois augmenter ce mal intérieur qu'ils me cauſent, ce mal n'étant point ſans une ſorte de délice inexprimable. Je n'acheverai pas cette lettre d'aujourd'hui.

Olinde ! Olinde ! mais je n'ai qu'un inſtant. Je reprendrai mon récit & t'écrirai ce que je pourrai.

Je m'enfonçois ainsi dans mon cœur; je mettois, sans le vouloir, une espèce de vanité bien étrange à comparer, à peser les motifs que j'avois de me mépriser, lorsqu'un bruit soudain me distrait, attire mon attention. C'est ma servante qui accourt & me dit que M. le Marquis d'*Orchêne* est là & qu'il veut entrer. Lui! après minuit! & par cette porte! Il entre précipitament. « Venez, me dit-il; venez vîte. Ma » voiture est là-bas. M. *de R****
» se meurt. Nous sommes tous chez » lui. J'exige absolument que vous » assistiez avec nous à sa dernière heu» re. Il veut vous parler. Descendez; » ne perdons point de tems. Il est » essentiel que vous veniez ». Il m'entraîne.

O ciel! qu'ai-je vu! qu'ai-je entendu! que suis-je devenue! ce qui m'arrive, pourrois-je te l'écrire? l'entendrois-tu? Je terminerai ici ma correspondance avec toi, ma chère amie.

Pour continuer, il me faudroit savoir quelles impressions ce que j'ajouterois produiroit en ton âme & les dispositions où tu es à présent, celles où tu serois en recevant ma lettre. Je pars demain matin. Je t'embrasserai dans quatre jours sans faute; tu sauras tout, je te dirai tout. J'espère que mon expérience, mon exemple plus que mes paroles, te pénétreront de ce que vingt pages d'écriture ne pourroient qu'affoiblir. Jamais je n'eus plus d'impatience de te revoir, & de t'apprendre toute l'énergie & tout le charme que j'attache au nom de ton amie. Le premier prix de notre amendement est donc que tout aussi soit changé en mieux pour nous. Tu ne reconnoîtras plus, mais je compte que tu n'en chériras pas moins ta fidèle *Victorine*.



LETTRE L & dernière.

Félix *à sa Mère.*

MADAME & très honorée Mère,

Quelle agréable surprise m'a causée l'arrivée inattendue du plus intéressant des hôtes pour nous! Nous avons été si troublés depuis le moment où j'ai eu le bonheur de me sentir serrer dans ses bras, que je n'ai pu vous écrire plutôt. Je venois d'envoyer à la poste une longue lettre pour le meilleur des pères, & je descendis chez mon oncle qui m'avoit fait avertir que le dîner étoit prêt, & qui m'avoit promis qu'à trois heures nous aurions une conférence particulière ensemble, dans laquelle nous prendrions une résolution définitive. Il s'agissoit de chercher les

moyens les plus sûrs & les plus prudens de préſerver ma *Colombe* de dangers réels, terribles, imminens dont vous ne ſauriez vous former une idée. Je vis quatre couverts au lieu de deux; je demandai qui l'on avoit invité.

« Si c'étoit M. *de R**** & ſa nièce, » me dit mon oncle en riant. —— Rien » n'eſt moins vraiſemblable, lui ré- » pondis-je. D'ailleurs je doute beau- » coup qu'il eût accepté l'invitation. » —— Vous autres jeunes blanc-becs, » vous vous étonnez de tout & ne » vous attendez jamais à rien d'éton- » nant. Cette contradiction ne vous » choque-t-elle pas? Toujours du vrai- » ſemblable dans ce que vous pré- » voyez, & toujours de l'incroyable » dans ce qui ſe paſſe ſous vos yeux! » moi que l'uſage du monde a habitué » à m'attendre à tout, je vous pré- » viens, mon neveu, que ces deux » couverts vous annoncent quelque cho- » ſe de plus ſurprenant que ne le ſe-

» roit cette invitation acceptée, & que
» c'est pour cela que j'ai remis notre
» conférence à trois heures afin que
» nos deux convives en soient & y
» donnent leur voix qui est indispensa-
» ble. Doutez-vous encore beaucoup,
» Monsieur le raisonneur ? —— Plus
» que jamais, mon oncle. —— Il est
» tard & j'ai faim, dit-il. Qu'on m'ap-
» porte mon lait, puisque je suis en-
» core en nourrice. Toute la Faculté
» en corps & en robe ne m'empêche-
» roit cependant pas de dîner aujour-
» d'hui avec la compagnie qu'il me
» tarde de voir arriver, & de boire
» à sa bien-venue, suivant notre an-
» cienne & excellente coutume qu'on
» a grand tort de laisser perdre. Les
» buveurs d'eau froide ou chaude ne
» finissent pas mieux que moi, & plient
» presque tous bagage beaucoup plu-
» tôt; ils aiment moins & sont moins
» gais ».

Un Domestique entre & nous an-

nonce M. *de R**** & Mademoiſelle *Colombe.* Le ſang me monte au viſage. Doute, doute, s'écrie mon oncle, & au même inſtant je vois entrer l'abbé, le cher abbé *Savory.* Je lui ſaute au col : Et mon père, lui dis-je? —— Il va venir, me répond l'abbé que mon oncle embraſſe ſans complimens. Je cours, j'ouvre toutes les portes, je vole au devant de mon père. Quel moment pour nous deux. Mon père avoit fait prendre les devans à ſon compagnon de voyage, pour que l'attendriſſement de mon oncle ne cauſât pas en lui une révolution trop ſubite. Nous entrâmes enſemble reſpirant à peine dans les bras l'un de l'autre. Rien de ſi touchant que le tendre accueil que ſe firent ces deux frères. Ils ne purent de longtems que ſe ſerrer mutuellement & répandre des larmes de la plus douce joie.

« Votre lettre m'a guéri, mon ami, » dit mon oncle à mon père, dès qu'il

» leur fut possible de parler. Ou je » mourrai de plaisir, ou vous me donnez de la vie pour dix années. Comment se portent ma sœur & ma nièce? » —— Elles se portent bien & vous » aiment de tout leur cœur. —— Buvons à leur santé; adieu le lait. M. » le Docteur, me dit-il ensuite, pardonnez ma petite malice. Un enfant » fait d'innocentes espiégleries. Elles » sont de mon âge. J'avois ordonné qu'on » annonçât M. *de R**** & *Colombe.* » J'aime à colorer les joues à poil folet, » cela leur sied bien. Mon neveu demande à *Govin* le paquet que tu l'as » chargé de porter à la poste. Il étoit » dans le secret & nous te laissions » écrire. Ton père recevra plutôt le » mémoire sur lequel nous avons à » raisonner ». *Govin* remit ma lettre que mon père lut.

« Dînons & nous verrons quel parti » il y aura à prendre dit mon oncle. » Messieurs, il tardoit autant à mon

» estomac

» estomac qu'à mon cœur que vous
» fussiez ici. —— M. *Chomet* a voulu
» aller dîner chez sa mère, dit mon
» père en s'adressant à son domesti-
» que ; il a eu raison, rien de plus
» juste & il faut lui en accorder le
» tems. Allez, cherchez où elle loge ;
» faites mes complimens à Madame
» *Chomet*, & dites à son fils que je le
» prie d'être ici vers quatre heures &
» demie ».

Au dessert, lorsque les gens furent sortis, mon père rapporta sommairement les derniers faits à l'abbé ; la conclusion de raisonnemens dont la substance sera à jamais gravée dans mon âme & que je suis encore trop agité pour vous rendre fidèlement, la conclusion fut qu'au sortir de table, mon père, mon oncle, l'abbé qui témoigna un vif desir d'en être, & moi, nous irions tous chez M. *de R**** faire une visite à *Colombe* en ne demandant à parler qu'à Mademoiselle *Bayeul*.

Nous pensâmes que les gens de M. *de R**** pourroient ainsi satisfaire à leur zèle pour moi sans être blâmés par leur maître qui, ne prévoyant rien de pareil, n'avoit pas défendu qu'on fît parler à la Gouvernante. La paternité, l'amitié, l'humanité, cette noble confiance dans les droits de la vertu, tous les motifs de ce parti pris d'aller droit à ma *Colombe*, parti mille fois plus sage qu'il ne paroîtra étrange au premier coup d'œil, me pénétrèrent d'autant d'amiration que de reconnoissance. Je me représente une de ces intelligences célestes qu'on nous assure être les ministres des volontés d'un Dieu bienfaisant. Je la vois accourir pour sauver une âme pure, pour l'arracher au pouvoir de l'auteur de tout mal moral ; & je me dis : les mêmes principes meuvent cet ange & mon père.

M. *Chomet* arriva à la fin de notre dîner, avec sa mère. Elle demanda en grâce la permission de saluer mon père

qui s'entretint amicalement avec eux. Le fils & la mère connoiſſant encore quelqu'un de chez M. *de R**** ſi je ne me trompe une femme de charge de cette maiſon, ils dirent qu'ils iroient là en même tems que nous & qu'ils y attendroient l'iſſue de notre viſite. Nous allions monter tous quatre dans la Berline de mon oncle, lorſque nous vîmes venir à toute bride le Marquis d'*Orchêne* dans ſon coupé. J'avois fait chercher par-tout cet ami pour lui apprendre l'arrivée de mon père dont il n'avoit pas été plus averti que moi. Ayant tout quitté dès qu'il l'avoit ſu, il accouroit lui offrir des reſpects qui furent payés de la plus cordiale tendreſſe. On fit part, en deux mots, au Marquis de notre deſſein. Il dit que pour éviter l'air d'un cortége, & ne voulant pas manquer d'être de la partie, il s'y rendroit un peu après nous. Tout étant ainſi arrangé pour le ſiége, nous nous mîmes en marche ſur deux co-

lonnes & nous trouvâmes l'accès le plus facile. Les cochers eurent ordre de conduire les voitures à cent pas de-là dans différentes rues, devant quelque église pour ne fixer l'attention de personne, & d'attendre là ce qu'on leur enverroit dire.

Mademoiselle *Bayeul* vint au-devant de nous à la porte de l'appartement où étoit *Colombe*. « Mademoi- » selle, lui dit mon oncle, nous nous » adressons à vous pour vous prier de » nous présenter à Mademoiselle *de* » *R**** ». Et tandis qu'il parloit nous entrions tous. » Mademoiselle, dit-il à *Colombe* qui s'étoit levée pour voir qui entroit, » voici mon Beau-frère, » le Comte *de Thernèse*, père de *Fé-* » *lix*, qui souhaite ardemment de faire » votre connoissance. En voici une déjà » faite, en parlant de moi; & M. l'ab- » bé *Savory* est le plus intime ami du » Comte *de Thernèse*, après le Baron » *de Méyane*, s'entend », —— « M. *Sa-*

» *vory*, s'écria *Colombe!* M. *Savory!*
» seriez-vous parent, seriez-vous le
» frère de feu ma mère? —— Oui,
» ma chère nièce, répondit l'abbé,
» je suis son frère, je suis votre on-
» cle, & je n'ai pu me refuser au
» plaisir de vous amener moi-même
» un père, en montrant le mien, &
» de vous donner un époux, en par-
» lant de moi. Qu'on nous garde en-
» core le secret, ajouta-t-il en se re-
» tournant ». Mon étonnement & ma
joïe ne sauroient se comprendre. *Co-
lombe* en étoit hors d'elle. Mon oncle
& mon père la combloient d'amitiés.

« Vous ne pouvez plus habiter dans
» cette maison, lui dit celui-ci. A
» quelle heure croyez-vous que rentre
» votre Tuteur? —— Il ne tardera pas,
» répondit *Colombe*; mais, Monsieur le
» Comte, vous n'ignorez pas son au-
» torité sur moi. Me conviendroit-il
» de m'y soustraire? —— Ce sera cette
» même autorité qui vous placera plus

M 3

» convenablement dès que je le lui aurai
» demandé. Je le lui conseillerai de
» telle manière que je suis sûr qu'il ne
» s'y refusera pas un instant. Je serois
» bien aise d'essayer la force de mes
» raisons avant qu'on n'ait recours, &
» même afin qu'on se dispense d'avoir
» recours à celles de M. l'abbé que
» je prie de ne pas se nommer qu'il
» n'en soit tems. Ayez la bonté de dire
» qu'on nous avertisse quand M. *de*
» *R**** sera dans son cabinet ». Un
Domestique vint voir pourquoi l'on
sonnoit & nous apprit que le Tuteur
étoit rentré, & qu'ayant reçu un billet
des mains d'une servante qui l'avoit
attendu, il étoit ressorti promptement
sans vouloir donner la moindre attention à ce qu'on lui disoit, mais en recommandant qu'on eût soin du feu dans
son cabinet parce qu'il alloit revenir dans
un moment.

D'*Orchêne* entra en disant : « J'ai
» failli à vous amener l'oncle ». —

Oh ! il eſt ici, répondit par un élan de cœur *Colombe*, en tenant la main de l'abbé qui étoit trop attendri pour pouvoir rien dire qui expliquât cette exclamation ſi énergique, ſi bien ſentie par nous tous & ſi peu intelligible pour d'*Orchêne* à qui mon père en développa le ſens. « Oui, mon cher Marquis, » lui dit mon oncle, c'eſt ici la ſçène » aux oncles ».

Je n'entreprendrai pas, ma chère mère, de vous rapporter ici tous les diſcours qui nous firent paſſer comme quelques minutes le tems qui s'écoula avant que nous euſſions ſeulement ſongé qu'il étoit déjà fort tard. Chaque trait de caractère qu'offroient les naïves réponſes de *Colombe*, ajoutoit à l'intérêt qu'elle inſpiroit à tous ceux dont elle étoit entourée. Elle m'a ſouvent oui parler de vous & de ma ſœur; l'éducation qu'elle a reçue, les fauſſes notions qu'on lui a données lui fourniſſoient à tout moment des motifs de

regretter de n'avoir pas été formée par des mains telles que les vôtres, de n'avoir pas été élevée avec *Rosalie.* Ces idées lui donnoient sujet à de ces comparaisons, à de ces rapprochemens qui décéloient une âme si belle, un esprit si juste, tant de vertu, de candeur, tant de cette simplicité sublime que tout l'art possible ne contrefait pas, que mon enthousiasme & mon amour paroissoient à chacun de nous avoir affoibli l'éloge de ma *Colombe*, tant on étoit enchanté d'elle.

La nuit nous surprit dans ce ravissement, & elle n'inspira à personne le dessein de se retirer. Cette longue absence du Tuteur ne nous causa que l'embarras de savoir comment nous pourrions ne plus quitter sa nièce qui, heureusement pour nous, étoit aussi celle de l'abbé. La conséquence de cette dernière réflexion fut que nous attendrions M. *de R****** quelque tard qu'il pût arriver, & avec la même tran-

quilité que si nous eussions été chez nous. Cette réflexion plut beaucoup à mon oncle qui ajouta qu'il falloit attendre ce Tuteur commodément & les pieds sous la table. En effet, il voulut qu'on apportât son souper & nous dit que son cœur patienteroit volontiers des siècles, mais que son estomac d'enfant n'entendoit plus raison. On fit monter un de ses gens à qui il donna ses ordres en particulier; & sous le prétexte d'un potage de malade, on nous servit, vers les huit heures, cinq ou six plats exquis, très-utile supplément au modeste repas de *Colombe* & de sa *Bonne*; car n'osant commander dans la maison, elles n'auroient pu nous offrir que leur petit souper ordinaire, M. *de R**** mangeant toujours seul dans son appartement lorsqu'il ne lui plaisoit pas de déclarer qu'il passeroit sa soirée en famille.

Mon oncle n'avoit eu garde d'oublier de faire apporter d'excellent vin.

Il but à nos amours, à nos ſantés, à *Roſalie*, & au Marquis; il chanta ſon couplet galant à l'honneur de la belle & tendre *Colombe*. « A mon âge, di-
» ſoit il en riant du meilleur de ſon
» cœur, à mon âge, faire la nique à
» un Tuteur, me trouver en partie
» fine avec ſa Pupille, être, ne vous
» déplaiſent, Meſſieurs, le principal
» perſonnage d'un enlèvement! vous
» verrez que je me ſuis trompé juſ-
» qu'ici dans mon calcul & que par
» diſtraction je me donne cinquante ou
» ſoixante ans de trop. Convenez que
» ce n'eſt pas là un trait de petit-
» maître. Auſſi ne ſuis-je qu'un Gau-
» lois ». La joviale amitié de ce vénérable vieillard qui conſerve toujours les manières du bon vieux tems; le plaiſir de nous voir réunis, tous les préſages d'une félicité prochaine, effaçoient juſqu'au ſouvenir des peines endurées. *Colombe* étoit tranquiliſée ainſi que moi, par la préſence de l'abbé,

ſur les ſuites que pourroient avoir les propoſitions que mon père vouloit faire au Tuteur. Elle l'étoit encore par la perſuaſion où tous nos diſcours l'entretenoient de cet aſcendant que prendroit infailliblement ſur M. *de R**** une douce fermeté fortifiée des reproches d'une conſcience qui devoit ne pas être paiſible.

On frappe ; c'eſt lui, diſons-nous tous à la fois. On frappe encore. Mon père & l'abbé ſe diſpoſent à aller le haranguer dans ſon cabinet, introduits par mon oncle qui ſe lève déjà pour les y conduire. Nous entendons un bruit confus de voix étrangères, celui d'une chaiſe à porteurs qu'on ouvre ; grand nombre de gens qui parlent tous enſemble & qui dans leur démarche peſante & ralentie nous paroiſſent porter comme un fardeau par l'eſcalier, & entrer dans la chambre à coucher du Tuteur. Un Valet monte avec précipitation & nous dit que ſon maître

eſt expirant, qu'il a la tête fracaſſée, qu'il eſt inondé de ſon ſang. D'*Orchêne* nous repréſente que *Colombe* ne doit point s'expoſer imprudemment & ſitôt à cet horrible ſpectacle, qu'aucun de nous ne peut ſe laiſſer voir ſans troubler beaucoup le malade; & lui, d'*Orchêne*, l'abbé & Mademoiſelle *Bayeul* deſcendent pour s'informer par eux-mêmes de l'accident ſurvenu, & de l'état où eſt M. *de R****.

Colombe gémiſſoit, pleuroit, étoit toute tremblante. Mon père, mon oncle & moi nous la conſolions de notre mieux, & je les embraſſois l'un après l'autre pour les remercier de leurs bontés pour elle & même des louanges qu'ils donnoient à ſon excellent naturel, car l'eſtimer & l'aimer, c'eſt ajouter à mon bonheur, à mon exiſtence. Le Marquis revint nous dire que le Tuteur avoit recouvré la parole, qu'il avoit demandé ſa nièce; qu'autant qu'on pouvoit comprendre

les premiers mots que sa bouche avoit mal articulés, il avoit été assommé dans la rue à coups de bâton, dont quelques-uns avoient porté sur la tête. Un Chirurgien qu'avoient été chercher les gens attirés par ses cris lorsqu'il avoit succombé à la force des coups, arrivoit au moment même & disoit, à la première vue, qu'il falloit que le malade mît ordre à ses affaires, qu'il étoit possible qu'il ne passât pas la nuit. En revenant à lui, M. *de R**** avoit été très-sensiblement touché, très-flatté d'appercevoir le Marquis, & celui-ci lui avoit parlé en ces termes : « J'é-
» tois avec le Baron *de Mévane* & son
» neveu lorsque j'ai appris qu'il vous
» étoit arrivé un malheur. Comme vous
» ne le receviez pas volontiers depuis
» quelque tems, ils ont craint de vous
» gêner en accourant avec moi. —
» Ah ! qu'ils viennent, qu'ils viennent ;
» qu'ils me fassent cet honneur, ce
» plaisir ; qu'ils me rendent ce service,

» avoit répondu le Tuteur. On m'assure
» que je puis mourir cette nuit ; je
» voudrois pouvoir m'entourer de tous
» ceux que j'ai connus & qui m'ont
» accordé quelque part dans leur es-
» time ».

Nous descendîmes tous, nous perçâmes, en marchant sur la pointe des pieds, la foule silencieuse qui entouroit le lit sanglant où gissoit le malade ; & le premier objet qui s'offrit à nos yeux ce fut l'abbé qui, sans être connu de lui, l'exhortoit avec toute l'onction de la vraie charité chrétienne, & étoit censé venu à son secours comme un autre prêtre. Une voiture s'arrêta à la porte, & l'instant d'après nous vîmes entrer le Président *de N*** avec son épouse. Il arrivoit de Paris & passoit dans sa chaise de poste par l'endroit où M. *de R**** avoit été relevé. Les cris lui avoient fait prendre des informations ; il étoit allé embrasser sa femme, lui avoit communiqué ce qu'on

venoit de lui dire, & ils accourroient pour s'inſtruire par eux-mêmes de l'état de leur ami. Ils étoient ſuivis du médecin *Cliſſon* qui examina le mal & jugea que le danger augmentoit. M. *de R**** fit ſigne au Marquis de s'avancer & lui parla bas, ſur quoi le Marquis ſortit.

« Les affaires de l'autre monde d'abord, & enſuite celles de celui-ci, » dit tout haut mon oncle qui s'étoit » aſſis au pied du lit. J'ai été ſept fois » à cette extrémité, j'ai toujours ſuivi » cette marche, & m'en ſuis bien trouvé. Cela ne tue pas ». L'abbé redoubla de zele & d'inſtances, voulut abſolument qu'on mandât le curé. Le malade s'obſtina à ſoutenir que ces ſoins n'étoient pas encore néceſſaires, qu'heureuſement il avoit toujours vécu de manière à devoir être plus calme que d'autres en de pareils momens, que ſa conſtitution étoit des plus rigoureuſes, qu'il ſentoit bien qu'il n'étoit pas au

point où l'on le croyoit. Il fut là-dessus d'un entêtement invincible, allarmant. *Colombe* qui s'étoit mise à genoux à sa droite, le supplia, en fondant en larmes, de se rendre à nos sollicitations. Tout ce qu'on put lui représenter fut inutile, & il ne cessoit de témoigner de l'impatience comme s'il eût attendu quelqu'un qu'il eût craint de ne plus revoir.

D'*Orchêne* rentra conduisant par la main une jeune Dame dans le plus profond deuil & dont une grande coëffe noire empêchoit de discerner les traits. Dès qu'elle apperçut M. *de R****, elle se précipita sur le plancher, & élevant ses mains jointes : « Ah, Dieu ! Dieu ! » s'écria-t-elle en sanglotant ! & quelle » mort allez vous faire » ! Un frémissement nous saisit tous tant que nous étions ; nous tremblions même de nous entre-regarder. —— « Est-il donc dé» cidé que je ne puis en réchapper, » demanda le malade à M. *Clisson* &

» au Chirurgien? —— Le péril eſt très-
» grand, répondirent-ils; —— mais il
» y a de l'eſpoir? —— Cette exceſſive
» émotion n'en donne guère, lui répar-
» tit le Médecin. Vous feriez plus ſa-
» gement de congédier tout ce monde;
» de vous mettre en règle du côté de
» la conſcience, de ſuivre les bons
» conſeils de Monſieur l'abbé & de
» Monſieur le Baron, & enſuite de faire
» votre teſtament; vous ſeriez plus
» paiſible & nos ſoins auroient plus de
» ſuccès. —— Je pourrai donc n'en
» pas mourir, reprit M. *de R****? L'é-
» motion n'eſt rien, je ſuis effrayé de
» la ſeule idée d'être iſolé, d'être vis-
» à-vis de moi-même. Faites venir un
» Notaire. Oui, un Notaire écrira mes
» volontés; elles ne ſeront valides qu'au
» cas que je meure. La précaution ne
» ſauroit nuire. Si je ſurvis, comme il
» y a toute apparence, je ne me ſerai
» compromis en rien ». On envoya
chercher deux Notaires.

L'abbé renouvella ses instances, le conjura de commencer par le plus pressé, par le plus important, & il n'obtint pour toute réponse que celle ci : —— « Je suis » plus robuste qu'on n'imagine, & une » vie comme la mienne rassure & procure » du repos intérieur ». Ces derniers mots parurent frapper de désespoir la jeune Dame en deuil qui étoit toujours prosternée, abîmée dans la plus touchante désolation ; & une horreur universelle nous fit tous frissonner quand nous observâmes que les traits du malade étoient hideusement altérés par ses efforts visibles pour résister aux impressions qu'il recevoit de ce qui l'entourroit. Les Notaires entrèrent. Le soin de leur dicter sembla le distraire un peu de peines violentes ; mais il y eut beaucoup de désordres dans ses idées.

Il nomma mon oncle exécuteur testamentaire & répétoit à tout propos : *Au cas que je meure.* Il institua *Co-*

lombe son héritière & la chargea de payer, sur le plus clair des biens qu'il laisseroit, toujours au cas qu'il mourut, une pension viagère de quinze cens francs à Madame *de P***, & il fit dresser au moment même, au sujet de cette pension, un acte séparé qu'il voulut qu'on lui donnât à signer & dans lequel il exigea qu'on insérât devant nous les noms & sur-noms de ladite Dame *de P*** qu'il y traitoit d'*ici présente ; n'entendant*, disoit-il, *par ce foible don que lui témoigner ma reconnoissance pour l'important service qu'elle m'auroit rendu aujourd'hui si j'avois écouté ses conseils.* Nous conclûmes que c'étoit la personne en deuil que nous voyions accablée de douleur. Lorsqu'on s'approcha d'elle, d'après un geste du malade, pour la prier de dire ses noms, elle avoit perdu toute connoissance.

Tout m'oblige, ma chère mère, à vous taire les motifs de l'indicible surprise que j'eus quand, en aidant à la

ſecourir, je vis qui elle étoit. Le Préſident la reconnut auſſi, & M. *de R**** qui, après avoir ſigné l'acte, avoit remarqué les mouvemens involontaires que nous fit faire une rencontre ſi imprévue, éprouva comme une forte convulſion en tout ſon corps, & tomba dans un état qui donna les plus grandes craintes pour lui. Cette femme ne reprit l'uſage de ſes ſens que pour répandre un torrent de pleurs. —— « J'implore vos bontés, dit-elle à d'*Orchêne*, au Préſident & à moi. Achevez, Monſieur le Marquis, achevez l'œuvre d'humanité que vos généreux avis ont commencée hier au ſoir. Concourez tous enſemble à l'accompliſſement des réſolutions que je prends ici pour la vie. Protégez-moi, aidez-moi à mériter votre eſtime & la mienne. Ce que vous ſavez de l'infortunée qui vous ſupplie à genoux d'être ſon appui, ce que vous en ſavez, la terraſſe ſans doute; mais

» elle en eſt mille fois moins épouvan-
» tée que de ce qu'elle voit ici & de
» ce qu'elle y voit tout autrement que
» vous ».

Alors, pour que le Médecin, le Chirurgien, M. *Chomet*, ſa mère, les Domeſtiques puſſent librement vaquer à leurs diverſes fonctions auprès du Tuteur qui ne voyoit, ni n'entendoit plus, on conduiſoit ſa nièce à quelque diſtance du lit. Quand elle paſſa à côté de nous, cette femme éplorée ſaiſit une des mains de *Colombe*, & la baiſant avec humilité, un reſpect, une effuſion de cœur dont la touchante expreſſion nous laiſſoit à peine reſpirer : —— « Raviſſant objet d'un amour
» vertueux, lui dit-elle, faites la gloire
» & le bonheur d'un époux qui ſache
» vous apprécier, & vivez l'un pour
» l'autre ». L'extrême beauté de ces deux phyſionomies, quoique différentes, l'action vive de l'une & le ſilence timide & l'attendriſſement de l'autre,

formèrent un tableau digne du pinceau du plus grand maître. « Je n'accepte » point, continua la jeune Dame en » deuil, la penſion que veut m'aſſurer » M. votre oncle. Vous ne ſaurez ja- » mais combien les dons d'un homme » peuvent humilier. Je m'honorerois » des vôtres ſi je pouvois m'oublier » juſqu'à oſer aſpirer à quelque part » dans votre amitié. J'aurai tout ce » que je ſouhaite au monde ſi la vente » de mes effets & quelques ſecours me » mettent à même d'entrer dans l'une » de ces maiſons où l'on accueille avec » indulgence celles qui, comme moi, » n'ont encore pour unique vertu que » le plus amer repentir ». Et ſa voix s'éteignit dans des ſanglots.

« J'eſpère, Madame, dit *Colombe*, » que mon Tuteur revenu en ſanté, » vous prouvera lui-même ſa recon- » noiſſance. Je vous remercie des vœux » obligeans que vous formez pour moi, » & ſouhaiterois de tout mon cœur

» pouvoir adoucir vos peines. Sans le » vouloir, ne les exagérez-vous pas » comme mes éloges? vous me louez » trop & vous vous découragez trop ». Mon père & l'abbé qui, jusques-là, avoient toujours eu les yeux fixés sur le malade, s'étoient retournés pour mieux écouter *Colombe* & la contemploient attentivement, seule manière de ne rien perdre de ce qu'une figure enchanteresse ajoute aux discours où se peignent ses sentimens.

Le Président, en faisant ce geste si naturel à l'homme qui admire, celui de promener ses regards autour de soi pour communiquer ce qu'on sent, & participer à ce que les autres éprouvent, apperçut mon père & l'abbé dont il ignoroit non-seulement la présence dans cette chambre, mais même l'arrivée en Province. « M. le Comte *de* » *Thernèse!* M. l'abbé *Savory!* dit-il, » en avançant vers eux ». Malheureusement le Tuteur avoit recouvré la

vue & l'ouie depuis un moment. Il entend ces mots prononcés avec la force que donne à la voix une extrême surprise, & il voit les mains du Président qui cherchent celles de mon père & de l'abbé. L'état un peu meilleur où se trouve M. *de R**** attire tous les spectateurs auprès de lui. Il se retourne brusquement pour ne pas regarder l'abbé, & il porte sa vue sur *Benoît Chomet* qui, trop préoccupé, n'avoit pas assez craint l'effet que devoit produire sa présence. Ces apparitions successives jettent le malade dans un trouble dont le médecin désorienté ne peut se rendre aucune raison. Le moral bouleverse le physique; des spasmes, des contorsions, des grincemens de dents sont l'affreux prélude des plus abominables excès auxquels puisse jamais porter la rage la plus longtems concentrée. Ce furieux vomit les plus odieux blasphêmes, arrache de ses deux mains l'appareil appliqué sur sa

tête,

tête, & bientôt tout couvert de son sang qui ruisselle & dont l'aspect augmente son délire, il se démène en possédé, se heurte les tempes contre le bois de son lit, mord ceux qui s'efforcent de le tenir & meurt en balbutiant d'exécrables propos que le plus infâme des libertins seroit honteux de répeter. Les femmes n'étoient plus là depuis une heure ; on avoit écarté les Domestiques & les étrangers pour diminuer le scandale. Mon oncle & mon père nous avoient ordonné à d'*Orohène* & à moi de ne pas nous éloigner.

Quand il ne fut plus, nous passâmes dans la salle où étoit la compagnie. *Colombe* se lamentoit. « Ma chère nièce, » lui dit l'abbé, vous avez perdu un » oncle, & vous en retrouvez un qui » vous chérit de toute son âme. — » Dieu juste & terrible ! s'écria-t elle. » Nos cœurs suppléerent à ce qu'elle

» ne put achever. O mon oncle ! mon » cher oncle ! dit-elle enſuite en tombant dans les bras de celui qu'elle n'oſoit interroger ſur les dernières circonſtances de la mort de l'autre. » Prions » enſemble pour le plus malheureux » des hommes ». Ce reſpectable miniſtre de la religion n'avoit ceſſé de prier pendant la fatale agonie du défunt ; il nous exhorta tous à nous joindre à la pieuſe & compatiſſante *Colombe*. La fervente prière de l'innocent pour le coupable eſt, ſans doute, l'encens le plus pur, le plus agréable à la ſuprême miſéricorde ; quel lien de plus entre les hommes que cette généreuſe piété ! Après une oraiſon ſouvent interrompue par des ſoupirs & des pleurs qui en étoient une auſſi, nous nous diſposâmes à quitter ce lieu funèbre. D'*Orckêne* eut ſoin que la voiture de la maiſon fut attelée, fit avancer la ſienne & la nôtre. Mon oncle ſe fit

apporter toutes les clefs. Le Président & sa femme se retirèrent en promettant à *Colombe* de la voir le lendemain. Madame *de P*** demanda cette faveur, qui lui fut accordée comme on reçoit une grâce. La mère de *Chomet* voulut accompagner Madame *de P*** chez elle & ne pas l'y quitter de la nuit. Le Président les ramena. *Colombe* fut conduite, avec Mademoiselle *Bayeul*, chez mon oncle par lui-même; mon père, le Marquis, l'abbé & moi, nous y arrivâmes aussitôt qu'eux. Elles eurent leur appartement pour elles deux ensemble, & un second lit monté dans ma chambre empêcha les deux amis de se séparer.

Hier, le matin qui a suivi cette scène, la Présidente est venue pleurer avec *Colombe* qu'on n'approche point sans partager sa douleur. Madame *de P*** est aussi venue jurer entre les mains de cet ange terrestre, comme

elle l'appelle, de se vouer désormais à la pratique des vertus dont *Colombe* sera pour elle la leçon vivante & l'aimable exemple. Nous fûmes, on ne peut pas plus sensibles, à cet acte d'un genre aussi nouveau que le caractère de cette personne est extraordinaire. Quand mon cher père qui y assistoit avec nous tous, eut appris d'elle-même qui elle étoit, ou pour mieux m'exprimer, qui elle avoit été, il embrassa tendrement d'*Orchêne* en disant : « ma *Rosalie* sera heu- » reuse. Quelques jours encore & j'au- » rai assez vécu comme père ». Madame *de P*** a vainement réfusé la pension, *Colombe* & moi nous voulons absolument la lui payer. Il seroit trop long de vous exposer ici le plan que cette jeune personne s'est prescrit pour réparer le passé & remplir son vœu.

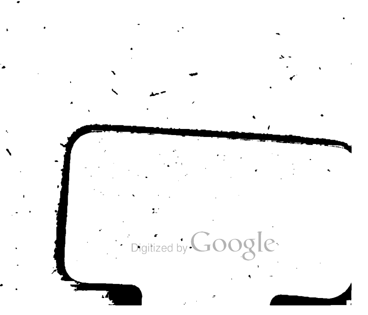
Le Président & l'exécuteur testamentaire ont sû qu'une femme qu'ils

ne nomment pas, avoit fait assommer le Tuteur par un scélérat qui est décampé la nuit même avec elle sans qu'on sâche encore quelle route ils ont pris. Je ne vous dirai rien de la succession du mort qui se trouve avoir été plus riche qu'on ne croyoit; *Colombe* étoit le seul trésor qu'il y eût chez lui & sur la terre pour moi.

Mon oncle fait pour nous le plus bel effort dont homme soit capable, & votre cœur le reconnoîtra bien là. Il veut aller à Paris avec nous, il veut revoir sa chère sœur, lui donner une autre fille, & il a bien promis qu'il danseroit à notre double mariage. Tout se prépare. Nous sommes incroyablement occupés, & pour l'impatience vous la croirez facilement; d'*Orchêne* qui n'a point de Tuteur à enterrer, part tout-à l'heure; il se charge de la présente & de mes amitiés pour *Rosalie*. Avec quelle joie je verrai arriver le

jour fortuné où *Colombe* & moi nous vous offrirons ensemble nos hommages, & où je pourrai vous assurer de vive voix du profond respect & de la tendresse filiale avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

Fin de la seconde & dernière Partie.


Digitized by Google

